|  |
| --- |
| Walter Kolbenhoff [1908-1993]  Journaliste et romancier allemand  (2004)  MORCEAUX CHOISIS  *Choix et adaptation par* Thierry FERAL  Postface de Dietram HOFFMANN  Collection “Civilisations et politique”  **LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES** CHICOUTIMI, QUÉBEC <http://classiques.uqac.ca/> |



<http://classiques.uqac.ca/>

*Les Classiques des sciences sociales* est une bibliothèque numérique en libre accès développée en partenariat avec l’Université du Québec à Chicoutimi (UQÀC) depuis 2000.



<http://bibliotheque.uqac.ca/>

En 2018, Les Classiques des sciences sociales fêteront leur 25e anniversaire de fondation. Une belle initiative citoyenne.

**Politique d'utilisation  
de la bibliothèque des Classiques**

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l’autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.

- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue

Fondateur et Président-directeur général,

LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Pierre Patenaude, bénévole, professeur de français à la retraite et écrivain, Lac-Saint-Jean, Québec.

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_patenaude_pierre.html>

Courriel : [pierre.patenaude@gmail.com](mailto:pierre.patenaude@gmail.com)

à partir de :

Walter KOLBENHOFF

**MORCEAUX CHOISIS.**

Choix et adaptation par Thierry FERAL. Paris : Les Éditions L’Harmattan, 2004, 147 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”.

Boite_aux_lettres_clair Courriels : Thierry FERAL : [tadf@orange.fr](mailto:tadf@orange.fr)

Directeur de la collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui” chez L’Harmattan.

Michel Bergès : [m.berges.bach@free.fr](mailto:m.berges.bach@free.fr)

Directeur de la collection “Civilisations et politique”.

Nous sommes particulièrement reconnaissant à M. Michel Bergès, historien des idées politique et directeur de la collection “Civilisations et politique” pour ses démarches fructueuses auprès de M. Thierry FERAL afin d’obtenir son autorisation, accordée le 23 septembre 2019, de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques des sciences sociales.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5’’ x 11’’.

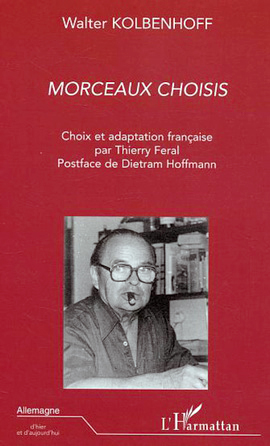
Édition numérique réalisée le 4 janvier 2020, revue et corrigée le 8 août 2020 à Chicoutimi, Québec.

fait_sur_mac

Walter Kolbenhoff [1908-1993]

Journaliste et romancier allemand

MORCEAUX CHOISIS



Choix et adaptation par Thierry FERAL. Paris : Les Éditions L’Harmattan, 2004, 147 pp. Collection “Allemagne d’hier et d’aujourd’hui”.

Toute notre reconnaissance à ***Michel Bergès***, historien des idées politiques, professeur retraité de l’Université de Bordeaux-Montesquieu et directeur de la collection “Civilisation et politique” pour l’immense travail accompli et toutes les démarches entreprises afin que nous puissions diffuser en libre accès à tous ces ouvrages qui nous permettent non seulement de comprendre mais de nous rappeler.

**Michel Bergès**



Travail bénévole :

<http://classiques.uqac.ca/inter/benevoles_equipe/liste_berges_michel.html>

Publications de Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/berges_michel/berges_michel.html>

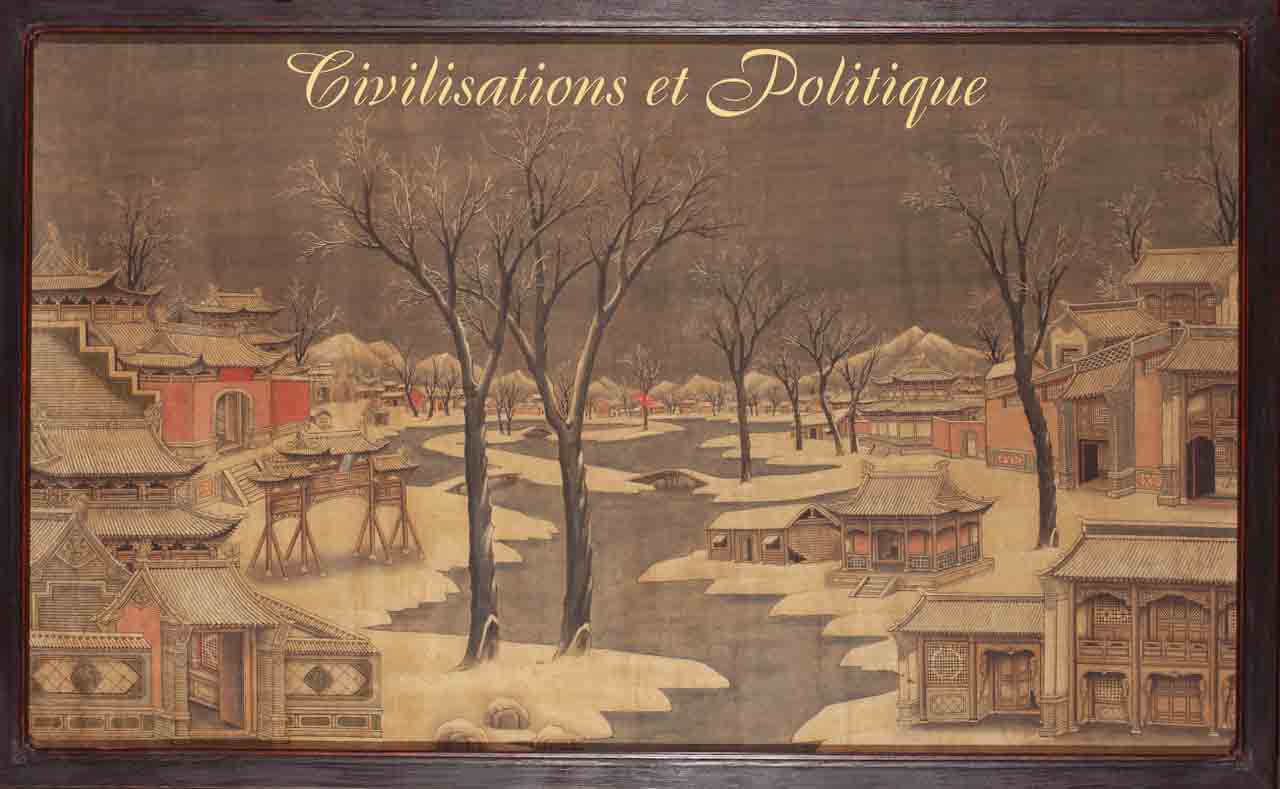
Collection “*Civilisations et politiques*” dirigée par Michel Bergès :

<http://classiques.uqac.ca/contemporains/civilisations_et_politique/index.html>

Un ouvrage de  
la collection “Civilisation et politique”

Fondée et dirigée  
par  
Michel Bergès

Historien, professeur retraité  
de l’Université de Bordeaux — Montesquieu



**MORCEAUX CHOISIS**

QUATRIÈME DE COUVERTURE

[Retour à la table des matières](#tdm)

Berlin, fin février 1933: le Reichstag brûle, la police et les SA traquent les communistes ! Se sachant menacé, un jeune journaliste fuit l’Allemagne ! Il s'appelle Walter HOFFMANN et a à peine 25 ans ! À Copenhague, il retrouve le psychanalyste marxiste en exil, Wilhelm Reich, qui le pousse à écrire un livre sur les raisons du succès du nazisme auprès des masses populaires. Le roman (Les Sous-Hommes, L’Harmattan. 2000) paraît sous le pseudonyme de KOLBENHOFF et vaut à son auteur une légitime notoriété dans les milieux antifascistes, excepté auprès du PC qui l'exclut pour dissidence. Pourtant, en 1942, lorsque le Parti le sollicite pour qu’il s'engage dans la Wehrmacht afin d'y créer une cellule de résistance, KOLBENHOFF accepte.

Fait prisonnier par les Britanniques en 1944, il est envoyé dans un camp aux USA où il fait la connaissance d'Alfred ANDERSCH et de Hans-Werner RICHTER avec lequel il fonde trois ans plus tard le mythique Groupe 47.

Auteur de plusieurs ouvrages d'un grand courage et d'une grande lucidité - mais à contre-courant des idéologies officielles -. KOLBENHOFF sera diffamé à l’Ouest comme à l’Est en tant que « nihiliste » et renoncera à toute activité publique.

L'objectif des présents « Morceaux choisis » est donc de réparer une scandaleuse injustice. Outre des pages d'un remarquable humanisme et d'une angoissante actualité sur la tendance compulsionnelle des hommes à refouler la Raison, le lecteur y découvrira une facette méconnue de la vie de Wilhelm REICH avec, en prime, un article original de Dietram Hoffmann, le fils de KOLBENHOFF.

Illustration de couverture : Walter KOLBENHOFF (1908-1993) à Germering en 1978 (Don de Mme Isolde Kolbenhoff.

**Note pour la version numérique** : La numérotation entre crochets [] correspond à la pagination, en début de page, de l'édition d'origine numérisée. JMT.

Par exemple, [1] correspond au début de la page 1 de l’édition papier numérisée.

[1]

Morceaux choisis

*de Walter KOLBENHOFF*

[2]

Allemagne d'hier et d'aujourd'hui

*Collection dirigée par Thierry Feral*

L'Histoire de l'Allemagne, bien qu'indissociable de celle de la France et de l'Europe, possède des facettes encore relativement méconnues. Le propos de cette collection est d'en rendre compte. Constituée de volumes généralement réduits et facilement abordables pour un large public, elle est le fruit de travaux de chercheurs d'horizons très variés, tant par leur discipline, que leur culture ou leur âge.

Derrière ces pages, centrées sur le passé comme sur le présent, le lecteur soucieux de l'avenir trouvera motivation à une salutaire réflexion.

Dernières parutions

Rachid L'AOUFIR, *Ludwig Börne (1786-1837),* 2004.

Hans STARK, *Helmut Kohl, l'Allemagne et l'Europe. La politique d'intégration européenne de la République fédérale. 1982-1998,* 2004.

Doris BENSIMON, *Juifs en Allemagne aujourd'hui,* 2003. Marie-

Amélie zu SALM-SALM, *Échanges artistiques franco-allemands et renaissance de la peinture abstraite dans les pays germaniques après 1945,* 2003.

Bettina MROSOWSKI, *Savoir vivre avec les Allemands. Petit guide interculturel,* 2003.

Christa VON PETERSDORFF, *« Dans ma France, c'était bien autrement ». Réflexions sur la mésentente franco-allemande,* 2003.

Michel DUPUY, *Histoire de la pollution atmosphérique en RDA„* 2003.

Martin IMBLEAU, *La négation du génocide nazi,* 2003.

Thierry FERAL, *La mémoire féconde. Cinq conférences,* 2003,

Andréas RITTAU, *Interactions Allemagne-France, Les habitudes culturelles d'aujourd'hui en questions,* 2003.

Thomas ROSENLÖCHER, *La meilleure façon de marcher,* 2003.

Christian GREILING, *La minorité allemande de Haute-Silésie 1919-1939,* 2003.

Georges SOLOVIEFF, *Une enfance berlinoise (1921-1931),* 2002.

[3]

Walter Kolbenhoff

Morceaux choisis

Choix et adaptation par Thierry Feral

Postface de Dietram HOFFMANN

|  |  |  |
| --- | --- | --- |
| L'Harmattan 5-7, rue de l’École-Polytechnique 75005 Paris FRANCE | L'Harmattan Hongrie Haigitau.3 1026 Budapest HONGRIE | L'Harmattan Italia Via Bava, 37 10214 Torino ITALIE |

[4]

© L'Harmattan, 2004  
ISBN : 2-7475-6193-3

EAN : 9782747561938

[147]

**MORCEAUX CHOISIS**

Table des matières

[Quatrième de couverture](#Morceaux_choisis_couverture)

[Avant-propos](#Morceaux_choisis_avant_propos) [5]

[Le loup-garou](#Morceaux_choisis_texte_01) [7]

[Les rats](#Morceaux_choisis_texte_02) [25]

[Quel avenir pour notre Allemagne ?](#Morceaux_choisis_texte_03) [27]

[La faim](#Morceaux_choisis_texte_04) [37]

[Bibliophagie](#Morceaux_choisis_texte_05) [45]

[Malédiction](#Morceaux_choisis_texte_06) [51]

[Steffi](#Morceaux_choisis_texte_07) [55]

[Munich](#Morceaux_choisis_texte_08) [65]

[Au restaurant « Allotria »](#Morceaux_choisis_texte_09) [71]

[Wilhelm Reich](#Morceaux_choisis_texte_10) [77]

[Une vie entre mes mains](#Morceaux_choisis_texte_11) [99]

[Vera, mon amour](#Morceaux_choisis_texte_12) [105]

[Notes](#Morceaux_choisis_notes) [111]

[Postface](#Morceaux_choisis_postface)de Dietram Hoffmann [123]

[5]

**MORCEAUX CHOISIS**

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#tdm)

En mars 2000, alors que je venais d'achever l'adaptation en langue française du roman d'exil de 1933 de Walter Kolbenhoff (1908-1993), *Les Sous-Hommes,* et que je m'apprêtais à le faire paraître dans la présente collection, je reçus de la veuve de l'auteur, Isolde Kolbenhoff - sans le constant soutien de laquelle je n'aurais certainement pas pu mener mon travail à bien -, le courrier suivant : "Ce qui m'importe par-dessus tout, c'est la parution en France des livres de mon mari. C'est pourquoi je me permets de vous faire parvenir ci-joint d'autres ouvrages qu'il a écrits, que j'estime tout aussi importants que *Les Sous-Hommes,* et pour lesquels je possède l'intégralité des droits." Suivit en avril un pouvoir visé par un magistrat de la ville de Germering me donnant toute latitude pour faire connaître l'œuvre de Kolbenhoff en France. Hélas, quelque temps plus tard Madame Kolbenhoff me faisait savoir qu'elle venait d'être hospitalisée pour une grave maladie ! Nous restâmes néanmoins en contact épistolaire et téléphonique, et le jour où elle reçut la traduction des *Sous-Hommes,* sa vivacité était telle qu'une personne ignorante de son état de santé aurait pu penser qu'elle était en pleine forme. Peu avant sa disparition, le 14 juin 2002, je lui promis de concevoir un recueil qui serait un hommage à son mari.

[6]

C'est donc aujourd'hui d'une dette que je m'acquitte envers cette grande dame - d'une rare générosité humaine et intellectuelle - qui, à 25 ans, participa à la fondation du ***Groupe 47***et fut présente à pratiquement toutes ses réunions, qui pariait de Toni Richter, l'épouse de Hans-Werner, comme d'une sœur, et de Heinrich Böll, lise Aichinger, Ingeborg Bachmann, Walter Jens, Siegfried Lenz et Gunter Grass, comme autant d'enfants qu'elle avait vus naître à la littérature. Dotée d'une mémoire phénoménale, n'hésitant pas à contester avec humour maint détail biographique enjolivé par son mari ("*un* *merveilleux baratineur, Monsieur Feral !*"), ce n'était pas sans une certaine coquetterie qu'elle parlait de son amitié avec Alfred Andersch et de tous ceux qu'elle avait un jour accueillis entre 1947 et 1949 dans son appartement munichois de la Schellingstrasse : Wolfgang Bächler, Gunter Eich que son tout jeune fils Dietram aimait tant, Luise Rinser, Wolfdietrich Schnurre, Erich Kästner, Hermann Kesten, Inge Scholl, Walter Mehring, sans oublier le "professeur", Joseph Rovan.

Pourtant, à l'entendre, on ne pouvait se garder du sentiment que, derrière la joie de vivre et une certaine insouciance affichées, perçait une réelle amertume : que Walter, cofondateur du **Groupe *47****,* n'ait jamais bénéficié qu'épisodiquement de la reconnaissance qu'il aurait légitimement méritée. Souhaitons que ce petit livre contribue et incite enfin à réparer cette injustice !

Thierry Feral

[7]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ LE LOUP-GAROU ]

[Voir la note 1](#Morceaux_choisis_note_01).

[Retour à la table des matières](#tdm)

Il était allongé à plat ventre. Dans le mur, il y avait une fissure de la largeur d'une main. C'était suffisant pour observer ce qui se passait à l'extérieur. La lune s'était levée sur la crête dentelée des ruines qui délimitaient son horizon. Des ombres oblongues se noyaient dans un enchevêtrement de décombres et de poutres calcinées. Il regarda sa montre.

La nuit est sacrement claire, pensa-t-il. Il se retourna sur le dos, croisa les bras sous sa nuque et fixa le ciel. Rien que des étoiles. Il aurait aimé dormir quelque instant, mais il n'osait pas. Autour de lui, les parois défoncées de la pièce contrastaient dans leur noirceur avec le ciel constellé. Face à lui, la porte. Elle avait été épargnée et il l'avait soigneusement refermée après sa pénible ascension de l'escalier jonché de gravats. À travers le châssis d'une fenêtre dépouillée de ses vitres il apercevait sous la clarté de la lune un pan de mur déchiqueté. Il ne faut pas que je m'endorme, se dit-il, et il se remit à fixer les étoiles.

Autour de lui régnait un calme mortuaire occasionnellement [8] troublé par la chute impromptue d'un bloc de pierre. Les cloisons de l'étage inférieur perdaient leur plâtre. La ruine gémissait doucement. Il était vigilant au moindre de ces bruits confus, mais aucun ne le concernait. La maison où il avait pris position était sûre. C'est Kruse qui avait choisi l'endroit et ce ne pouvait être qu'un endroit sûr.

Il sortit son pistolet de l'étui et le posa sur son ventre. Tout en fixant le ciel de ses yeux écarquilles, il enserra la crosse de sa main droite. Il éprouvait une véritable passion pour ce pistolet. Dès qu'il l'avait au poing, il ressentait la même émotion que le premier jour où on lui avait appris à s'en servir. Il sourit dans l'obscurité. À l'époque, il avait criblé de balles la silhouette d'un homme en carton.

Avec lui, je suis invincible, pensa-t-il. Tant que j'aurai des munitions, je leur ferai la pige. Ils n'ont qu'à bien se tenir, les fumiers. S'ils croient m'avoir parce que je n'ai que dix-sept ans, ils se mettent le doigt dans l'œil : il en voyait surgir de partout mais il leur logeait ses balles dans la bidoche et ils crevaient tous. Je ne connais pas la peur, pensa-t-il fièrement. J'ai déjà vu la mort en face. Il serra la crosse du pistolet de toutes ses forces. Son plus grand plaisir aurait été de tirer sur les étoiles et de les descendre une à une. Mais il y renonça. Un vrai soldat sait rester maître de soi.

Il se remit sur le ventre et sonda les ruines inanimées par la fissure de la largeur d'une main. Ou bien ils sont [9] morts, ou bien ils dorment, se dit-il. Nous seuls veillons. Les traîtres sont en train de pourrir et les lâches tremblent pour leur vie. Nous sommes les ultimes héros de ce foutu siècle gangrené par la dégénérescence.

Sur les ruines pesait un calme de mort. Les rayons de la lune éclairaient les murs dentelés et se reflétaient dans toutes sortes d'ustensiles dont s'étaient un jour servis les habitants des décombres. Des taches sombres marquaient le papier peint des pièces : l'emplacement des portraits des morts. Un lit était en équilibre sur l'arête d'un mur : les couvertures pendouillaient sans vie.

Ils lui avaient affecté une maison sûre. Kruse savait ce qu'il faisait. Il lui avait dit : "Tu vois cet immeuble là-bas en face ? Il est assez haut. Tu te débrouilles pour t'y installer et tu tires dès que tu nous entends tirer !" Il aurait bien voulu poser quelques questions, mais un soldat ne pose pas de questions. Alors il était allé là où on lui avait ordonné d'aller et il avait mis une bonne heure pour atteindre l'endroit. D'ici, il ne lui serait pas difficile de se replier. Il se précipiterait dans l'escalier et disparaîtrait. C'était une excellente position. Personne ne s'intéresserait à lui. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de vider son chargeur puis de s'éclipser. Kruse avait dit : "Tu vois la route qu'ils ont tracée avec leurs putains de bulldozers ? C'est par là que va passer la voiture. Dès que tu nous entends tirer, tu attends dix secondes et tu vides ton chargeur sur ce que tu veux."

Il avait voulu répondre : "À vos ordres, mon ..."

[10]

Mais l'autre lui avait coupé la parole : "Je m'appelle Kruse, compris ? Je suis un civil, tout comme toi. Mon nom c'est Kruse."

Comme il lui avait été impossible de répondre : "À vos ordres, Kruse !", il s'était tu.

"T'as la trouille ?", lui avait demandé Kruse.

"Pas du tout", avait-il répliqué en le regardant dans les yeux. L'autre avait ricané. Il avait un visage émacié. Tout chez lui était émacié, le nez, les lèvres pratiquement inexistantes. "Rentre-toi bien ça dans la tête, avait-il poursuivi : Kruse ; le type se faisait appeler Kruse ; c'est tout ce que je sais de lui ; exerce-toi à débiter cette phrase par coeur, au cas où tu serais pris."

"Ils ne tireront rien de moi", avait-il rétorqué. Ils étaient regroupés dans une cave découverte par Moller. Tous deux étaient debout au centre de la cave. Le blessé était allongé contre le mur. Le reste de la bande était assis autour d'une caisse.

"Tant mieux", avait répondu Kruse. "Nous quitterons la cave dès la nuit venue. Demain, tu iras traîner au marché noir. Moller t'y retrouvera et te transmettra tes ordres."

Il s'était mis au garde-à-vous puis avait voulu rejoindre Moller qui était accroupi près de la caisse en compagnie du reste de la bande.

"Ne lambine pas !", lui avait encore enjoint Kruse à voix basse.

"C'est seulement pour ..."

[11]

"Tu décampes sur-le-champ !"

Il avait regardé Moller et s'était immédiatement dirigé vers la sortie. "Attends un peu", avait dit Moller. Il s'était levé, avait bâillé, et l'avait accompagné jusqu'à la porte. Derrière la porte il y avait un couloir à moitié enseveli par des décombres ; il menait au bas d'un escalier tronqué qui émergeait de quelques mètres dans le ciel noir. Dans le couloir gisait le cadavre de la femme. Il avait réussi à passer sans le toucher. C'est alors que Moller lui avait fait un signe et ils s'étaient dissimulés derrière les blocs de pierre au pied de l'escalier. Moller lui avait chuchoté : "Écoute-moi bien ; enfuis-toi dès cette nuit aussi loin que tu pourras ; débarrasse-toi de ton pétard et dès demain, mêle-toi à la foule !"

"Mais Moller ..."

"Ferme ta gueule et écoute-moi ; dès que tu en as la possibilité, tu te tires dans une autre ville !"

"Jamais je ne ferai ça ..."

"Si tu te fais prendre, tu racontes que tu es fantassin ou n'importe quoi d'autre et que tu as oublié le matricule de ton régiment !"

"Arrête ça, je te dis !"

Le visage de Moller touchait pratiquement le sien. Il était rond et formait un halo qui contrastait avec l'obscurité du couloir. Bien que ce visage n'ait eu aucun secret pour lui, il en avait eu subitement terriblement peur. "Arrête ça, avait-il répété tout tremblant, notre cause est sacrée ..."

[12]

"Et moi je te dis de foutre le camp, sacré gamin !"

"Je sais bien que tu ne penses pas ce que tu dis, avait murmuré le garçon, je le sais parfaitement. Mais tu as tort de parler comme ça ..."

Il s'était brutalement interrompu car il avait perçu un bruit dans le couloir. Kruse s'était glissé auprès de lui et lui avait jeté rageusement : "Qu'est-ce que tu fous encore ici ?"

Il n'avait rien répondu. Moller avait dit : "Il ne peut pas partir comme ça ; il faut qu'il s'oriente ; c'est pas si facile que ça de rejoindre la maison ; il peut tomber sur un guetteur camouflé dans les ruines."

Après un bref silence, Kruse s'était fait menaçant : "Je te préviens Moller, si tu essaies de le démoraliser, je te fais la peau !"

"Écoute-moi bien, avait répliqué Moller, j'avais déjà cassé la gueule à pas mal de types dans ton genre quand tu en étais encore à pisser dans tes langes !"

"En tout cas, moi ce que je te dis, c'est que si tu tentes quoi que ce soit pour lui casser le moral, je te butte !"

"Boucle-la plutôt", avait rétorqué Moller.

"On en reparlera entre quatre yeux", avait alors susurré imperceptiblement Kruse.

Mais Moller avait éclaté de rage : "Puisque tu souhaites causer, causons ! Il y a trois jours nous avons perdu un homme à cause de ton incapacité, et la voiture que l'on devait faire sauter n'a pas eu une seule égratignure ; [13] ce qu'il faut lui dire au petit, c'est que tu as balancé la grenade en position accroupie parce que tu avais la trouille de te mettre debout, et qu'elle a éclaté à cinq cents mètres de la cible."

"Moller, avait protesté Kruse à peine audible, il n'est pas convenable de parler ainsi."

"Je me fiche de tes menaces, avait insisté Moller. Qu'est-ce que j'en ai à foutre d'être descendu par vous ou par les autres."

"Voilà une bien curieuse conception idéologique en une heure aussi solennelle !"

"Laisse tomber avec ta conception idéologique. Quand tu seras crevé, personne ne s'intéressera à ta conception idéologique !"

Le visage enfoui au milieu des blocs de pierre, le garçon n'avait rien perdu de la querelle. Il avait pensé avec effroi : Comment cela est-il possible ! Si Kruse lui en avait donné l'ordre, il aurait abattu Moller de sang-froid. Moller était un grand bonhomme, mais il n'avait pas le droit de parler ainsi... Tout en entendant leurs voix, il se revoyait face au bûcher incandescent, en train de jurer fidélité à la cause. Les flammes s'élevaient dans le ciel, et il avait conscience de s'être cette nuit-là voué à mourir pour un idéal irrévocable. Ne s'était-il pas dit : "Désormais, je sais que j'existe. Le sens de mon existence, c'est le sacrifice suprême. La mort donnera tout son sens à mon existence !"

Moller était un grand bonhomme et il avait fait pour [14] lui bien plus que tous les autres. C'est à Moller qu'il avait confié à l'époque : "Mon paternel est de plus en plus dingue. Il m'a dit que j'étais devenu fou et que j'en paierai un jour les conséquences." Et Moller lui avait répondu : « Il faudra boucler sa gueule à cette vieille fripouille." Il lui avait conseillé de ne plus rentrer à la maison et lui avait suivi son conseil. "Tu ne retournes plus chez toi, avait dit Moller, et moi je m'occupe de régler tes affaires familiales." Moller était vraiment au poil. Mais cela ne lui donnait pas le droit de parler comme ça.

Kruse lui avait alors reprécisé sa mission : "Dès que tu nous entends tirer, tu attends dix secondes et tu tires à ton tour ; ça va semer la confusion et tu auras fait ton devoir."

Le plan était solide. Ils l'avaient discuté dans le moindre détail. Il aurait bien voulu qu'on lui confie une autre tâche, mais Kruse avait défini son rôle et il n'y avait pas à y revenir. Quand même ! Pour ce coup, il se serait bien vu lancer la grenade ou encore tirer dans le tas à la mitraillette. Il avait déjà eu l'occasion de faire la preuve de son courage. Par exemple dans le petit village où ils s'étaient embusqués lorsque l'ennemi avait franchi le Rhin. Sans que personne ne s'y attende, il avait jeté sa charge explosive sous le char, et lorsque l'équipage avait surgi par la tourelle, il avait fait feu. Oui, la peur lui était étrangère. Il avait observé le cadavre qui était resté étendu sur le char. Il était allé à la course l'étudier de [15] près. Un énorme caillot de sang gélatineux lui pendait sous le nez. Il était dans un état autrement lamentable que tous les morts qu'il avait déjà eu l'occasion de voir. Il était dans un état pire que ce chat broyé par un tramway dans son enfance. Quand bien même se laisseraient-ils tous aller au désespoir, lui saurait résister. Ils pouvaient tous crever, tout pouvait s'effondrer autour de lui, il serait le dernier à les suivre. Moller ne connaissait pas la peur, c'était un type bien, mais il n'avait pas à parler comme ça. Il ne le lui dirait rien, mais il aurait mieux fait de la boucler.

Il répondit : "D'accord !", et se mit à ramper à travers les blocs de pierre en veillant bien à toujours rester à couvert. Les zones d'ombre, particulièrement sombres, lui étaient favorables. Il bondissait de l'obscurité à l'obscurité. Nul n'était besoin de lui expliquer comment se déplacer dans le noir. Il entendit le crépitement d'une mitrailleuse. Il se plaqua dans les ténèbres d'un amas de ruines et attendit. À côté de lui, il y avait une chaise brisée et une serviette crasseuse, à un pas à peine miroitaient des éclats de vaisselle. Il régnait une puanteur de cadavres. Il ne fallait pas qu'il traîne. La maison était toute proche et sans hésiter il se remit à ramper. Sur qui peuvent-ils bien tirer ?, pensa-t-il. Ils sont tous morts ou accroupis dans leur trou à pleurer de trouille. Par contre, lorsque Kruse donnera le signal, alors là ils auront un bon motif pour tirer.

La maison était bien située. Par la fissure du mur, il [16] observa la rue déblayée et se dit : on pourrait penser qu'il n'y a plus âme qui vive ; et pourtant nombreux sont les regards fixés sur cette rue. Le moment venu, les balles vont siffler et les autres sauront alors ce que ça signifie de se balader en pays ennemi avec leurs bagnoles de merde.

Kruse avait dit que la voiture ne ferait son apparition que vers midi et qu'il avait le temps. Il se remit donc sur le dos et regarda les étoiles. Dans cette pièce ont vécu des gens riches, la porte en témoigne, pensa-t-il. Chez nous, la porte de la cuisine était plus basse et loin d'être aussi belle. Je l'ai souvent contemplée tout en jouant accroupi sur le plancher. Ma mère vaquait à ses tâches ménagères et de la vapeur s'échappait de notre énorme fourneau. Une brave femme, ma mère, mais totalement idiote. Elle est sûrement encore en vie. J'ai de nuit été voir notre maison. Elle est toujours debout, seul le toit a été soufflé. Maman a dû se réfugier dans la cave et là, il n'a rien pu lui arriver. Lorsque nous jouions accroupis sur le plancher, Paul et moi, elle ne cessait de répéter : "Ne criez pas comme ça, on ne s'entend plus !" Et mon père rajoutait : "Allons les enfants, un peu de calme par respect pour votre mère !" Tout ça, c'était il y a bien longtemps, longtemps avant qu'il ne devienne un combattant et qu'il ait pris conscience du sens de l'existence.

Un jour, il était assis à la table de la cuisine. En face de lui, il y avait une petite fille qui elle aussi habitait la [17] maison. Ils jouaient à s'écrire des lettres. La petite fille écrivait sur une feuille qu'elle lui tendait par-dessus la table en pouffant de rire. Il lisait le mot, griffonnait une réponse et lui restituait la feuille. Et voilà que soudain elle avait écrit : "Je t'aime !" En lisant ça, il avait pris le tournis. Aujourd'hui encore il se souvenait comme son coeur s'était alors emballé et l'odeur de la cuisine lui revenait. Ils étaient seuls dans la pièce. D'en bas leur parvenait le bruit sourd de la rue et des mouches bourdonnaient contre les vitres de la fenêtre. Il avait pris son crayon et écrit : "J'exige une preuve de ton amour." En lisant la feuille qu'il venait de lui tendre, elle avait éclaté d'un rire strident et couru vers l'escalier en claquant la porte derrière elle. Lorsqu'elle avait été dehors, lui s'était contenté de se mettre à la fenêtre et de fixer la rue.

À l'époque nous étions des gamins et notre existence n'avait encore aucun sens, pensa-t-il. L'existence authentique s'était révélée à lui le jour où il avait connu le baptême du feu et su que son devoir était de se sacrifier. Le sens de l'existence se résumait à coiffer son casque d'acier et à anéantir l'ennemi. La grande majorité est faible, pensa-t-il, mais moi je suis un dur. J'exécute les ordres que l'on me donne sans poser de question. Si Kruse m'avait ordonné d'abattre Moller, je l'aurais fait.

Il restait couché là, les mains croisées sous sa nuque ; devant lui, il voyait le visage rond de Moller. Où est-ce que je tirerais ?, pensa-t-il. Dans le ventre ? Non. Il s'effondrerait sur le sol, serait agité de soubresauts, [18] pousserait des hurlements. En pleine figure ? Non, pas en pleine figure, je n'aimerais pas lui amocher la figure. Par contre dans la tête : il suffirait d'une seule balle derrière une de ses oreilles rougeâtres et poilues et il cesserait séance tenante de raconter ses conneries.

Le gars sur le char avait pris au bas mot dix balles dans le corps et quelques-unes dans la figure. Lui s'était avancé pour observer ce visage : un visage étranger, déchiqueté par les impacts. C'était la première fois qu'il voyait le visage d'un mort d'aussi près. C'est donc comme ça la mort, avait-il pensé durant quelques secondes : des cheveux collés par le sang, deux yeux vidés de toute vie, ces caillots gluants agglutinés sous le nez. Le pistolet dans la main droite, le bras gauche ballant, la tête inclinée vers l'avant, bouche bée, il avait été hypnotisé par ce visage. La vie est un combat, se mit-il à réfléchir. Je suis un homme et n'éprouve aucune appréhension à dévisager un cadavre. Pleurnicher, c'est l'affaire des gonzesses. Nous, notre devoir c'est de tuer. Dès que tombe l'ordre de tuer, on tue, et sans état d'âme.

Il regarda la ville par la fissure. Dans le fatras des ruines, quelques pans de murs s'élevaient vers le ciel sombre ; sous les décombres s'entassaient ceux qui avaient habité là : morts pour la plupart ; et ceux qui vivaient encore devaient cohabiter avec eux : ils étaient en train de dormir ou de mâchouiller dans l'obscurité de leur tanière, obsédés par l'angoisse, attendant dans la peur le lever du jour.

[19]

Il sursauta et saisit son pistolet, prêt à faire feu. Ce bruit dans la ruelle, ça ne pouvait être qu'eux. Son cœur battait la chamade. Il se redressa et cala le canon de son arme sur une saillie de la brèche dans le mur. Surtout, reste bien calme, se dit-il, la voiture n'est pas encore là et tu dois attendre le signal de Kruse. Tout en braquant la ruelle, il ne put s'empêcher de murmurer : "Un adolescent, encore un enfant, la première salve lui fut fatale. L'étendard fièrement brandi jusqu'à ce que la mort son bras plie, il dut quitter la vie." Et tandis qu'il épiait la ruelle de ses yeux écarquillés : "Je suis un loup sanguinaire qui tue parce qu'il a pour ordre de tuer !" Ils surgirent de l'ombre noire des éboulis : cinq hommes armés de mitraillettes, prêts à ouvrir le feu ; leurs silhouettes fantomatiques défilèrent lentement au clair de lune, longeant en silence la ruelle, pour bientôt à nouveau s'engloutir dans les ténèbres des ruines.

Il regarda s'évanouir les cinq spectres ; le pistolet dans sa main droite tremblait légèrement ; son cœur palpitait. Nous les avons tenus en joue, pensa-t-il triomphalement. Es croient que nous nous terrons dans notre trou comme tous les autres, mais nous, nous les avons tenus en joue et leur vie était entre nos mains. Si Kruse avait donné le signal, ils seraient maintenant étendus au milieu des décombres. Nous avions le pouvoir de les tuer, nous avions leur vie entre nos mains. C'est bien possible que je n'aurais touché personne avec mon pauvre petit pistolet, mais Kruse et les copains les auraient eus, [20] eux ! Si nous l'avions voulu, ils n'auraient pas pu échapper à la mort dans les ruines de la ville... Nous sommes les maîtres. Moller n'a peut-être pas tort de prétendre que nous finirons par crever, mais c'est en maîtres que nous crèverons...

Une subite impatience s'empara de lui. Il se leva, voulut déambuler de long en large, mais en fut empêché par le chaos au milieu duquel il se trouvait. Il s'assit sur ce qui restait du poêle brisé. La maison est en ruines, pensa-t-il, tout est en ruines, et sous les ruines s'entassent les cadavres. Le monde doit disparaître. Si nous crevons, tout le monde doit crever.

Son pied heurta une photographie ; il la ramassa et chercha à discerner à la faible lueur des étoiles les traits du couple qui figurait dessus : un homme barbu et une femme grassouillette qui lui arrachèrent un ricanement. Ils avaient vécu dans cette pièce ; le soir, lui occupait son fauteuil en lisant son journal, tandis qu'elle tricotait et déversait son absurde commérage, le chien à ses pieds. Car c'était évident qu'ils avaient un chien. L'homme grommelait quelques mots d'approbation tout en poursuivant la lecture de son journal. Où pouvaient-ils bien être à cette heure ? S'étaient-ils terrés dans la cave ou s'étaient-ils enfuis ? Leur logement était en ruines, peut-être y avaient-ils laissé la peau ? Quelle aurait été leur réaction s'ils avaient été dans la pièce et avaient vu passer la patrouille ? Ils se seraient à coup sûr camouflés et auraient récité leurs prières. Il esquissa un sourire de [21] mépris. Mais peut-être bien qu'ils étaient déjà morts.

Brusquement, il plongea sur le sol et rampa, le pistolet à la main, jusqu'à la fissure dans le mur. Tout à côté, des rafales de mitraillettes venaient de déchirer le silence. Ça s'était passé à une centaine de mètres au plus. Il tendit l'oreille, retenant son souffle. Les rafales reprirent de plus belle : plusieurs mitraillettes de concert. Pas de doute sur l'origine des tirs : ça venait des autres. Il scruta les ruines blafardes éclairées par le clair de lune, mais ne décela aucun mouvement. Qu'a-t-il bien pu arriver ?, pensa-t-il. Ils avaient eu la trouille, c'était évident. Ils avaient aperçu quelque chien ou quelque matou, s'étaient jetés à couvert, et vidaient leurs chargeurs. Il resta allongé, tout frémissant, et murmura imperceptiblement : "Oh, herbe fraîche et verdoyante qui virera bientôt au pourpre colorée par mon sang !" Comment réagiraient le barbu et sa grosse ? Ils seraient en train de prier. Mais l'heure n'était pas à la prière. Il observa les ruines. C'était derrière ce mur sombre qu'ils avaient fait feu. Qu'est-ce qui avait bien pu se mettre en travers de leur chemin ?

Il sursauta. Il venait d'entendre le fracas sourd d'une grenade. Bordel de merde, songea-1-il, ça va foutre en l'air le plan de Kruse !

Les mitraillettes étaient déchaînées. Puis les tirs cessèrent progressivement. Quand la dernière détonation se fut estompée, il se remit à tendre l'oreille, en bloquant sa respiration. Le plan de Kruse est foutu, se dit-il, ils [22] seront maintenant sur leurs gardes pour tout le reste de la nuit !

Que devait-il faire ? Il était clair qu'il lui fallait rester là et attendre. Il n'était pas exclu que le coup se fasse encore. Quoi qu'il en soit, mieux valait qu'il reste à son poste. Il était convenu que si rien ne se produisait, il reverrait Moller le lendemain et on lui transmettrait alors de nouveaux ordres. Il regarda sa montre : presque minuit. Il allait encore attendre une heure et il serait alors temps qu'il s'arrange un endroit pour dormir.

C'est alors qu'une idée lui traversa la tête. Il s'assit et laissa aller sa tête contre le mur pour réfléchir. C'était complètement idiot d'avoir pu penser qu'ils avaient eu la trouille d'un chien ou d'un matou. Il était certainement arrivé quelque chose. La fusillade avait-elle un rapport avec Kruse et la cave où les gars étaient tapis ? L'endroit se trouvait juste derrière le mur et c'est de là que les coups étaient partis. Mais avant qu'il ne soit arrivé au terme de sa réflexion, un bruit métallique lui parvint de la ruelle. Il pressa son visage contre la fissure : un char avançait en hoquetant à travers les gravats. Dans un infernal crissement, ses chenilles mordaient les blocs de pierre déchiquetés. Toute la ville morte résonnait du grondement du monstre d'acier. La ruine où il se trouvait était secouée de trépidations.

Ils avaient dû poster le char à proximité. Il le vit disparaître dans l'obscurité. Mais son vrombissement continua de planer sur la ville détruite, mille fois amplifié [23] par l'écho des murs effondrés, réverbéré par les cloisons tapissées et les poutres effondrées.

Puis ce fut le retour du silence, un silence d'une intensité centuplée qui emmaillota les ruines baignées par la lueur blafarde de la lune. Une rigidité cadavérique s'était de nouveau emparée de ce paysage apocalyptique duquel tout souffle de vie avait été banni. La ville était un cadavre et rien ne trahissait plus en elle une quelconque présence d'êtres vivants sinon cette légère odeur tenace qui s'infiltrait partout : l'odeur de la putréfaction des corps ensevelis.

Il risqua un œil par la fissure et pensa : on a dû les débusquer et les prendre. La patrouille que j'ai vue ne devait pas être la seule. Il y en avait sûrement plusieurs qui quadrillaient le terrain. Ils ont été coincés comme un animal se fait coincer dans une battue. Possible même qu'ils y aient laissé la peau. Que faut-il que je fasse ? Si Kruse et Moller sont morts, il n'y a plus personne pour me dire ce que je dois faire ! Il faudra que je continue à me battre tout seul ! Il faudra peut-être que je change de ville !

Ça n'avait aucun sens de se cacher dans les bois. C'était l'inaction assurée. Ils s'y étaient installés durant un temps. Ils avaient construit des abris. Dans l'arbre le plus haut, ils avaient placé un guetteur qui, tel un sioux, surveillait l'horizon et annonçait le nombre de chars qui passaient sur la route. C'était complètement absurde. Un jour quelques civils s'étaient égarés dans le [24] bois et avaient raconté n'importe quoi. Il avait fallu les liquider. L'unique endroit où il était envisageable de poursuivre le combat, c'était en ville. Dans les ruines, on pouvait guetter l'ennemi et le tuer sans merci. Impossible de se défendre comme en terrain découvert. Ou alors ils seraient obligés de tout labourer avec leurs chars et il y avait des centaines de gens condamnés à mort par le simple fait qu'ils s'étaient terrés dans les ruines parce qu'ils refusaient de se battre. Après tout, ça n'était que justice. Si nous disparaissons, il est logique que tout disparaisse, conclut-il. Ils trouveront face à eux un désert. Et les générations futures diront de nous : ils ont choisi de mourir plutôt que de survivre vaincus et occupés. Ils sont morts en héros.

Il fixa les ruines et le désert apparut à ses yeux : une steppe vallonnée s'étendait à perte de vue ; le sable avait recouvert les maisons et les millions de cadavres ; dans le ciel défilaient des nuages en lambeaux ; sur un rocher dénudé trônait un aigle solitaire ; et le vent fredonnait une complainte nostalgique qui évoquait l'épopée de ceux qui s'étaient sacrifiés en ce lieu.

[25]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ LES RATS ]

[Voir la note 2](#Morceaux_choisis_note_02).

[Retour à la table des matières](#tdm)

C'est très exactement de là où quelques marches descendaient à la cave désormais ensevelie sous les éboulis que deux rats bien dodus surgirent de l'obscurité. Le premier fonça illico presto vers le centre de la cour pour s'y arrêter net. Son museau effilé flaira le sol jonché de pierraille. Ses yeux brillèrent d'un éclat encore plus noir que ne l'était l'opacité de l'ombre dans les coins les plus sombres de la cour. Le deuxième rat le rejoignit tout aussi vite. Il renifla le premier rat en balayant le sol de sa longue queue et dénuda ses dents étincelantes et acérées. On aurait dit qu'il ricanait.

Tout d'un coup, sans raison apparente, les deux rats se précipitèrent vers la porte de l'immeuble. Sans vraiment ralentir leur course, ils se glissèrent par l'étroite fente sous la porte. Ils traversèrent d'un trait le vestibule, et se mirent à escalader le bric-à-brac qui obstruait l'entrée du restaurant. Des profondeurs obscures de la salle située derrière le bric-à-brac s'exhalait un relent à la fois aigre et fade de boissons alcoolisées qui s'étaient répandues sur le sol et y avaient séché. S'y mêlait une [26] autre odeur plus subtile, douce et pénétrante : des effluves de sang caillé !

Avec une époustouflante dextérité, les rats ne tardèrent pas à venir à bout des gravats, des chaises en miettes, des monceaux de verre brisé. Traînant derrière eux leur longue queue, ils sifflaient, donnant libre cours à leur intense excitation.

Ils finirent par atteindre l'amas de décombres qui se trouvait derrière le comptoir, là même où ça grouillait déjà de rats. Ils se frayèrent un chemin, sifflant, écumant, mordant ci-entour. Des décombres, une main émergeait dans l'obscurité !

Le premier rat rampa le long de la main et planta ses incisives dans un doigt osseux. L'autre s'attaqua au coude. Cette main, c'était celle de Monsieur Pieseke, le tenancier du restaurant. Veuf, sans enfants, il n'avait pas quitté son bar lorsque les bombardiers avaient largué leur cargaison à trois mille mètres au-dessus de lui. Il avait voulu se prouver qu'il était inaccessible à la peur. Et maintenant, les rats dévoraient sa main !

[27]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ QUEL AVENIR  
POUR NOTRE  
Allemagne ? ]

[Voir la note 3](#Morceaux_choisis_note_03).

[Retour à la table des matières](#tdm)

À quoi pouvait-elle bien penser ? Je la saisis par les épaules et la tournai vers moi : "Tu ne trouves vraiment rien de mieux à faire que de sourire aux anges alors que nous venons de traverser une ville en ruines ?" J'aurais voulu en dire plus, mais les mots me manquaient. Je ne savais pas comment lui expliquer ce que je ressentais. Je laissai tomber mes bras et la fixai silencieusement dans les yeux.

"Sois heureux toi aussi, murmura-t-elle, la nuit est si belle !"

"Tu n'as pas le sentiment d'être un peu seule à te réjouir ?", lui demandai-je.

"Pas du tout, susurra-t-elle, pourquoi ?"

"Tout n'est que mort et désolation !", répondis-je.

Elle me dévisagea durant un court instant et objecta : "Mais non, c'est faux !"

Je ripostai : "Il m'arrive à moi aussi de penser comme toi, mais le désespoir a vite fait de me rattraper. Nous vivons guère mieux que des bêtes !"

"Mais tais-toi donc !", protesta-t-elle.

[28]

J'insistai : "Que t'apporte l'existence ? Est-ce que tu peux me le dire ? Ça a été quoi, ta jeunesse ? Tu as connu la faim et la mort au lieu du bonheur et de la joie. Les autres ont chanté et dansé, ils ont eu de quoi manger. Mais toi ?"

Elle me coupa la parole : "Cela n'a aucun sens de parler ainsi ! Arrête tout de suite ! Je n'ai nullement l'intention de chanter et de danser ! Je ne mange pas à ma faim, je te l'accorde, mais le jour viendra où j'aurai l'estomac plein ! Cesse immédiatement de parler ainsi ou je m'en vais !"

Je la contemplai avec étonnement : "Qu'est-ce qui te permet de penser que ça va aller mieux ?"

Elle fit un geste d'impatience et répéta : "Cela n'a aucun sens de parler ainsi. On dirait un procès : avant tout était bien, aujourd'hui tout est foutu ! Mais avant non plus ça n'allait pas bien : les bombes pleuvaient sur nous, mon père était en camp de concentration et y a passé six ans ! C'était affreux ! Aujourd'hui, nous pouvons prendre un nouveau départ, c'est une chance extraordinaire ! Ça ne sert à rien de se lamenter. Les temps nouveaux seront à la mesure de ce que nous saurons en faire !"

"Il faut que tu me comprennes, lançai-je, je rentre de l'étranger pour participer à la reconstruction de mon pays et j'entends les gens tenir des propos lamentables. Comment ne pas perdre courage ?"

Elle se remit à sourire : "Tout dépend qui tu écoutes [29] parler. Tu peux me croire, beaucoup sont en plein désarroi, mais nombreux sont ceux qui nourrissent une intention bien précise lorsqu'ils maudissent notre époque. Et puis il y a tous ceux qui savent que les temps ont changé. Ça les rend dingues de trouille et ils adoptent des comportements bizarres ! Tu devrais causer avec mon père. Lui, il n'a pas peur de la vie !"

Nous quittâmes la berge du fleuve et nous enfonçâmes dans l'obscurité des arbres du parc.

"Lorsqu'on entend parler les anciens de ce qui s'est passé après 1918, repris-je, on en viendrait presque à les envier ! Au lendemain de la Première Guerre mondiale, un puissant courant s'était mis en branle pour promouvoir une vie nouvelle. Les gens débordaient d'espérance et étaient bien décidés à lutter pour aboutir ! Mais au lendemain de cette guerre, c'est une totale paralysie ! Quand les gens se décideront-ils à sortir de leur léthargie ? Finiront-ils un jour par se réveiller ? À l'époque, c'est en tout cas ce que l'on raconte, ils descendaient dans la rue par centaines de milliers ! Tous rêvaient de renouveau et de révolution ! Il y avait un art nouveau, un théâtre nouveau, une architecture nouvelle, une école nouvelle, une jeunesse nouvelle. Il y avait là des écrivains et des poètes qui chantaient l'avenir, et on les écoutait avec enthousiasme. Qu'en est-il de tout ça à l'époque actuelle ? C'est le néant ! Personne n'écoute personne, tout n'est que lassitude et affliction !"

Elle prit mon bras et le serra contre elle. "Tais-toi, [30] me glissa-t-elle, parlons d'autre chose."

Je la vis sourire dans l'obscurité : "Les arbres sentent si bon ! Ne me dis pas que la vie n'est pas belle !"

Des rires étouffés de couples de jeunes gens nous parvenaient des bancs cachés par les bosquets. De l'autre côté du fleuve, la ville était plongée dans le calme. De temps en temps nous percevions le léger bruissement de l'eau qui s'écoulait dans la pénombre. Une voix s'éleva : "I wish to be home again, Eddy. I haven't seen the house for two years." Une autre voix lui fit écho : "My wife wants to go to Los Angeles. I've never been t'that place. I'd like to stay on the ranch."

Soudain une silhouette sombre se planta devant moi : "Dis-moi mon pote, t'auras bien un clope à m'filer ?"

"Non, mon gars !, répondis-je, mais sois un peu patient, on est à l'aube d'une époque nouvelle ! On va faire la peau aux Ricains et retrouver notre puissance et notre dignité ! T'en fais pas, bientôt le soleil de la liberté rayonnera de nouveau sur nos têtes altières !"

Il resta planté là, bouche bée, puis finit par déclarer : "Beugle pas comme ça ! Y a pas mal de ces putains de bâtards qui pigent l'allemand !"

"T'as fait la guerre ?", lui demandai-je.

"Évidemment ! Dans l'aviation ! Ça t'intéresse ?"

"T'as quel âge ?"

"23 ans, pourquoi ?"

"Tu ferais mieux de te procurer une bonne corde et de te la passer autour du cou ! Les temps ont changé et t'es [31] fini !"

Il était pétrifié : "Qu'est-ce que t'as à déconner, me lança-t-il, j'ai pensé..."

"Surtout dispense-toi de penser, lui envoyai-je, ça pourrait te jouer un sale tour. Tu t'es dispensé de penser toute ta vie, pourquoi est-ce que veux te faire du mal en essayant aujourd'hui ?"

Il était frappé de stupeur : "Bordel de merde, finit-il par aboyer, j'suis tombé sur un putain de ... "

La voix d'une femme troua l'obscurité : "Alors Egon, ça vient ?"

"Il a rien à nous filer, hurla le gars, c'est un fumier de communiste !"

Il se détourna et disparut. Dans l'obscurité, la voix de la femme insistait : "Pourquoi qu'tu vas pas taper les Ricains, ils croulent sous les clopes !"

"Ferme ta grande gueule !", répliqua le gars.

"Si c'est comme ça qu'tu l'prends, j'vais y aller moi-même", décida la femme.

"J't'ai dit d'fermer ta grande gueule !", répéta le gars.

Nous traversâmes la forêt obscure pour rejoindre le pont. La nuit était tombée et du parapet nous vîmes l'eau sombre défiler à vive allure. Lentement, nous mîmes le cap sur les ruines. Dans les rues régnait un calme mortuaire. Au pied des murs déchirés des immeubles, des amas de décombres montaient la garde. On aurait dit des monstres endormis. Quelques fenêtres étaient éclairées.

[32]

Que pouvaient bien encore trafiquer les gens à une heure aussi tardive dans leurs logements sinistres ?

La fille n'avait pas lâché mon bras. Elle dit tout d'un coup : "Restons tranquillement là à écouter la nuit !" Je m'exécutai.

"Tu es vraiment unique en ton genre, dis-je, on dirait que tu n'as pas saisi ce que le gars de tout à l'heure a voulu dire avec ses temps nouveaux !"

"Tais-toi, je t'en prie !", souffla-t-elle.

"Et dire qu'il y en a des centaines de milliers comme lui, continuai-je, je ne pourrai jamais les comprendre ! Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire d'eux ? Ils sont jeunes, ils sont costauds, mais j'aimerais bien savoir ce qui se passe dans leur caboche ! Dire que nous allons être obligés de faire avec eux ! Ils vont se marier, fabriquer des gosses, et si nous ne sommes pas vigilants, leurs gamins raisonneront exactement comme eux, et dans vingt ans, on est bon pour repartir pour un tour ! Comment peut-on s'y prendre pour qu'ils changent d'état d'esprit ?"

"Tais-toi, murmura-t-elle de nouveau, on a assez parlé de ça ! Oublie tout et profite de la splendeur de la nuit !"

"On se croirait à Monte Cassino !"

"Qu'est-ce que tu racontes encore ?"

"On se croirait à Monte Cassino avant que n'éclatent les violents combats de 1944. Notre cantonnement se trouvait dans une petite ville au pied des montagnes. La [33] nuit, quand tout était paisible et que j'étais de faction, c'était exactement comme maintenant."

"À la différence qu'à l'époque tu faisais la guerre !"

"C'est vrai, mais c'était quand même exactement comme maintenant !"

"Mais maintenant la guerre est finie et toutes les nuits seront paisibles !"

"Tu te trompes ! Ils ont beau avoir retrouvé un lit derrière un mur, la guerre est toujours là pour obséder leurs pensées. Quoi qu'ils fassent pour oublier, ils restent toujours des soldats et les femmes restent toujours des femmes de soldats. Il suffirait qu'il en vienne un qui souffle dans un clairon et..."

"Pourquoi est-ce que tu me dis tout ça ?"

Je contemplai longuement Eva : "Regarde ce qu'il est advenu de notre peuple. Il n'y en a pas un pour reconnaître ses responsabilités et tout mettre en oeuvre pour que ça change ! Ils se cherchent tous des justifications et se lamentent que le sort s'acharne sur eux ! Aucun ne perçoit la chance extraordinaire qui nous est donnée de tout recommencer à zéro !"

"Les gens crèvent de faim, répliqua-t-elle, pour avoir la force de tout recommencer à zéro, il faut avoir le ventre plein !"

"En 1918 aussi, ils crevaient de faim !"

"Comment peux-tu ne pas comprendre que la situation est totalement différente ? Il n'y a pas de comparaison possible entre hier et aujourd'hui ! Pourquoi es-tu aussi [34] pessimiste ?"

"Je ne suis pas pessimiste, protestai-je, du moins pas toujours."

Elle prit mes mains et les serra dans les siennes : "Nous n'avons pas le droit de nous laisser aller au pessimisme. Il y en a qui croient en l'avenir et je suis de ceux-là. Tout va finir par s'arranger. Les gens finiront par sortir de leur torpeur et tout ira mieux !"

"Bien sûr, bien sûr", fis-je.

Lorsque nous fûmes arrivés devant chez elle, je tins encore à lui dire : "Je suis désolé de t'avoir parlé ainsi. Aux autres je tiens un discours tout différent. Mais avoue qu'il y a parfois de quoi désespérer de ce pays et qu'on ne voit pas d'autre solution que d'abdiquer définitivement. J'espère que tu ne m'en veux pas de t'avoir confié ce que j'ai sur le cœur !"

"Comment sais-tu que je pense comme toi ?", me demanda-t-elle.

"Je l'ai tout de suite compris. À force de croiser des milliers de gens désespérés, apathiques ou fanatiques, on repère immédiatement celui qui pense comme soi."

"Tu devrais causer avec mon père !"

"Tu sais, il est trop vieux !"

"Il n'est pas si vieux que ça !"

"Si, ça se sent. Il pense comme avant 1933. Je l'ai vu immédiatement. Nous, nous ne pouvons plus penser comme ça ! Ma génération remplit toutes les conditions pour agir librement et de façon constructive. Nous avons [35] connu la vie avant la catastrophe, puis nous avons été au front, et maintenant nous sommes encore trop jeunes pour reprendre le cours de l'histoire là où il s'est interrompu pour nous. Je vais être sincère avec toi : je me méfie de la vieille génération, son monde s'est écroulé. Quant aux tout jeunes, ils sont totalement pommés. Je suis complètement dérouté par leur cynisme et leur pessimisme. À nous d'agir pour qu'ils retrouvent la confiance, la joie de vivre, et la conviction qu'ils sont les seuls à avoir raison. Mais pour en arriver là, il est indispensable de leur offrir des perspectives de lutte."

"Ça fait déjà pas mal de temps qu'ils se battent pour survivre, affirma-t-elle, ils en ont plein le dos !"

"Je sais, mais c'est anormal. Crois-moi, ils retrouveront le goût de la lutte. C'est magnifique d'être jeune et de lutter pour quelque chose !"

Son visage, pratiquement collé au mien, était d'une gravité extrême. Mais soudain je vis qu'elle se remettait à sourire. Elle me saisit par les épaules et me secoua en proférant : "Et tu voudrais bien être avec eux, hein ? Toi aussi tu voudrais bien lutter ?"

"Je suis loin d'être encore trop vieux pour ça !", conclus-je.

[36]

[37]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ LA FAIM ]

[Voir la note 4](#Morceaux_choisis_note_04).

[Retour à la table des matières](#tdm)

"Venez déjeuner avec moi, dit-il, je vous suis redevable pour le pain que vous m'avez généreusement offert lorsque j'étais dans la panade."

"Je n'ai plus assez de tickets !"

"Nous n'en aurons pas besoin !"

"Et je suis passablement fauché !"

"Ne vous souciez pas de ça, c'est moi qui invite ! Et arrêtez vos chichis ! Vous ne faisiez pas tant de manières à l'armée !"

Je demeurai sur la réserve : "Le hic, c'est qu'ici on n'est plus à l'armée !"

"Vous mériteriez des coups de pied au cul ! Allez, venez ! Là où on va, ils ne réclament pas de tickets et je vous redis solennellement que c'est moi qui invite !" Il s'empara de mon bras et nous descendîmes la rue.

Je crevais littéralement de faim. Cela faisait des jours que je ne vivais que de patates et je sentais que je commençais à m'affaiblir. Foutue bouffetance ! Les premiers jours du mois on arrivait encore à peu près à se remplir l'estomac, mais après on en était réduit à se bourrer de [38] patates et on terminait la faim au ventre. Dès le lever, elle vous tenaillait, et au coucher, on avait toujours l'estomac dans les talons. Parvenir à se remplir l'estomac devenait une obsession.

Nous entrâmes dans un immeuble où aucune enseigne n'indiquait que se trouvait là un restaurant. "Attendez-moi deux minutes", m'intima-t-il lorsque nous fûmes dans le hall, je reviens tout de suite. Il faut simplement que je prévienne la vieille que j'ai un invité."

Il ne fut pas long : "Tout est réglé, allons-y !"

Nous grimpâmes par les escaliers jusqu'au premier palier et pénétrâmes dans un logement. Une énorme bonne femme referma la porte derrière nous. "C'est ça votre invité, Docteur ?", proféra-t-elle en toisant dubitativement mon costume. Je me sentais tellement penaud que j'aurais préféré battre en retraite, mais Rinka lui mit une tape sur l'épaule tout en déclarant : "Pas de souci, Madame Stammel, c'est un ami. Dites-nous plutôt ce qu'il y a au menu !"

"Passez au salon, vous aurez la carte !", répondit hargneusement la bonne femme. Elle ouvrit une porte et nous pénétrâmes dans une salle à manger spacieuse où l'on comptait cinq tables nappées de blanc. Le long de chacune des quatre cloisons se trouvaient un canapé et quelques fauteuils. Il flottait une délicieuse odeur de cuisine raffinée : viande rôtie et légumes frais !

Trois tables étaient occupées. "Prenons celle-là !", me dit Rinka en se dirigeant vers une des tables libres. Au [39] moment où nous prenions place, un bonhomme assis à l'une des trois tables occupées l'interpella : "J'aurai à vous parler, Rinka. Je comptais sur votre article et vous m'avez fait faux bond ! "

"Plus tard, plus tard, répliqua Rinka, laissez-moi d'abord déjeuner en paix !"

La carte ne proposait que deux plats. Nous commandâmes le rôti de veau et je pâlis en voyant arriver l'assiette ornée d'une énorme pièce de viande. L'eau me vint à la bouche et je dus prendre sur moi pour ne pas me jeter dessus comme un sauvage. Je n'avais pas revu un tel morceau de viande depuis l'Amérique.

"Je vous en prie, mangez", me dit Rinka.

Il appela la grosse bonne femme : "Vous ne nous proposez rien à boire, Madame Stammel ? Nous mourons de soif !"

Sans un mot, elle alla chercher deux grands verres de schnaps : "Veuillez me régler la boisson tout de suite, s'il vous plaît !"

Il lui glissa trente marks qu'elle empocha prestement.

"Mon Dieu, soupirai-je, tout cet argent !"

"Ne dites pas n'importe quoi, mon vieux, me lança Rinka, quinze marks pour un grand schnaps, c'est le tarif normal !"

La porte s'ouvrit sur un type accompagné de deux donzelles d'environ seize ou dix-sept ans qui affichaient la dégaine et les attitudes de deux petites putes vicieuses. Lui avait bien la cinquantaine. Il parcourut la carte et [40] envoya en éclatant d'un rire vulgaire : "On peut pas dire qu'elle change souvent ses plats, notre grosse mère Stammel. Elle aura intérêt à faire un effort si elle veut que je reste client !" Les deux nénettes gloussèrent tout en arrangeant leurs jupettes.

"Avez-vous suffisamment mangé ou souhaitez-vous encore quelque chose ?", me demanda Rinka.

"Je vous remercie, je suis repu !"

"Alors nous allons boire !"

Il sortit un étui en cuir de sa veste et me tendit un cigare.

"D'où sortez-vous ça ?", fis-je avec méfiance.

"J'ai rarement rencontré un type aussi bizarre que vous. Ne soyez pas aussi curieux et contentez vous de savourer !"

Il commanda des cafés et des cognacs, et nous nous installâmes confortablement dans l'un des quatre coins-salon. Le bonhomme qui avait interpellé Rinka vint nous rejoindre : "Alors, et mon article sur Chostakovitch, vous me l'aviez pourtant promis ! J'avais dit plein de bien de vous au rédacteur et voilà que vous me laissez tomber comme une vieille chaussette !"

"Vous l'aurez, lui rétorqua Rinka, je m'y attaque ce soir !" Il eut un sourire narquois et poursuivit : "Saluez plutôt un espoir de notre nouvelle littérature. Ce jeune homme ci-présent travaille à un roman dans lequel il va nous balancer nos quatre vérités à la figure. De quoi nous sortir de notre dénuement culturel !"

[41]

"Ah bon !, se contenta de marmonner le journaliste avec indifférence. Mais dites-moi plutôt quand est-ce que vous comptez me livrer l'article. Ce serait possible demain ?"

"Vous l'aurez !", promit Rinka.

"Alors à demain, ici même pour le déjeuner. Désolé, mais je suis pressé !"

"Adieu !", lança Rinka.

"Salut !", fit le journaliste.

Une des filles qui accompagnait le type louchait sans cesse sur Rinka. Elle n'arrêtait pas de faire des effets de jambes et de montrer sa petite culotte. Elle appuya ses seins sur ses avant-bras pour bien les mettre en valeur et se mit à lancer des sourires prometteurs. Le type à côté d'elle demanda : "Vous avez assez mangé, mes petites poulettes ? Il faut avoir de bonnes réserves en ces temps difficiles !" Et il éclata à nouveau d'un rire gras. "Pas de vulgarité, s'il te plaît, Robert !", exigea l'autre fille d'une voix morne sans toutefois se départir de son air enjôleur.

Le repas et l'alcool m'avaient fait un bien fou. J'avais eu suffisamment l'occasion d'en faire l'expérience durant ces dernières années : il n'y a rien de plus déprimant et de plus démoralisant que de souffrir de la faim. Il n'existe pas de pire souffrance et je comprends parfaitement que l'on puisse se vendre pour un quignon de pain. Essayez donc d'habiter dans une grande ville et de jeûner, de vraiment jeûner, pendant des jours et des semaines !

[42]

Vous ne tarderez pas à voir votre moral s'effriter lentement pour finalement atteindre le stade auquel vous vous ficherez totalement de ce que vous pouvez faire : vous vendre au plus offrant, vous prostituer, voler ou tuer, vous livrer à toutes sortes de marchandages et à la délation. La faim induit le désespoir absolu et une incoercible angoisse de la mort. Et c'est ainsi qu'arrive le jour où vous proclamez : me voici, vous pouvez disposer de moi comme bon vous semble, j'exécuterai servilement vos ordres, mais par pitié donnez-moi de quoi manger !

Mais voilà qu'une fois bien nourri et rassasié, on se souvient que l'on est un être civilisé et que, au cours des six millénaires écoulés depuis que les Égyptiens édifièrent la grande pyramide de Chéops, bien des choses ont vu le jour qui exigent que l'on se ressaisisse. Oui, mes amis, ainsi en va-t-il d'un bon repas ! Et pour peu que vous fumiez encore un excellent cigare, vous vous mettez à rêver de Rilke, de Beethoven et de la cathédrale de Cologne. Vous retrouvez ipso facto votre dignité et citez Goethe et Shelley. Mais si vous ne disposez que d'un kilo de pain par semaine sans rien d'autre pour l'accompagner, tout ce qu'il y a de policé en vous s'enfuit aux cinq cents diables. Surtout n'allez pas raconter à quelqu'un qu'il doit se comporter en personne civilisée s'il ne dispose de rien d'autre pour se nourrir à midi et le soir que de patates, s'il n'a pas de sucre ni ne peut s'allumer une cigarette parce qu'il n'en possède pas. Il est vrai que, lorsque j'étais un adolescent romantique, je ne [43] manquais pas une occasion pour signifier mon profond mépris à tous ceux qui accordaient de la valeur aux biens matériels. Mais en ce temps-là, j'ignorais tout de la vraie vie et ne connaissais la faim que par ouï-dire. Désormais, je sais qu'un peuple entier est susceptible de se laisser corrompre et que l'on peut éprouver un plaisir immense à assassiner, dès lors que l'on a la certitude que cela vous remplira l'estomac.

[44]

[45]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ BIBLIOPHAGIE ]

[Voir la note 5](#Morceaux_choisis_note_05).

[Retour à la table des matières](#tdm)

Lorsque je commençai à lire des livres - c'était à l'âge de douze ans -, ma mère me prédit que je terminerai dans un asile de fous. À l'époque, je venais de découvrir les romans - si ma mémoire est exacte - d'une certaine Courths-Mahler, et je fus instantanément envoûté. Ce fut d'autant plus une révélation qu'il s'agissait là des premiers livres que j'avais l'occasion de lire. J'étais assis dans l'arrière-cour d'un immeuble berlinois, vêtu de guenilles et affamé tout comme aujourd'hui, et je lisais des histoires de comtesses et de barons. Lorsqu'il leur arrivait des mésaventures, je pleurais à chaudes larmes. Par contre, au baiser final, j'étais transporté de joie. Puis je quittai l'école pour l'usine. Mais je ne pus jamais vraiment me faire à mon travail et à mes collègues. Mes pensées et mes rêves me portaient sans cesse vers une autre planète, celle des bienheureux qui avaient de l'instruction. Fini le temps des comtes et des comtesses ! Désormais j'étais sous le charme de ceux qui échappaient à mon univers, que je ne pouvais que voir de loin, et dont j'étais persuadé qu'ils menaient une existence d'exception [46] auréolée d'un infini bonheur : les médecins, les avocats, les professeurs de lycée, les architectes, les écrivains, les universitaires. Il ne pouvait y avoir de doute : eux étaient heureux et jouissaient forcément d'une vie à un tout autre niveau que moi et mes compagnons de labeur puisqu'ils remplissaient toutes les conditions requises, à savoir qu'ils avaient fait des études. Ce n'est que bien plus tard que je fis cette surprenante découverte : ils étaient très exactement nos semblables dès lors qu'ils menaient mal leur barque. Mais à l'époque, je l'ignorais encore. Donc je brûlais de leur- ressembler et de partager leur présumée fortune. Cependant, comme je n'avais personne qui aurait été à même de me montrer la voie qui conduisait à eux, il m'incombait de me débrouiller seul.

C'est ainsi qu'un jour je me retrouvais à la bibliothèque, hypnotisé par les milliers de volumes qui trônaient sur les rayons. J'en étais convaincu : tous ces ouvrages constituaient la passerelle qui me mènerait là où j'aspirais à me retrouver. Leur lecture serait la clé de ma métamorphose.

Je me revois encore planté face à la multitude des livres, mon cœur vaillant oppressé par une morne mélancolie eu égard à l'ampleur de l'ambitieuse entreprise. J'avais osé, en dépit du cambouis hérité de l'usine qui maculait mes mains, de mon visage hâve et blafard ! Mes yeux brûlaient de l'irrésistible désir d'être enfin libre ! Et c'est alors que je pris cette décision irrévocable : j'allais [47] dévorer toute la bibliothèque !

Je pris une carte de lecteur et empruntai les deux premiers ouvrages de la première rangée. Je démarrai donc par la lettre A et lus l'ensemble des auteurs dont le nom commençait par A, de Achtleitner à Auerbach, en passant par Anzengruber. Bien que mon travail à l'usine fût épuisant, je consacrai mes nuits et mes dimanches à lire ce que les écrivains ayant un A en initiale avaient à dire. Vint l'automne, puis l'hiver. Ma mère hurlait et mon contremaître me menaçait de licenciement. Mais je restai d'airain. Vers la Noël, j'en eus terminé avec la lettre A, un grand jour ! Incontinent, j'attaquai la lettre B ! Cependant, arrivé à Brachvogel, je décidai d'en rester là car subitement me vint la pensée que je me fourvoyais : non, ce n'était pas la bonne méthode pour accéder au monde de la culture ! J'en fus totalement désemparé !

C'est un sentiment diffus de malaise qui me fit suspecter mon erreur : certes je lisais avec attention ce que ces auteurs avaient à dire, leurs histoires étaient intéressantes et ils exprimaient certains points de vue, mais ils ne m'apportaient jamais de réponse aux questions qui me tracassaient !

Mais alors, qui solliciter ?

Ma mère, mes collègues de travail, mes copains dans la rue m'auraient pris pour un dingue. Les professeurs ? Pas question ! Je les haïssais depuis la petite école où notre instituteur me faisait trembler de peur, et le fossé entre nous n'avait cessé de se creuser. Comme j'enviais [48] ceux à qui il était donné de poursuivre des études bien au-delà de l'âge légal. Eux pouvaient poser leurs questions et ils recevaient des réponses. Ils pouvaient s'adresser à leur père ou à leur mère qui se faisaient une joie de leur faciliter l'existence. Pardieu, tout était programmé pour qu'ils parviennent sans embûches au but qui me serait à jamais interdit ! Et ce, quand bien même dévorerais-je la bibliothèque jusqu'au Z, avec une application scrupuleuse, sans négliger aucun volume ! Je me sentais effroyablement abattu. Tout cela n'a aucun sens, pensais-je, tu ne réussiras jamais à être comme eux, ils sont d'une autre espèce que toi ! Brachvogel retourna à la bibliothèque et j'en restai là.

J'allai retrouver mes copains qui traînaient le soir dans la rue. Ils acceptèrent mon retour parmi eux sans jamais faire allusion à ma dissidence. Je réintégrai la bande comme si j'avais surmonté une horrible maladie dont il aurait été inconvenant de parler. Ils ne me comprenaient pas et jamais ils ne m'auraient pardonné si je n'avais pas grandi et souffert avec eux. À quoi rimait cette tentative d'avoir voulu ressembler à ceux de l'autre espèce, à ces créatures bizarres qui portaient des lunettes, s'exprimaient de façon ridicule et aidaient les femmes à enfiler leur manteau ? C'était des ennemis : à l'usine, c'était eux qui occupaient les postes à responsabilités ; dans les administrations et les bureaux, c'était eux qui faisaient la loi ; dans les écoles, c'était eux qui tyrannisaient la jeunesse ; bref, ils appartenaient au camp d'en face !

[49]

Mon retour parmi mes copains ne put cependant me guérir de ma frustration. Lorsque notre bande était rassemblée le soir au coin de la rue et que je les écoutais débiter leurs boniments, j'éprouvais le sentiment horrible de leur être totalement étranger. Paul n'arrêtait pas de parler d'une fille de vingt-cinq ans avec laquelle on pouvait tout faire et avec laquelle il avait déjà été quatre fois. En l'écoutant, je me disais : Que n'as-tu donc achevé ta lecture du B pour passer au C et ainsi de suite jusqu'au Z ? Mais aussitôt me revenait la pensée que cela n'aurait eu aucun sens : Non, jamais tu ne parviendras à la connaissance car ils sont opposés à ce que tu y parviennes ! Tu es fait pour bosser en usine et rien d'autre ! Pour être comme eux, il faut être né comme eux, et puisque tu n'es pas né comme eux, tu n'as pas à parvenir à la connaissance ! C'était là l'obsession qui ne cessait de me tourmenter !

Je rendis visite à la fille de vingt-cinq ans avec laquelle on pouvait tout faire et m'efforçai de ressembler à Paul et aux autres copains de la bande. Mais il m'était impossible d'être heureux comme ça. Nom de Dieu, je m'étais quand même tapé tout le A et le B jusqu'à Brachvogel ! Je laissai à nouveau tomber mes copains pour retourner en cachette à la bibliothèque ! Je sortais les bouquins au hasard et les lisais d'une traite, possédé par une voracité impétueuse et sauvage ! Oui, c'était forcément là que se trouvait ce que je recherchais et le jour finirait par venir où je tomberai sur les réponses auxquelles [50] j'aspirais ! Ces chiens auraient beau me rendre la tâche impossible, j'aboutirai un jour dans ma quête ! Ils s'étaient bougrement mis le doigt dans l'œil s'ils croyaient que s'interroger et oser des réponses était leur domaine réservé !

[51]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ MALÉDICTION ]

[Voir la note 6](#Morceaux_choisis_note_06).

[Retour à la table des matières](#tdm)

"Tu m'as demandé ce que m'a appris l'exil, dis-je. Eh bien j'ai découvert que si les hommes mènent des vies différentes, c'est parce qu'ils ont des conceptions du monde différentes. Les Danois par exemple proclament à qui veut l'entendre : il est évident qu'un bon rôti de porc accompagné de chou rouge compte pour nous bien plus que l'héroïsme ! Dès que nous entendons parler d'héroïsme, nous nous faisons soupçonneux ! Plutôt que de défiler en rangs par quatre et d'obéir au doigt et à l'œil aux ordres d'un chef, nous préférons nous balader sur la plage avec nos petites amies et chanter des chansons douces ! Chez nous, Pestalozzi, Edison et Robert Koch jouissent d'une considération incomparablement supérieure à celle que l'on accorde à un Hannibal ou à un Frédéric le Grand ! Nous apprécions bien plus une bonne tarte à la crème et un manteau d'hiver à la doublure bien chaude que le clinquant de n'importe quelle décoration ! Oui, ils ont une conception du monde différente et de ce fait mènent une vie différente. C'est cela que m'a appris l'exil. Qui plus est, il ne leur viendrait jamais à l'idée de prétendre : [52] il n'y a que notre mode de vie qui soit le bon ; vous, les autres peuples, devriez vivre exactement comme nous, et si vous vous y refusez, nous saurons vous y contraindre ! Ça ne leur effleure même pas l'esprit !"

"Ce sont là de sévères griefs contre nous, les Allemands, grommela Eva ; à l'heure présente, la terre entière nous maudit et exige un châtiment ; on nous traite comme des criminels que l'on cloue au pilori afin de faire à tout jamais un exemple. Pourtant nous ne sommes pas pires que les autres ! Ne sommes-nous pas à l'origine d'une part non négligeable de la culture occidentale ? Martin Luther, Karl Marx, Beethoven étaient bien allemands, que je sache ? À quoi ressemblerait aujourd'hui le monde sans leur apport ?

"Certes ! Mais en ce qui nous concerne, il est indiscutable que la manière dont nous mettons en oeuvre cette culture repose sur un total contresens. Sinon comment comprendre qu'un peuple qui écoute Beethoven et lit Goethe puisse se laisser manipuler par un Streicher ?"

"C'est affreux !", soupira-t-elle.

"Et désormais on nous déteste. On nous déteste comme on n'a jamais encore détesté une nation. Dans les montagnes de Norvège, le long des canaux de Hollande, sur les pâturages de Grèce, les paysans serrent les poings dès qu'ils pensent aux Allemands. Ils se fichent éperdument de Goethe et de Beethoven. Pour eux, l'Allemagne se résume à une horde de soldats qui envahit un pays contre son gré pour lui dicter ce qu'il a à faire et qui [53] rase des villages entiers au moindre signe de résistance."

"Mais n'avons-nous pas suffisamment payé pour nos crimes ?, s'exclama-t-elle. Regarde dans quel état se trouve la ville ! Vois à quoi en sont réduits ses habitants ! N'avons-nous pas amplement expié ? Qu'ils nous donnent donc une chance de repartir à zéro ! Ne penses-tu pas que nous pourrions réussir ?

"C'est possible, mais toute la question est de savoir comment nous envisageons de profiter de cette chance ! L'univers entier se méfie de nous. Le paysan norvégien redoute de nous revoir un jour aux portes de son pays pour lui dire ce qu'il a à faire !"

Je posai ma main sur l'épaule d'Eva : "Quoi qu'il puisse en être, tu n'as pas à te sentir coupable pour tout ce gâchis, tu n'étais encore qu'une gamine quand cette folie a commencé !"

"Ça veut dire quoi ?, protesta-t-elle violemment ; nous aussi, nous devrons boire le calice jusqu'à la lie ! Notre âge, ça n'intéresse personne !"

[54]

[55]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ STEFFI ]

[Voir la note 7](#Morceaux_choisis_note_07).

[Retour à la table des matières](#tdm)

Elle entra dans le restaurant plein à craquer et trouva une place juste à côté d'un homme d'âge mûr qui lui lança sans autre forme de procès : "Visez un peu ce chou ! Dire que j'ai passé quatre années au front pour bouffer une saloperie pareille !"

"Je ne comprends rien à la politique", répondit Steffi.

"Qui vous parle de politique ?, poursuivit l'homme ; ce que j'essaye de vous dire, c'est que ce chou est dégueulasse et qu'on vous réclame un mark quarante pour une telle merde ! Si c'est comme ça que les Ricains conçoivent la civilisation, ils peuvent aller se faire voir ailleurs !"

Elle resta silencieuse et pensa : "Qu'est-ce que j'en ai à foutre de son chou et de sa civilisation ? Je ne comprends rien à tout ça. Si Hannes était là, il saurait quoi dire et on verrait bien alors si ce type a raison ou s'il raconte des conneries."

Une vieille femme installée à la même table leva les yeux de sa soupe et envoya : "Pendant que nous on bouffe du chou, en Amérique ils se tapent notre beurre.

[56]

Tout ce que les journaux racontent sur les Ricains, c'est des bobards. La réalité, c'est que c'est une nation de pillards. Ils nous piquent tout ce qui peut leur profiter. Ils donnent à leurs soldats tout ce qu'ils veulent pour nous faire croire qu'ils vivent dans un véritable paradis."

"Et dire que j'ai passé quatre années au front pour en arriver là !", s'indigna l'homme.

"Ce sont des gangsters, vous pouvez me croire, reprit la femme ; ils sont bien incapables de rivaliser avec notre culture ; tout ce qui s'est fait de valeur chez eux, c'est des Allemands qui l'ont fait !"

"C'est vrai ça !, rebondit l'homme ; en tout cas ils sont nuls comme soldats ; s'ils n'avaient pas eu la supériorité matérielle, on leur mettait la dérouillée sans problème !"

"Les doigts dans le nez !, renchérit la femme. Ce qu'ils appellent leur culture, ils l'ont volé aux autres. Même leur musique, ils l'ont récupérée des nègres. Et ça veut nous donner des leçons de démocratie !"

"Je croirai à la démocratie le jour où j'aurai plus à bouffer ce chou pourri !, ronchonna l'homme ; mais en attendant qu'il la proclame, leur putain de démocratie, on paye un mark quarante pour de la merde ! Jamais on n'avait connu ça avant et en tout cas c'était pas le bordel dans le pays ! On peut penser ce qu'on veut des nazis, mais il faut bien reconnaître qu'ils savaient faire régner l'ordre !"

[57]

La vieille femme se pencha par-dessus la table et chuchota : "Je suis tout à fait de votre avis, mais ne causez pas si fort !"

"De quel avis est-ce que vous parlez ?", s'insurgea l'homme.

"Chu...t !", fit la femme d'un air entendu.

L'homme tressaillit ; ses yeux furent saisis de tics ; pris de panique, il piqua du nez dans son assiette et proféra d'une voix bien distincte : "Vous vous méprenez, chère madame ; j'ai toujours été contre les nazis ; dès le début j'ai expliqué à qui voulait l'entendre que tout cela se terminerait mal ; ce que j'ai voulu dire, c'est tout simplement qu'ils s'y entendaient pour faire régner l'ordre, rien de plus ; Hitler a été le plus grand criminel de tous les temps !"

"Vous prêchez une convaincue, cher monsieur !", trancha la femme avec humeur.

Steffi régla son addition et quitta le restaurant. La nuit tombait et elle resta un instant sur le trottoir à s'imprégner de la senteur du soir. Elle décida de faire un tour : rien ne m'oblige à rentrer tout de suite, personne ne m'attend ; je peux bien faire ce que je veux, qui y trouvera à redire ? Elle fut submergée par une profonde tristesse... Oui, je peux faire ce que je veux, personne ne m'attend : pas d'enfant pour demander si sa maman va bientôt être là ; pas de mari pour râler en regardant sans cesse sa montre parce que le dîner n'est pas prêt ! Elle s'arrêta, plongée dans ses pensées : comme j'aimerais [58] avoir un enfant qui me réclamerait en pleurant ; je courrais vers lui, je le cajolerais, je me couperais en quatre pour qu'il soit heureux !

Un homme l'accosta : "Pourriez-vous m'indiquer la Theresienstrasse, s'il vous plaît ?"

Elle le regarda, déconcertée.

"Laisse tomber la Theresienstrasse, poursuivit-il, viens plutôt prendre un verre avec moi au bistrot du coin, j'ai des cigarettes !"

"Vous êtes complètement dingue !", jeta Steffi.

"Allez, fais pas ta mijaurée, insista-t-il, je connais à deux pas d'ici un charmant petit troquet où ils ont du vrai café. C'est le lieu idéal pour trouver un terrain d'entente !"

Steffi le dévisagea : "Tu t'es trompé d'adresse, mon gars !" Elle éclata de rire et poursuivit son chemin. L'homme la suivit un moment des yeux, puis disparut lentement dans la direction opposée. Elle l'oublia aussitôt et s'arrêta de nouveau au bout de la rue. Il faisait de plus en plus sombre. Elle restait plantée là, dans sa totale solitude, comme si elle attendait que quelqu'un vienne la chercher. Un type d'un certain âge se mit à tourner autour d'elle, arborant un sourire fripon et lui lançant des œillades. Elle ne lui prêta pas attention. Il continua son manège. Elle s'en rendit compte et détourna ostensiblement la tête. Mais le type attaqua : "Dites-moi, mademoiselle..." Elle ne lui laissa pas le loisir d'achever sa phrase : "Foutez le camp chez vous, l'incendia-t-elle, on [59] vous y attend, espèce de vieux bouc en rut !" Le type ne se le fit pas dire deux fois.

Soudain, elle sursauta ; à quelques pas d'elle, une voix d'enfant scandait : "De la confitu...re, de la confitu...re, à la maison j'aurai de la confitu...re !"

Une voix d'homme d'une infinie gentillesse répondit : "C'est promis, mon grand, à la maison tu auras de la confiture, deux grandes cuillères de bonne confiture !"

Elle leva les yeux et vit passer tout près d'elle un géant avec dans les bras un petit bonhomme qui se cramponnait au col de sa veste. Le géant portait une casquette. Il souriait dans l'obscurité et allait d'un pas paisible : il rentrait à la maison !

"Deux grandes cuillères...", répéta le petit bonhomme.

"Absolument, deux grandes cuillères...", confirma le géant.

"Deux grandes cuillères de confiture ?"

"Promis, deux grandes cuillères de confiture."

Le cœur de Steffi se mit à battre la chamade. Elle cala son sac à main sous son bras et leur emboîta le pas. Elle les suivait d'aussi près que possible, soucieuse de ne pas perdre la moindre miette de leur conversation.

"On a allumé les lumières !", fit le petit bonhomme.

"Bien sûr, approuva le géant, si elles n'étaient pas allumées, on n'y verrait rien et on se casserait la margoulette."

[60]

Le petit bonhomme éclata de rire et chantonna : "La mar...goulette, la mar...goulette..."

À son tour le géant éclata de rire : "Toi, tu t'en fiches, hein ? Mais pas moi ! J'ai pas envie de me la casser, la margoulette, je suis bien trop fatigué pour ça. Et puis il faut qu'on rentre à la maison !"

"Oui, il faut qu'on rentre à la maison !", déclara solennellement le petit bonhomme pour aussitôt ajouter avec espièglerie : "Parce qu'à la maison j'aurai ... de la confitu...re, deux grandes cuillères de confitu...re !"

"Je t'ai déjà dit que c'était d'accord, bougre de braillard !"

"Je suis un bougre de braillard !", déclara gravement le petit bonhomme.

"Quelle tête de mule tu fais !", dit le géant avec tendresse.

"Quelle tête de mule je fais !", répéta le petit bonhomme. Et se retenant au col de son père, il se balança en arrière pour fixer le ciel.

Steffi ne les lâchait pas d'une semelle. Redoutant de perdre des bribes de conversation, elle leur collait littéralement aux basques, s'efforçant de marcher aussi silencieusement que possible par peur que ses pas ne couvrent ne serait-ce qu'un seul mot.

"Il y a plein de lumières et d'étoiles", constata le petit bonhomme.

"Il y en avait encore bien plus avant, professa le géant. Le quartier était tellement illuminé qu'on ne pouvait [61] absolument pas distinguer les étoiles. Mais tu ne t'en souviens pas !"

"Encore plus de lumières ?", s'étonna le petit bonhomme d'une voix rêveuse.

"Bien plus, expliqua le géant. Ici par exemple se trouvait le grand magasin Moser qui illuminait toute la rue. On pouvait y acheter des costumes et des chaussures..."

"Et quoi encore ?"

"Bof ! Pratiquement tout ce dont on avait besoin : des manteaux, des rideaux, des nappes pour les tables..."

"Et quoi encore ?"

"Plein d'autres choses. Et ici c'était chez Dittmeier, le roi du luminaire ; on y trouvait tout pour l'éclairage de la maison. Et là c'était chez le marchand de meubles Runge : pour un foyer coquet et douillet, c'est chez Runge qu'il faut se meubler !"

Le petit bonhomme se tordit de rire.

"Arrête donc de rigoler comme ça ! Qu'est-ce que tu lui trouves à ce slogan ?"

"C'est chez Runge qu'il faut se meubler, psalmodia le petit bonhomme, c'est chez Runge qu'il faut se meubler, fessée smunge fiko chbleumer !"

"Qu'est-ce que tu vas encore inventer, pouffa le géant. Fessée smunge fiko chbleumer ! T'as un grain, ma parole !"

Le petit bonhomme laissa aller sa tête en arrière et exulta : "Fessée smunge fiko chbleumer ! T'as un grain ma parole !"

[62]

Le géant fit une halte : "Reste donc un peu tranquille, espèce d'affreux jojo. Qu'est-ce que les gens vont penser de toi ?"

"Fessée smunge fiko chbleumer !", s'égosilla le petit bonhomme.

"Allez, c'est ici qu'on traverse, annonça le géant. La Gartenstrasse est juste en face, on est chez nous !"

L'enfant se calma sur-le-champ et proclama : "Chez nous il y a ma maman, ma maman, mon papa, et moi !"

"C'est ça, acquiesça le géant. Allez, on traverse !"

"J'habite dans la Gartenstrasse", dit encore fièrement le petit bonhomme.

Le géant se planta au bord du trottoir et vérifia qu'aucune voiture n'arrivait. C'est alors qu'il aperçut Steffi. Elle n'était qu'à quelques pas de lui, à peine visible dans l'obscurité, et ne lâchait pas l'enfant du regard. Le géant avait déjà engagé son pied droit sur la chaussée. Il le remit sur le trottoir et se tourna lentement vers Steffi. Que pouvez bien vouloir cette femme ?

Elle avait bu leurs paroles. Tel le mouchard professionnel, elle les avait épiés, ne perdant pas un mot de ce qu'ils avaient pu dire. Au moment où le géant s'était préparé à traverser, elle avait voulu se précipiter vers eux, mais à la dernière seconde, elle y avait renoncé, désemparée. Les voilà rendus, avait-elle pensé, et ils vont m'abandonner à ma solitude ! Ils rentrent chez eux dans la Gartenstrasse et moi, je vais me retrouver seule ! Fessée smunge fiko chbleumer...

[63]

Le géant lui faisait face. Elle ne pouvait faire autrement que de s'avancer vers lui.

"Vous désirez quelque chose ?", lui demanda-t-il.

Le petit tourna brusquement la tête vers elle et la considéra avec surprise, la bouche entrebâillée. Bien calé sur le bras de son père, il l'examinait avec étonnement. Il la fixait de ses yeux tout ronds sans manifester la moindre inquiétude.

Steffi se mit à balbutier : "Je ..." Irrésistiblement, elle sentait ses mains se tendre vers l'enfant. Toute tremblante, elle voulut lui saisir une jambe pour lui faire un câlin. Mais le géant recula d'un pas : "Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?", insista-t-il.

Steffi se ressaisit et débita mécaniquement : "Pouvez-vous m'indiquer la Theresienstrasse, s'il vous plaît ?"

"C'est bien facile, lui répondit le géant, allez tout droit jusqu'à la prochaine station de tramway. La ligne est directe jusqu'à la Theresienstrasse."

"Moi, j'habite dans la Gartenstrasse", intervint le gamin.

"Je sais", murmura Steffi.

"Vous avez compris, reprit le géant, tout droit jusqu'à la station de tramway. On ne peut pas se tromper." Il lui tourna le dos et traversa la rue.

"Les voilà rentrés chez eux", gémit Steffi. Elle avait toujours les mains tendues. Elle les laissa retomber le long de son corps. Elle s'en voulait de sa bêtise : bougre de gourde, quelle mouche t'a piquée d'aller demander [64] la Theresienstrasse ? Qu'est-ce que tu irais faire là-bas ? Dans la rue, l'obscurité était totale. Mais si Steffi était aveugle, la nuit n'y était pour rien : c'est que ses yeux étaient noyés de larmes.

[65]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ MUNICH ]

C'est ainsi que se présentait la ville.

[Voir la note 8](#Morceaux_choisis_note_08).

[Retour à la table des matières](#tdm)

Bien qu'en ruines pour une bonne part, elle n'était pas radicalement défigurée : l'imposante cathédrale avec ses deux tours en dôme était toujours debout ; l'hôtel de ville gothique avait été épargné de la destruction ; sous les ponts, les eaux vertes de l'Isar coulaient imperturbablement vers le septentrion. La moitié de sa population était maintenant composée de gens venus d'ailleurs, ce qui irritait au plus haut point les autochtones. Ils vivaient comme des sardines dans leurs logements délabrés et passaient leurs journées à pester. Ils ne mangeaient pas à leur faim ; ils n'avaient rien à fumer ; l'existence avait perdu tout attrait. Ils ne cessaient d'évoquer rageusement les temps bénits où la bonne bière coulait à flots et où leurs concitoyens n'avaient rien de commun avec ceux d'aujourd'hui. Lorsqu'ils disaient : "À l'époque...", leur regard s'emplissait de nostalgie et de tristesse. Mais comme ils étaient réduits à l'impuissance, ils rongeaient leur frein et maudissaient le sort pour conjurer leur désenchantement du monde. Les nouveaux venus logeaient [66] entassés dans des chambres, des baraques ou des salles communes surpeuplées et lugubres. Eux aussi ne faisaient que parler de leur existence avant la catastrophe, et lorsqu'ils disaient : "À l'époque...", il n'était pas rare qu'ils fondent en larmes. Leurs habitudes et leur dialecte trahissaient d'emblée leur origine. Ils ressentaient cruellement l'animosité constante des autochtones. Mais comme ils n'avaient pas demandé à se trouver là et ne pouvaient aller nulle part ailleurs, ils finirent par en prendre leur parti.

Tous se retrouvaient mêlés dans les files d'attente devant les magasins, dans les couloirs des administrations, dans les tramways bondés. Tous partageaient la même galère. Et pourtant : nul contact ne s'établissait entre eux !

La marée humaine déferlait dans les rues poussiéreuses. Tous portaient les stigmates des meurtrissures subies durant les dernières années.

Dans cette ville, rares étaient les jeunes femmes dont les bas n'étaient pas reprisés ; les hommes portaient leur casquette de soldat et leur uniforme transformés pour la vie civile ; les invalides se traînaient clopin-clopant sur leurs béquilles de métal étincelantes ; des enfants blafards rêvaient d'un quignon de pain et d'un verre de lait. Là où de rutilantes vitrines avaient précédemment exercé leur séduction, on se retrouvait face à un trou béant et sinistre. De redoutables mastodontes grisâtres et rugissants déboulaient à toute vitesse sur l'asphalte, soulevant des [67] tourbillons pulvérulents. Les chauffeurs, la cigarette au bec et rigolards, se saluaient dans leur idiome. Les mastodontes laissaient derrière eux d'épais nuages noirâtres qui empestaient le gazole.

Oui, c'est ainsi que se présentait la ville.

Au marché des denrées alimentaires, on avait annoncé un arrivage de poisson : les femmes allaient y faire la queue dès la nuit pour être les premières à l'ouverture. Sur les palissades étaient apposées des affiches promettant d'alléchantes récompenses pour quiconque aiderait à l'arrestation d'un meurtrier ou d'un saboteur. À la gare on pouvait se procurer des costumes, des souliers, de la farine, du lard, des cigarettes, et même des autorisations spéciales. Il y avait là des hordes de trafiquants, des garçons en provenance de Hambourg, de Berlin, de Leipzig, de Varsovie. Dans leur sillage rôdaient des filles qui s'accommodaient de leur syphilis comme d'autres le font pour leurs jambes arquées. Au milieu de la poussière des ruines, d'anciens hauts fonctionnaires et officiers de carrière trimaient en compagnie de leurs épouses ; ils récupéraient dans les démolitions les pierres en bon état puis se les passaient à la chaîne avec tout autant de précaution que s'il s'était agi de pierres précieuses ; en bout de chaîne, les pierres étaient empilées sur un camion pour être transportées vers une destination inconnue. Au petit matin, les ouvriers arrivaient à l'usine de mauvaise humeur et la faim au ventre ; ils faisaient leurs huit heures de mauvaise humeur et la faim au ventre ; ils [68] rentraient chez eux de mauvaise humeur et la faim au ventre ; leur femme leur mettait sous le nez quelques patates cuites à l'eau en grommelant : "Pas la peine de beugler, mon vieux, c'est tout ce que j'ai trouvé !"

Et pourtant, il y avait dans cette ville des restaurants où l'on pouvait manger et boire exactement comme avant la guerre ; et aussi des dames qui ressemblaient aux putes parisiennes à l'époque de l'Exposition universelle ; sans oublier le rire gras de ces nantis qui fumaient des cigares tout en dégustant du cognac.

Mais c'est ainsi que se présentait la ville.

Durant cet été-là, un soleil de plomb grillait les arbres en fleur et envoyait ses rayons dans les cratères de bombes. Si un orage éclatait durant la nuit, les plâtras détrempés dévalaient comme une coulée de lave les versants d'éboulis pour s'engloutir nonchalamment dans les bouches d'égout. Les vieilles gens avaient perdu tous leurs repères et ne comprenaient plus rien ; nombreux étaient ceux qui se terraient dans la désolation de leur tanière et y mouraient de faim.

Un jour, un fossile étique me prit à partie en pleine rue et proféra d'une voix sifflante tout en me tendant une main décharnée que recouvrait un gant de dentelle crasseux : "Je suis l'épouse du général de brigade B..." Comme je ne daignai pas répondre, elle se mit à hurler : "Espèce de malotru, vous n'avez donc pas entendu ce que je vous ai dit ! Je suis l'épouse..." Et elle poursuivit son chemin en pleurant à chaudes larmes.

[69]

Oui, c'est ainsi que se présentait la ville.

Il y avait bien des années que l'on n'avait pas joui d'une saison aussi généreusement ensoleillée. La nuit, les rues désertes étaient envahies par les effluves suaves et enivrants des rosacées. Je laissais le soleil jouer sur ma peau. Je m'imprégnais à pleins poumons des senteurs estivales. Il n'y a rien de plus beau que la vie, me disais-je, la vie est merveilleuse ... nonobstant notre incommensurable détresse !

[70]

[71]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ AU RESTAURANT  
« ALLOTRIA » ]

[Voir la note 9](#Morceaux_choisis_note_09).

[Retour à la table des matières](#tdm)

La serveuse de l'« Allotria » était gigantesque : quasiment une tête de plus que moi. Elle avait une poitrine énorme qui faisait penser à un coussin bien rembourré. Comme la plupart des gens à cette époque, elle était particulièrement grossière et déplaisante avec les clients. Durant son service, elle affichait un air contraint et offensé : elle vous balançait votre assiette sur la table sans piper mot.

Un jour pourtant, alors que je lui tendais ma carte de rationnement afin qu'elle puisse en découper les tickets correspondant à ce que j'avais commandé, elle se mit à rire de façon tout à fait inattendue et s'exclama : "Mais qu'est-ce qui lui prend à ce zouave ? Il veut que je lui prélève encore une fois les tickets qu'il m'a déjà donnés !"

Eh oui ! C'était sa manière à elle de faire une déclaration d'amour !

Dès lors, je n'eus pratiquement plus à fournir de tickets. Il arrivait même qu'elle me glisse à la dérobée un hareng enveloppé dans du papier journal, voire - en certaines circonstances toujours obscures pour moi – un [72] petit flacon de schnaps tout aussi délicatement empaqueté. Les patrons n'y voyaient que du feu. Lorsqu'ils n'avaient pas de plats à amener en salle, ils restaient généralement confinés dans leur cuisine qui puait le chou fermenté. Ils rêvaient à ces temps bénis où la vraie bière coulait à flots, où l'on dégustait un savoureux rôti de porc accompagné de quenelles, et où l'on couronnait le tout d'un bon café et d'un cigare de Virginie.

Dans le restaurant flottait une horrible odeur de renfermé. La municipalité de Munich le louait durant l'après-midi comme foyer d'hébergement pour les plus miséreux de ses concitoyens, tous ces vieux qui avaient survécu et se retrouvaient dans la solitude et un total dénuement. En compensation, le patron avait droit pendant l'hiver à quelques quintaux de charbon en plus, et pour l'été à une dotation forfaitaire en marks. Au mur trônait un portrait de Louis II. Il y avait aussi quelques vieilles photos jaunies représentant des associations qui avaient eu là leur siège. Qu'était-il advenu de tous ces types ? Sans doute avaient-ils laissé leur carcasse en Russie ! À moins qu'ils ne soient prisonniers quelque part dans le monde : en Afrique du Nord, en Angleterre, en France, en Yougoslavie, en URSS, ou aux États-Unis !

Parfois, le patron et sa bonne femme chantaient dans leur cuisine de vieilles mélodies bavaroises. En y prêtant à deux fois l'oreille, on réalisait qu'ils étaient en pleurs.

C'est pendant cette période qu'il me fut donné de faire la connaissance d'un pensionnaire de l'« Allotria » qui portait [73] un uniforme de l'armée allemande usé jusqu'à la corde et parlait d'une voix étrangement aigre et éraillée. "Appelez-moi Paul", me dit-il, et il se mit à me raconter par le menu qu'il avait avant la guerre dirigé une maison d'édition spécialisée dans le théâtre. Il avait énormément voyagé à Paris, à Londres, à Berlin, pour obtenir les droits de nouvelles pièces. S'il avait maintenant la voix aussi enrouée, c'est qu'il avait eu un cancer du larynx. Il ne pouvait plus manger que des œufs crus et du miel. Mais où en trouver ? Alors, comme aucune autre nourriture ne passait, il se ruinait en schnaps. La tumeur rétrécissait son œsophage de jour en jour.

Tout en discutant, il tentait d'avaler de temps en temps une bouchée de choucroute qu'il devait généralement aussitôt recracher dans son mouchoir en se confondant en excuses et en montrant sa gorge.

"Où était-elle cette maison d'édition", demandai-je.

"Par là, dans une des rues adjacentes", me répondit-il en indiquant vaguement une direction.

Je me pris d'amitié pour lui.

Durant la dernière année de la guerre, alors qu'il était sur le front, son état s'était considérablement détérioré. On avait tenté tant bien que mal de le soigner dans un hôpital militaire pour, en fin de compte, le renvoyer dans ses foyers : "Tâche de t'en tirer, mon vieux. Mais peut-être bien que la paix te fera regretter la guerre !" Il pouvait s'estimer heureux d'avoir survécu aussi longtemps.

[74]

Il appréciait beaucoup nos rendez-vous à l'« Allotria ». Je lui proposai à plusieurs reprises de nous rencontrer chez moi, mais ce fut à chaque fois un refus. Il ne souhaitait s'entretenir avec personne d'autre que moi, pas même avec ma femme, Isolde. Il me parlait de ses amis : Erich Mühsam, Oskar Maria Graf, Ringelnatz, Frank Wedekind. "C'en est fini de la magie de Schwabing, soupirait-il, tout ça c'est du passé ! Cette ordure de Hitler et sa guerre ne se sont pas contentés de réduire notre pays en cendres, ils ont détruit les âmes. Cette Deuxième Guerre mondiale, ce troisième Reich ont précipité l'humanité dans une apocalypse dont elle ne se relèvera jamais ! La poésie a vécu ! Comment se sentir inspiré après tout ce qui s'est passé ? La musique s'est volatilisée ! Qui oserait peindre un tableau après Auschwitz ?"

Il n'était plus à même de percevoir ce que mes amis et moi-même vivions comme une chance de nouveau départ. Son visage révélait une mort imminente. J'ignorais tout de son domicile : peut-être étais-je la seule personne susceptible de l'accompagner à sa dernière demeure ?

Je ne le vis pas de quelques semaines et finalement, la serveuse me rapporta qu'elle avait entendu dire qu'il avait été transporté d'urgence à l'hôpital et y était mort dans l'heure.

Crevé comme un chien ! Personne sur sa tombe ! J'éprouvai l'horrible sentiment de l'avoir trahi !

Au début de l'automne de cette même année où mourut cet homme qui m'avait affirmé que c'en était à [75] tout jamais fini de la poésie, le *Groupe 47* vit le jour : je fis partie de ses membres fondateurs !

[76]

[77]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ WILHELM REICH ]

[Voir la note 10](#Morceaux_choisis_note_10).

[Retour à la table des matières](#tdm)

Ainsi il avait lui aussi réussi à se réfugier à Copenhague ! Que n'auraient donné les nazis pour mettre la main sur lui ! Wilhelm Reich était juif, communiste et psychanalyste ; c'était un disciple de Sigmund Freud ! À leurs yeux il était de ce fait - selon leur expression - trois fois *dégénéré !* Au moment de nos retrouvailles, nul ne pouvait soupçonner qu'il allait prochainement se fâcher avec le Parti communiste. Pourtant, il était écrit que son dogmatisme le brouillerait avec bien d'autres dogmatistes.

Nous nous étions connus à Berlin. C'était l'époque où il venait de publier son ouvrage, *La Lutte sexuelle des jeunes,* qui avait suscité pas mal de remous. Ce livre était l'objet d'âpres discussions un peu partout, et pas seulement chez les intellectuels et dans la jeunesse ouvrière. Reich avait derrière lui une sorte de congrégation qui lui était entièrement dévouée. Mais aux yeux des vétérans du PC - et plus encore auprès de la direction du Parti -, ses théories étaient plus que suspectes. En effet, c'est en vain que l'on cherchera dans les classiques du Marxisme ne [78] serait-ce qu'une allusion au rôle décisif que jouerait la répression sexuelle pour inféoder les exploités à l'idéologie dominante. Or, pour Reich, c'était justement cette répression sexuelle qui constituait l'arme majeure de l'ennemi capitaliste. Le Parti considérait les élaborations de Reich comme une "fiction anhistorique" contraire à la doctrine marxiste, et aucun argument n'était susceptible de convaincre ses dirigeants qu'il n'était pas impossible qu'elles représentent une avancée idéologique ("Avec leur glorieuse révolution de 1917, nos camarades russes nous ont montré une fois pour toutes la voie à suivre !"). Le conflit entre Wilhelm Reich et le Parti n'en était encore qu'au stade larvé. Les réunions qu'il organisait attiraient une foule de gens, majoritairement des jeunes ; à tous les coups, la salle était pleine à craquer. Je n'échappais pas à cet engouement. Je lui rendais visite de plus en plus souvent, nous échangions des idées : c'est ainsi que nous avions fini par devenir amis. Et voilà que nous nous retrouvions à Copenhague !

Je lui annonçai : "Sur un banc, tout près d'ici, je viens de voir un gros bonnet du Parti social-démocrate, le vieux Philipp Scheidemann ï"

"Celui qui a proclamé la République ?"

"Exactement !"

Pour la première fois, je pris conscience de la façon dont Reich réagissait lorsque quelque chose ne l'intéressait pas directement : "Laisse donc tomber le vieux Scheidemann et dis-moi plutôt quels camarades tu as retrouvés ici ? [79] Est-ce qu'il y en a de la fédération berlinoise ? Vous vous voyez souvent ?"

"Je ne suis pas arrivé depuis longtemps !"

"Tu habites où ?"

"Je n'ai encore rien de bien précis..."

"Je vais arranger ça tout de suite !"

Jamais encore je n'avais vu un individu d'une telle énergie. Il parlait vite et énormément, acceptait rarement qu'on le contredise ; à bien des égards, il se comportait comme un obsessionnel.

Nous reprîmes le chemin que j'avais fait seul. Le vieil homme chenu était toujours sur son banc à contempler la mer, mais je me dispensai de le signaler à Wilhelm Reich. Je savais pertinemment qu'il ne tolérait pas qu'on l'interrompe lorsqu'il parlait. La jeune fille blonde qui l'accompagnait marchait à son côté et faisait triste mine ; il était évident qu'elle s'ennuyait. Je me demandai quel type de relation il pouvait bien entretenir avec elle, et finis par conclure qu'il en allait là encore comme de toute relation entre représentants des deux sexes. Plus tard, je dus me rendre à l'évidence : en présence de la gent féminine, il était immédiatement tributaire de pulsions sexuelles qui reléguaient tout le reste aux oubliettes ; il lui arrivait même d'éprouver une fringale irrépressible : on n'est alors guère vigilant à ce que l'on se met sous la dent pour peu que l'on satisfasse sa faim, tout est bon pour mettre un terme à ce qui vous hante.

Pour peu que l'on fasse abstraction de la fascination [80] qui émanait de son regard, on ne peut pas dire que Wilhelm Reich ait été un homme séduisant. Il avait le teint jaunâtre et se complaisait dans le débraillé. Mais il dégageait une aura à laquelle succombaient immanquablement les femmes. Mon amie, la danseuse Erna R., qui avait passé une nuit avec lui, m'expliqua la chose ainsi : "Ce type possède un fluide sexuel qui exerce son attraction dans un rayon de deux mètres, exactement comme un champ magnétique. Une fois que l'on est entraînée dans son orbite, on se sent comme envoûtée et toute résistance devient inutile : il faut que l'on se donne à lui." Et comme j'essayais de protester avec véhémence, non sans une certaine jalousie : "Il est absolument inconcevable de refuser. On est hypnotisée ! En tout cas, je ne comprends vraiment pas ce que tu trouves à y redire ! Le lendemain matin tu prends une bonne douche et c'est réglé ! Il n'y a pas de quoi être jaloux ! J'ai pris mon pied, point final !"

À Copenhague, grâce à Wilhelm Reich, je fréquentai une ribambelle d'acteurs, d'architectes, d'écrivains. Les intellectuels les plus prestigieux m'ouvraient leur porte parce qu'il m'emmenait avec lui aux soirées qu'ils organisaient. C'est là que j'eus la veine extraordinaire de tomber sur un grand manitou de la radio qui me fit séance tenante une proposition : "Écrivez donc des textes, je me charge de les faire passer."

"Mais je ne parle pas un seul mot de danois !" "Qu'à cela ne tienne, il existe des traducteurs !"

[81]

"Et sur quoi souhaitez-vous que j'écrive ?" "Sur l'histoire de la papeterie ou la numismatique, à moins que vous ne soyez plus à l'aise dans le jardinage d'agrément ! Je vous laisse toute latitude pour les thèmes. Vous savez, nous avons besoin d'énormément de matière pour nos émissions scolaires ou encore celles où nous nous adressons plus spécifiquement aux femmes au foyer. Nous nous débrouillerons pour adapter tout ça sur les ondes, c'est le boulot des rédacteurs et des présentateurs. Vous ne me ferez pas croire qu'un exilé tout frais débarqué n'a pas besoin d'un peu de fric !"

Reich habitait un grand appartement envahi par des peluches : une de ses fidèles admiratrices l'avait mis à sa disposition ; elle faisait partie de ces "bourgeoises de gauche" qui entraient en extase dès qu'elles pouvaient passer quelques instants en sa compagnie. La décoration était d'un pompier à vous donner des cauchemars. Mais Reich était tellement absorbé par son travail qu'il n'y prêtait nullement attention. Quant à une conversation qui n'aurait pas concerné ses domaines de prédilection, la psychanalyse et la politique, cela aurait été un gaspillage de son précieux temps. S'il condescendait à se mêler aux gens, c'était toujours dans un but intéressé : soit pour dénicher des sponsors pour ses travaux, soit pour mettre la main sur des cas utilisables pour ses recherches. Dès qu'un cercle se formait autour de lui, il se lançait dans un cours magistral sur, par exemple, la nécessité d'abolir les tabous sexuels : c'était là, à ses yeux, la condition sine [82] qua non pour qu'une société enfin libre puisse voir le jour. C'était un personnage excessif qui prenait fréquemment la mouche et sortait de ses gonds ; il ignorait la patience, était dénué d'humour, et ne supportait pas la moindre plaisanterie ou observation ironique. Aussi était-il la cible de bien des inimitiés : toute une frange des intellectuels danois, pourtant d'un libéralisme absolu, avait des préjugés contre lui avant même de le connaître. Bien que complaisants, conciliants, d'un esprit généreux, ils se méfiaient de ce collègue qui pensait plus vite que l'éclair mais ne digérait pas la contradiction.

Hormis un médecin praticien bourré d'ambitions et un jeune psychanalyste qui était son élève, Reich n'avait pas de véritables amis. Même avec ces deux-là, ses relations se limitaient au travail. Je serais presque tenté d'affirmer que s'il aimait bien m'avoir auprès de lui, c'est que j'étais le seul non-intellectuel qu'il fréquentait : d'une part il pouvait me poser toutes les questions qu'il souhaitait sur le milieu prolétarien ; de l'autre, il était toujours curieux de voir comment je réagissais.

Je ne tardai plus à trouver mes marques à Copenhague. L'argent que je gagnais à la radio me permit de louer une mansarde dans le quartier étudiant. J'achetai quelques meubles bon marché chez un brocanteur, et un de mes amis réussit à me brancher avec un prof de fac qui me fournissait gratuitement les tickets nécessaires pour manger au restaurant universitaire. Niels, le premier copain que je m'étais fait à Copenhague, m'invitait [83] régulièrement, ainsi que certains de ses camarades.

L'ouvrier danois ne se distinguait en rien de l'ouvrier allemand. Bien sûr son niveau de vie était nettement supérieur vu la crise catastrophique qui sévissait alors en Allemagne, mais son intérieur affichait à s'y méprendre le même goût petit-bourgeois que chez nous. Son mode d'existence était identiquement conservateur, tout comme sa conception de la bienséance et des bonnes mœurs. Par contre, il faisait preuve d'une qualité assez rare en Allemagne : un sens de l'hospitalité qui allait droit au cœur. Lorsque j'étais invité, c'était toujours le grand tralala : les femmes se mettaient en quatre pour me concocter des petits plats, les hommes m'accueillaient en m'offrant un cigare. Que le ciel me préserve de sombrer dans le sentimentalisme - le hasard a voulu que j'ai la chance de me retrouver au Danemark -, mais toujours est-il qu'il ne me fallut pas longtemps pour m'amouracher de ce pays et de ces habitants. J'exécutais les tâches que me confiait le Parti, j'apprenais assidûment le danois et l'anglais à l'université populaire, et je lisais énormément de littérature. Bientôt, je me risquai même à écrire en danois.

Naturellement, mes amis ouvriers danois ne connaissaient pas Wilhelm Reich. Celui-ci était encore membre du Parti, mais tout initié savait que cela ne durerait pas. Même en émigration, les dirigeants communistes n'étaient pas disposés à accepter ses thèses sur l'économie sexuelle qu'ils jugeaient antimarxistes. Et Reich, quant à lui, ne se privait pas d'accuser le Parti de formalisme, voire de crétinisme. [84]

Il devint bientôt évident pour moi que c'était un homme harcelé et traqué. Harcelé par son travail, ses rendez-vous avec ses patients, la mission qu'il s'était fixée de convaincre de la justesse de sa pensée. Traqué par ses détracteurs, notamment les psychiatres et psychanalystes qui défendaient d'autres théories et mettaient tout en œuvre pour l'anéantir professionnellement parce qu'il n'était à leurs yeux qu'un charlatan. Ce n'était pas le cas : il appartenait tout simplement à cette espèce de scientifiques marginaux qui, dans leur quête fanatique d'une intelligence novatrice du monde, ne reculent devant rien ni personne.

Le Parti aussi le considérait comme un hérétique et prononça son exclusion. Pour autant que je m'en souvienne, il réagit par un accès de fureur, puis s'en accommoda fort bien. Il fut beaucoup plus affecté par son exclusion de l'Association internationale de psychanalyse à laquelle appartenait son maître, Sigmund Freud.

À cette époque Reich dirigeait avec l'aide de quelques exilés allemands les Éditions de Politique sexuelle qu'il avait fondées à Vienne et où il avait fait paraître sa *Psychologie de masse du fascisme.* Il écrivait d'innombrables articles et courriers, travaillait à ses livres, et trouvait encore le temps d'éditer une revue. Jusqu'à son exclusion du Parti, il fit passer en Allemagne, sous une couverture neutre et un faux titre - *L'Homme et la nature* -, une brochure clandestine qui reprenait les chapitres antinazis [85] de La *Psychologie de Masse du fascisme.* Il était fort rare qu'il s'accorde un moment de détente, sinon durant la soirée, en compagnie d'artistes et d'intellectuels. Et encore là, il ne faisait que laïusser, imposant aux autres de l'écouter.

C'est au cours d'une de ces soirées qu'il me lança à brûle-pourpoint : "Tu as vécu beaucoup de choses, tu viens du prolétariat, tu partages mon opinion que, loin d'avoir remporté une victoire, le Parti a subi une tragique défaite, pourquoi n'écrirais-tu pas un livre là-dessus ?"

Désarçonné par cette question inattendue, je restai sans voix tandis que lui, sans nullement se soucier de ma réponse, en était déjà à annoncer : "On va créer une nouvelle structure éditoriale. Les Éditions de Politique sexuelle ne conviendraient pas pour un tel bouquin. Il nous faut trouver un nom..."

Au terme d'une brève concertation, l'un d'entre nous proposa : "Éditions du Trobriand". Il est évident que nous avions tous lu l'ouvrage de Malinowski consacré aux Trobriandais, *La Vie sexuelle des indigènes,* puisque c'est Reich qui nous l'avait recommandé.

"Beaucoup trop long !", s'impatienta Reich.

Je me gardai bien de participer au débat. Du reste, j'étais perplexe : ce bouquin, avais-je vraiment envie de l'écrire et si oui, sur quoi ?

Soudain quelqu'un lança : "Qu'est-ce que vous diriez d'une abréviation ? Un truc dans le genre : Éditions Trobris ?"

[86]

"Excellent !", sanctionna Reich. Pour lui, l'affaire était réglée !

Mais c'était loin d'être le cas pour moi !

"Tu comptes mettre combien de temps ? Deux à trois semaines ?"

C'est ainsi que mon livre vit le jour, sans même que j'ai eu le temps d'élaborer un synopsis ! Mais il fallait que ça avance, et Reich ne cessait de me mettre la pression ! Il exigeait vingt pages par jour ! C'était un travail de titan ! Pourtant Reich ne me lâcha pas jusqu'à ce que j'ai achevé ce foutu bouquin sur la déroute des classes laborieuses face au nazisme ! Il ne se passait pas deux jours sans qu'il m'asticote : "Alors, t'en es où ? Tu termines quand ?"

Chaque soir, un apprenti typo venait récupérer les vingt pages (parfois moins) ! Il m'arrivait de maudire ce putain de type qui m'avait pour ainsi dire donné l'ordre d'écrire ce livre ! Je n'avais ni sa puissance de travail ni sa fougue ! Et pourtant : bien qu'il ait été impuissant à m'inoculer son stakhanovisme, le livre fut bouclé en trois semaines !

Wilhelm Reich ne mesurait sûrement pas l'ampleur du trouble qu'il suscitait au sein de la jeunesse de Copenhague. Si en Allemagne sa *Lutte sexuelle des jeunes* avait servi de manifeste à une jeunesse gauchisante originaire pour l'essentiel de la classe bourgeoise, elle produisit dans la capitale du Danemark l'effet d'une bombe. Les lycéens et les étudiants dévoraient le livre, et c'est ainsi [87] que se produisit à Copenhague, dans les années trente, une révolution sans précédent. Subitement, les adolescentes avaient honte d'être encore vierges à seize ans, des garçons bon chic bon genre parlaient de masturbation et d'éjaculation comme s'il s'était agi ni plus ni moins de cigarettes ou de boissons alcoolisées.

À l'époque vivait à Copenhague un étudiant qui était un fervent admirateur de Reich. Il s'appelait Jörgen de Neergaard et venait d'une très ancienne famille noble dont la tradition voulait que ses rejetons mâles soient officiers de carrière. Lui, à peine inscrit à l'université, avait claqué la porte de chez ses parents et fait sauter sa particule pour ne plus s'appeler, en toute modestie, que Neergaard. Au lycée déjà, il passait pour un génie. Du reste, au baccalauréat, il avait obtenu le meilleur résultat national de sa promotion. Il était atteint de cette effroyable maladie qu'était alors la poliomyélite et marchait avec des béquilles. Nous fûmes vite amis. Il parlait l'allemand sans aucun accent, son anglais et son français étaient tout aussi impeccables. Une fois par semaine, il organisait à son domicile une petite soirée à laquelle se rendaient pratiquement tous les jeunes intellectuels de la ville. Ce qui au départ l'avait motivé à me fréquenter, c'est que moi aussi j'avais à dix-sept ans claqué la porte de chez mes parents. En outre, il était heureux de pouvoir échanger avec un fils de prolétaires. Il se moquait comme de sa dernière chemise que je n'aie jamais connu les bancs du lycée ni de la fac.

[88]

Chez les étudiants, la mode était alors à côtoyer des prolos et à se targuer d'être à tu et à toi avec eux. Le fin du fin, c'était de singer leur langage. C'était à qui emploierait les jurons les plus osés et ferait montre de la scatologie la plus débridée. Des adeptes du *Proletkult*? Absolument pas ! En vérité, il ne fallait voir là rien d'autre qu'une volonté de se libérer de l'atmosphère monotone et étouffante dans laquelle ils baignaient chez eux. C'était à proprement parler une révolte : pour autant qu'ils n'aient pas été communistes, ils n'en contestaient pas moins radicalement l'ordre bourgeois.

Durant ces années fut brisé le carcan d'un consensus social tacite que les jeunes générations successives ne s'étaient jusqu'ici jamais risquées à remettre en cause. Ce sont les élaborations théoriques de Wilhelm Reich qui incitèrent progressivement la jeunesse à avoir honte de sa pudibonderie petite-bourgeoise et à immoler des tabous intangibles depuis des lustres.

Pour moi qui justement venais du milieu prolétarien, il n'y avait rien de plus désopilant que cette jeunesse qui se donnait tant de mal pour se prolétariser. J'avais si bien réussi à assimiler leur jargon que je ne me privais pas d'utiliser abondamment leur vocabulaire obscène, ce qui les mettait en joie. Ils parlaient aussi indifféremment de cul et de merde que de poésie ou de philosophie, persuadés que de ce cocktail surgirait une ère nouvelle.

Mon livre venait d'être publié aux Éditions Trobris dirigées par Wilhelm Reich et je n'allais pas tarder à avoir [89] des nouvelles du Parti. Mais avant d'en venir là, il me faut encore mentionner une anecdote non négligeable : Reich décida de faire passer un communiqué dans la presse afin d'annoncer la parution prochaine du bouquin. À cette occasion, il me déclara : "Tu sais, Walter Hoffmann (mon nom patronymique) est d'une déconcertante platitude. Il faut inventer autre chose !" Le petit cercle réuni autour de Reich se creusait la cervelle pour me trouver un pseudonyme. C'était pour moi une situation embarrassante et je me retirai dans la cuisine : je pris une bouteille de vin et me mis à attendre le résultat...

Ce n'est que le lendemain matin que je lus dans un journal que je m'appelais désormais Walter Kolbenhoff. Je trouvai ça très bien et c'est sous ce nom de plume que je devins célèbre au Danemark. On eut vite fait d'oublier mon vrai nom, ce qui neuf ans plus tard allait totalement bouleverser mon existence.

[...]

Peu de temps après l'exclusion de Reich du PC, je fus convoqué devant un tribunal du Parti composé de cinq responsables allemands que je n'avais jamais vus. C'était la première fois que je comparaissais devant un tel tribunal et je dois avouer que je n'en menais pas large lorsque la porte se referma derrière moi.

L'audience avait lieu au domicile d'un camarade danois, un ouvrier. Dans son salon, le mobilier standard : des [90] repose-tête sur tous les fauteuils, un napperon sur la table, des éléments muraux, des fleurs artificielles dans un vase... L'environnement m'était donc parfaitement familier, mais l'atmosphère n'en était pas moins angoissante : ces tronches d'enterrement plongées dans des dossiers, ce silence de mort...

"Quand est-ce que tu es entré au Parti ?", me lança le type qui était assis au milieu.

"Le 1er mai 1929 !"

"Ton père fait quoi ?"

"Ouvrier !"

"Pourquoi est-ce que tu as adhéré ?"

"À cause du bain de sang provoqué par Zörgiebel, le préfet de police de Berlin qui avait fait tirer sur la manifestation !"

Les cinq types se regardèrent. Il n'y avait pas à s'y tromper : rien que des vétérans, des hommes de la vieille garde, des bolchevistes purs et durs au visage de marbre...

Je fus soudain pris de panique : et s'ils m'excluaient comme ils l'avaient fait pour Reich ! Mais non, c'était impossible, je n'étais pas un intellectuel comme lui et je n'avais rien d'un hérétique ! Bien sûr il y avait mon désaccord avec la ligne officielle puisque, pour moi, l'arrivée de Hitler au pouvoir, loin de représenter une étape vers la victoire finale de la classe ouvrière, constituait tout au contraire une immense défaite. C'est ce que j'avais exprimé dans mon livre. Mais après tout, [91] n'était-il pas légitime d'en discuter ?

C'est alors que surgirent les questions que je redoutais :

"Quels sont tes rapports avec Reich ?"

"C'est mon ami !", répondis-je, le feu aux joues.

"Comment peut-on être ami avec un ennemi de classe qui traîne le Parti dans la boue ?"

Je ne pus me retenir de répliquer incongrûment : "Est-ce qu'au moins vous avez pris la peine de lire sa *Psychologie de masse du fascisme ?*"

Ils ne daignèrent même pas me fusiller du regard ou éclater de rire : "On ne voit pas pourquoi on se fatiguerait à lire une telle connerie, se contenta d'envoyer nonchalamment un des cinq types, parle nous plutôt de ton propre bouquin !"

"Il n'y a là-dedans rien qui soit susceptible de vous offenser, protestai-je ; ça s'appelle *Les Sous-Hommes* et ça parle des asociaux, des vagabonds et du lumpenprolétariat !"

"Tu es sûr que tu n'as pas voulu glorifier cette crapule de Hitler, l'ennemi né des classes laborieuses ?"

C'en était trop : "Vous n'avez même pas lu ce que j'ai écrit, explosai-je, comment pouvez-vous vous permettre de juger ce que vous ne connaissez pas !"

"Tu affirmes bien dans ton bouquin que la majorité des Allemands est pour Hitler et que la classe ouvrière a subi une défaite, me lança le type du milieu sans se départir de son calme. Ça, camarade, ça s'appelle une [92] contrevérité. Aux dernières élections législatives libres, le 6 novembre 1932, le Parti avait obtenu cent députés. Si tu y ajoutes ceux du Parti social-démocrate, tu es bien obligé d'admettre que la gauche ne se portait pas si mal. Alors où est-ce que tu vois une défaite ? Et puis tu semblés oublier les syndicats ! La vérité, c'est qu'il y aura bientôt une vaste mobilisation populaire et que c'en sera terminé du cauchemar !"

Je restai pantois. Moi, tout ce que je savais, c'est que la plupart des cadres du Parti avaient été arrêtés et que les syndicats n'avaient pas bougé. Ils n'avaient même pas lancé un appel à la grève générale ! Combien des nôtres avaient été contraints de s'exiler ? Combien étaient-ils à vivre dans la clandestinité et à trembler d'être découverts et envoyés dans un camp ? Ce n'était quand même pas par lâcheté que je m'étais réfugié à l'étranger ! D'ailleurs comment se faisait-il qu'eux soient ici ?

J'aurais eu encore pas mal de choses à déballer au type du milieu, mais je me retins par respect pour tout ce qu'il avait à coup sûr vécu durant de longues années lorsqu'il se battait en première ligne : avec les Spartakistes contre Noske, dans les combats autour de Mansfeld et dans la Ruhr.

Profitant de mon silence, il reprit : "Tu es encore bien jeune et tu n'es pas capable de percevoir à quelles aberrations une pensée est susceptible de conduire. Est-ce que tu réalises à quel point ce Reich - que nous avons exclu - t'a manipulé pour que tu en sois au point [93] d'accorder plus de crédit à ses élucubrations qu'aux thèses du Parti ? Crois-tu vraiment que ce bourgeois plein de suffisance soit mieux à même d'apprécier l'évolution historique que nous ? Allez, dis-nous franchement quelles ont été tes intentions en écrivant ton bouquin !"

"Il n'y a pas là de quoi fouetter un chat, répondis-je, j'ai simplement voulu montrer comment vivent les plus défavorisés !"

"Et cette contrevérité sur le Parti ?"

"Je n'ai pas une seule fois parlé du Parti !"

Il adressa un bref regard aux camarades qui l'entouraient et se retourna vers moi : "Bon, écoute, on ne va pas y passer la journée ! La solution, c'est que tu demandes à ce que ton bouquin soit retiré de la vente et que tu en désavoues le contenu. Tu t'en tireras avec un simple avertissement du Parti !"

C'était terminé et je n'ai plus jamais revu les cinq types. Aujourd'hui encore, j'ignore qui ils étaient et ce qu'il est advenu d'eux.

Un simple avertissement du Parti ! Pour qui me prenaient-ils ? Pas question que je demande à ce que mon livre soit retiré de la vente et que j'en désavoue le contenu ! Je n'avais relaté que la stricte vérité !

Les répercussions de l'entrevue ne tardèrent pas à se faire sentir : dans la rue, les camarades détournaient la tête ou - s'ils ne pouvaient faire autrement - se contentaient d'échanger avec moi quelques banalités pour aussitôt prendre congé.

[94]

Quinze jours plus tard, je fus de nouveau appelé à comparaître devant un tribunal du Parti, mais à une adresse différente. Les camarades qui m'avaient convoqué ne ressemblaient en rien à ceux qui avaient orchestré la première audience. Ils étaient beaucoup plus jeunes, bien mieux habillés. Rien ne pouvait laisser supposer qu'ils étaient de chez nous. Même leur façon de s'exprimer était différente. Ils étaient trois à la table ronde dans le salon. Celui qui était au milieu était un grand blond. À peine eûmes-nous pris place, qu'il attaqua : "Est-ce que tu as écrit ton bouquin tout seul ?"

Je répliquai : "Qui d'autre donc aurait bien pu l'écrire ?"

"Wilhelm Reich ne t'a pas aidé ?"

J'éclatai de rire : "Il ignore tout de notre milieu !"

Mais les trois types n'étaient pas disposés à la rigolade. Ils m'observèrent avec lassitude. Ils donnaient l'impression de se débarrasser d'une tâche pénible.

"J'espère que tu as désormais pris conscience que Reich défend des thèses extrêmement nocives pour le Parti, poursuivit le gars du milieu. Pourquoi n'as-tu toujours pas rompu avec lui ?"

"Il est parfaitement honnête, mais vous vous refusez à essayer de le comprendre !"

Les trois types me fixèrent comme si j'avais proféré une injure.

"Voilà notre proposition, reprit celui du milieu, tu exiges que ton livre soit retiré du commerce et tu signes [95] un engagement de rupture définitive avec Reich. C'est bien le moins que tu puisses faire pour le Parti !"

"Ne comptez pas sur moi !"

"À toi de voir, mais dans ce cas je te prie de bien vouloir nous rendre ta carte."

"Je l'ai laissée à Berlin. Je n'étais quand même pas assez idiot pour la trimbaler sur moi durant ma fuite !"

"Elle est où ?"

"Mon frère l'a mise en lieu sûr."

"11 est au Parti ?"

"Non, mais c'est un compagnon de route."

Ils ne dirent plus rien mais je pouvais lire dans leurs yeux quelle allait être la sentence. C'est celui du milieu qui prononça la formule exécutoire : "En vertu des pouvoirs qui nous sont conférés, nous avons le regret de te signifier ton exclusion du Parti communiste, le parti de l'avant-garde des classes laborieuses en lutte !"

Ils se levèrent. C'était terminé.

Le coup fut dur à encaisser. Le Parti, c'était pour moi qui me retrouvais en exil une sorte de succédané de ma patrie perdue. J'y avais activement milité durant cinq années et la foi qui m'avait animé avait été semblable à celle qui lie un catholique à son Église. Je ne saurais m'expliquer autrement. J'avais été excommunié. J'étais privé de mes repères et ne savais plus à quels saints me vouer. En écrivant mon livre, j'avais enfreint la ligne officielle, j'avais violé un dogme du Parti. Bien que coupable d'hérésie, j'avais décliné l'offre "généreuse" de [96] désavouer ce que j'avais osé écrire. Je me retrouvais banni d'une communauté à laquelle j'avais appartenu corps et âme. Quelque chose s'était brisé en moi !

Les quelques camarades qui étaient assez imprudents pour m'adresser encore la parole ne cessaient de me répéter lorsque je les rencontrais par hasard : "Comment as-tu pu être assez con pour t'acoquiner avec un putain d'intello comme Reich ? Tout son univers se résume à des bites et à des chattes ! Qu'est-ce que tu veux qu'il comprenne à la lutte que nous menons ? Il t'a embobiné et maintenant tu l'as dans le cul !"

"C'est le Parti qui est complètement bouché, il ne comprend rien à ses théories !"

"Pour le Parti, c'est un ennemi de classe !"

À cette époque, on chantait encore : "Le Parti a toujours raison", et ils en avaient fait leur credo : pas question pour eux de penser ou d'agir en dehors du moule !

Tout ceci se passait à la fin de l'été de l'année 1933, six ans avant que Hitler et Staline ne concluent leur pacte de non-agression et que Staline n'en ait fini d'instrumentaliser les terribles procès de Moscou qui éliminèrent la plupart des dirigeants de la Révolution.

Wilhelm Reich, qui - sans que ce soit nullement son intention - avait provoqué ma rupture avec le Parti, était né en Galicie, avait fait ses études de médecine à Vienne où il était devenu un disciple de Sigmund Freud, s'était [97] installé à Berlin où il s'était lié d'amitié avec notamment Arthur Koestler et Alfred Kantorowicz, avait émigré au Danemark qu'il allait être bientôt contraint de quitter. En perpétuelle errance, tel Ahasvérus, il ne lui fut jamais accordé aucun répit, quel qu'ait pu être le pays où il se soit trouvé : après le Danemark vint la Suède, puis la Norvège, pour finir par aboutir aux USA. Qui plus est, il était Juif polonais, ce qui à l'époque représentait la pire des choses. Les Danois ne lui interdirent pas d'entrer sur leur territoire mais refusèrent quelques mois plus tard de lui délivrer un permis de séjour (évidemment pas par antisémitisme). Le plus important journal conservateur du Danemark, le *Berlingske Tidende,* ne cessait de réclamer son départ afin que "ce soi-disant sexologue allemand n'ait pas l'opportunité, par l'influence qu'il pourrait exercer sur les hommes et les femmes de notre pays, de les convertir à cette pseudoscience d'une perversité redoutable qu'est la psychanalyse."

Reich partit donc pour la Suède, convaincu qu'on le persécutait par plaisir de le persécuter. Installé à Malmö, il ne se privait néanmoins pas de traverser régulièrement le Sund à destination d'Amsterdam afin d'y rencontrer ses amis et de s'occuper de quelques patients.

Il se mit à voir partout des espions et des agents chargés de le supprimer. Tous ceux qui ne parvenaient pas à comprendre ses théories audacieuses et le taxaient pour ce motif de charlatanisme, n'étaient pour lui que de vils réactionnaires. Lorsqu'il mourut en 1957 aux USA, [98] après qu'un tribunal l'eût condamné à deux ans de prison, il était persuadé d'être victime d'une conjuration ourdie par ses ennemis irréductibles, Eisenhower et Staline. Prisonnier de son délire paranoïaque, il était sans cesse tiraillé entre créativité et destructivité.

Ce qui est certain, c'est qu'il aspirait passionnément à aider l'humanité, ce qu'il résumait ainsi : "La préoccupation centrale de la psychologie reste ce qu'elle a toujours été : l'énigme de l'existence, cette énigme qui conditionne notre être et notre devenir."

Je l'ai toujours considéré comme un génie, comparable à un Van Gogh, et n'ai jamais osé réellement trancher la question de savoir si j'étais véritablement son ami ou si je n'étais pour lui qu'un cobaye sorti du prolétariat, un objet expérimental. Mais ce qui n'est pas douteux, c'est que j'ai beaucoup appris de lui et que cela a énormément influé sur ma vie.

[99]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ UNE VIE  
ENTRE MES MAINS ]

[Voir la note 11](#Morceaux_choisis_note_11).

[Retour à la table des matières](#tdm)

En tout début de soirée, je m'étais assis dans mon trou pour fumer une pipe. Juste derrière moi, la Sana s'écoulait en glougloutant paisiblement. Là-bas, sur l'autre rive, quelques joyeux drilles bosniaques devaient déambuler à travers les rues de la ville : j'entendais leurs chants gaillards et les accords appuyés et insolites de leurs accordéons. Les premières lucioles, encore d'une singulière pâleur, envahissaient discrètement le ciel verdâtre, et des prairies s'exhalait la triste et oppressante senteur de l'herbe touffue. Devant moi, le canon de la mitrailleuse était pointé sur la plaine que commençait à baigner le crépuscule. J'étais installé sur le caisson à munitions et, tout en fumant, observais la ligne de barbelés qui se trouvait à deux cents mètres. Il arrivait que des tirs éclatent assez loin sur ma gauche, mais les joyeux drilles sur l'autre rive de la Sana n'en interrompaient pas pour autant leurs chants, pas plus du reste que les lucioles leur vol ou l'herbe touffue ses exhalations. J'avais engagé une bande dans la mitrailleuse, avais armé, et tétais placidement ma pipe.

[100]

Subitement une femme surgit sur ma gauche et se mit à traverser lentement la prairie à une centaine de mètres de moi. Comme il était d'usage dans la région, elle avait le visage voilé de noir, et sa jupe de couleur sombre était si longue qu'elle dissimulait ses pieds. Elle marchait sans se presser et se penchait parfois vers Le sol. Sans doute ramasse-t-elle quelques feuilles de salade, me dis-je, la zone n'est pas interdite jusqu'à ce que la nuit soit tombée, donc ça ne me concerne pas, et je continuai benoîtement à fumer.

Tout en arpentant tranquillement la prairie, la femme voilée se rapprochait sans cesse plus de la ligne de barbelés. À ta place, je me tiendrais soigneusement à distance, pensai-je. Je pris mes jumelles pour l'observer. C'est à cet instant précis qu'elle se jeta à plat ventre dans l'herbe, mais de mon trou je la distinguais parfaitement. Je la vis ramper vers les barbelés. Au moment où elle engagea sa tête pour passer sous un cheval de frise, sa jupe remonta et je découvris, en dépit du crépuscule tombant, qu'elle portait dessous des pantalons longs et des bottes d'homme. Mon sang ne fit qu'un tour : ainsi donc, mon pote, tu n'es pas une femme et tu as à coup sûr de bonnes raisons pour éviter les routes qui sont toutes soigneusement surveillées. Tu cherches à rejoindre Tito parce que tu n'ignores pas qu'ici tu seras immédiatement fusillé s'ils mettent la main sur toi. Je pointai le canon de la mitrailleuse sur la silhouette en train de ramper.

[101]

Sur l'autre rive, les joyeux drilles en étaient toujours à chanter, les lucioles dansaient autour de la mitrailleuse. Comment se fait-il que ceux des trous voisins n'aient pas repéré son manège ?, pensai-je tout en mettant en joue.

À cette seconde se produisit en moi une chose étrange. J'avais le type dans ma ligne de mire, la hausse était réglée à deux cents mètres, la bande était engagée, la mitrailleuse bien huilée était parée à faire feu. Mon doigt était prêt à presser la détente et je savais que le type avait une masse d'informations à communiquer aux partisans lorsqu'il les aurait rejoints dans les montagnes. J'étais certain de ne pas le rater et pourtant je ne tirai pas : une vie entre mes mains ! - Mon cœur battait à tout rompre !

Il suffit que j'appuie sur la détente et il crève. Je suis son juge et son bourreau. C'est à moi de décider si dans une minute il sera mort ou encore en vie, cela ne dépend que d'une légère pression de mon index droit. Je dispose de sa vie et ai le pouvoir de trancher s'il va bientôt se tordre sur le sol pour demain se mettre à y pourrir, ou s'il continue de ramper et survit. Personne n'est là pour m'ordonner de le tuer ! Personne ne saura jamais ce qui s'est passé puisque personne ne l'a vu ! C'est à moi et à moi seul qu'il revient de statuer sur son sort, moi qui me retrouve en bloc accusateur, défenseur, juge et bourreau. Je suis le bon Dieu et le diable, tout à la fois la loi, l'humanité, le sadisme, la patrie, la religion, la destruction, la haine, l'instinct sanguinaire ; je possède un coeur mais je [102] porte un uniforme ; j'ai lu Ernst Jünger mais aussi Henri Barbusse ; à l'école j'ai appris la table de multiplication en même temps que les péans patriotiques ; je connais les dix commandements mais reconnais aussi immédiatement un commandant à ses épaulettes ; on m'a raconté que Dieu nous a créés à son image à partir d'un bloc d'argile, mais je sais qu'une carcasse humaine est blanche comme du papier lorsque les vers ont bouffé la barbaque qui l'enveloppe et que le soleil l'a bien décapée ; un être humain atteint soixante-dix ans, dans le meilleur des cas quatre-vingt, mais quand bien même tout se serait-il bien passé, il n'aura néanmoins jamais fait que bosser et trimer ; quoi d'autre encore ? Ah, oui ! Si l'on te frappe sur la joue gauche, tends la droite ! Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! Œil pour œil, dent pour dent ! Il n'est de sort plus beau que de mourir sous les balles de l'ennemi ! Splendide, mais reste que c'est présentement à moi seul de décider si tu dois vivre ou mourir ; parfaitement, mon pote, à moi seul ; personne ne me réclamera des comptes ; juste une petite pression de l'index droit et la détonation clôturera le bal des lucioles, dissipera la triste senteur de l'herbe, étouffera le chant des joyeux drilles sur l'autre rive et les palpitations de mon cœur, et lorsque je me souviendrai de cet instant des années plus tard...

Tout ceci défila en moi en cette seconde où, au bord d'un fleuve de Bosnie glougloutant paisiblement, je braquais une mitrailleuse sur un étranger qui, à une distance [103] de deux cents mètres sur laquelle j'avais méticuleusement réglé la hausse, était en train de se glisser sous un cheval de frise.

En cette seconde, une terreur indescriptible s'empara de moi ; je me retirai dans mon trou pour - à la limite de la crise cardiaque - me concentrer sur le bal des lucioles.

[104]

[105]

**MORCEAUX CHOISIS**

[ VERA,  
MON AMOUR ]

[Voir la note 12](#Morceaux_choisis_note_12).

[Retour à la table des matières](#tdm)

Un beau jour, je vis se pointer le dénommé Janko qui, de but en blanc, me balança : "Toi qui avec tes besicles as l'air d'un gars qui a de l'instruction, est-ce que tu serais prêt à me rendre un service ?"

Il tenait entre ses mains une lettre froissée qu'il triturait avec embarras : "Elle m'écrit sans arrêt, j'ai une lettre d'elle toutes les semaines, dis-moi ce que je dois faire !"

"Tu lui réponds, tout simplement !", jetai-je nonchalamment.

"C'est bien là qu'est le problème, insista Janko, je pige que dalle à ce qu'elle écrit vu que je sais pas lire, comment tu veux que je lui réponde ? Dis-moi plutôt ce qu'il y a là-dedans !"

Je pris la lettre et en commençai la lecture : "Mon Janko adoré, était-il superbement calligraphié, un doux zéphyr printanier caresse la campagne, éveillant en moi d'enivrantes émotions poétiques. Comme le disait notre cher Goethe : l'hiver, conscient de son évanescence..."

[106]

"C'est quoi ça ?, rugit Janko, qu'est-ce que tu me racontes ? Tu voudrais me faire croire que c'est ce qui est écrit ? Et d'abord, c'est qui ce Goethe ?"

Il m'observait avec suspicion.

"Je t'assure que c'est bien ce qui est écrit, tu as ma parole d'honneur !", protestai-je.

"C'est impossible qu'elle lui ait dit ça, grogna Janko, cette lettre-là était sûrement destinée à quelqu'un d'autre. Qu'elle lui ait causé de la baraque et des vaches, ça d'accord, mais pour le reste... !

"C'est qui *lui ?*, demandai-je.

"Ben le pasteur pardi, me répondit-il avec humeur, tu crois quand même pas qu'elle sait lire et écrire alors que moi je sais pas ! Elle dit au pasteur ce qu'elle veut me raconter et c'est lui qui écrit la lettre !"

"Tu aurais dû me le dire tout de suite, le calmai-je, maintenant je comprends ! Ton pasteur est un homme instruit et il se doit de montrer qu'il a du style ! Il est évident qu'il ne peut pas restituer mot à mot ce que ta femme lui raconte !"

Il me considéra de nouveau avec suspicion : "Lis-moi plutôt la suite !", m'intima-t-il.

"... bat en retraite sur les cimes austères, poursuivis-je. En voyant les premières anémones, dont le ton pastel semble surgi d'un rêve, transpercer l'humus du petit bois de notre village natal, me voici bercée par la langueur de cette inoubliable journée de printemps où tu m'embrassas pour la première fois sous une pluie de chatons dorés [107] tombant de jeunes bouleaux."

"Impossible, s'exclama Janko médusé, c'est absolument impossible qu'elle ait dégoisé ça. D'accord, elle est pas bien fine, mais de là à déconner comme ça..."

Je tentai de l'éclairer : "Tu dois comprendre que ton pasteur s'attache à retranscrire la substance de son propos sous une forme poétique. N'oublie pas que cet homme a de l'instruction !"

"Je m'en tape de son instruction, hurla Janko. Il lui fait raconter n'importe quoi ! Elle, tout ce qu'elle a en tête, c'est la baraque et les vaches, et lui, y délire sur l'humus et les bouleaux ! Le petit bois, il appartient au maire et j'y ai jamais mis les pieds. C'est interdit ! Allez, continue de lire !"

Lorsque j'eus terminé ma lecture, Janko s'affala sur un tronc d'arbre desséché. Il était complètement dérouté, ne sachant plus à quel saint se vouer. "Qu'est-ce que t'en dis ?", murmura-t-il.

"Il faut que tu lui répondes !"

"Comment tu veux que je réponde à quelque chose qu'elle a jamais dit ? Et puis tu oublies que je sais pas écrire ! Toi qui es mon ami, dis-moi ce qu'y faut faire, j'ai besoin de ton conseil !"

"Et si je répondais pour toi ?", proposai-je.

Janko sauta sur ses jambes et s'exclama : "Mais grand Dieu, t'as raison, c'est ça la solution. Tu vas écrire pour moi comme le pasteur écrit pour elle !"

Nous nous installâmes sur le tronc desséché, je pris [108] du papier dans ma poche, et Janko attaqua fébrilement : "Vera, mon amour, c'est quoi cette connerie au sujet des bouleaux ? Tu sais aussi bien que moi que le petit bois appartient au maire..."

"Arrête, arrête, le coupai-je, ce n'est pas ainsi qu'il convient de s'adresser à son épouse. Il faut trouver autre chose comme par exemple : lorsque tombe le soir et que les grues glapissantes fouettent de leurs ailes vigoureuses le ciel blêmissant, mes pensées s'envolent vers toi..."

"Les grues ?, s'insurgea Janko, où est-ce que t'en as vu des grues ? Ici, c'est plein de corneilles, mais pour les grues, macache !"

"Peu importe, répliquai-je, le fond du problème, ce n'est pas qu'il s'agisse de grues ou de corneilles, c'est de faire montre de style ! C'est cela qu'il faut que tu comprennes ! Imagine-toi la joie de ta femme lorsqu'elle recevra une lettre aussi poétique !"

"Mais elle a jamais vu une seule grue de sa vie !", se désespéra-t-il.

"Ne t'inquiète pas, le principal c'est la poésie !"

"Bordel de Dieu, soupira-t-il, si c'est comme tu le dis, t'as qu'à écrire ce que tu veux !"

Et c'est ainsi que débuta ma longue correspondance avec le pasteur de M., un patelin d'Allemagne orientale. Je n'ai jamais eu l'occasion de le rencontrer, mais me le suis toujours imaginé comme un petit bonhomme chauve et amène, ne crachant pas sur un verre de kirsch et ayant été malheureux en amour durant sa jeunesse.

[109]

Janko et Vera nous servirent de prétexte pour échanger nos points de vue sur la littérature, les grands courants philosophiques, le sens de l'existence. Tandis que je le gratifiais d'un : "Vera, mon amour", lui m'appelait : "Mon Janko adoré".

Certes il parlait parfois des vaches et des poules et moi des poux et des techniques agricoles utilisées à l'étranger, mais à peine effleurions-nous ces sujets, car là n'était pas l'essentiel de notre dessein.

Lorsque Janko et moi étions assis sur notre tronc et que je lui lisais les réflexions du pasteur sur Hölderlin, il en était tout retourné et triturait désespérément les boutons de sa veste. Je n'ai pas la moindre idée de la façon dont Vera pouvait réagir lorsque Janko dissertait sur Bert Brecht, mais je me figure aisément que le pasteur affichait alors un sourire malicieux sur sa bouille rondouillarde.

Puis vint la confusion de l'après-guerre. Mon ami Janko se volatilisa et mes lettres à son épouse restèrent sans réponse. J'en fus passablement affecté : je m'étais habitué à cette correspondance et je dois avouer qu'elle m'avait beaucoup apporté.

[110]

[111]

**MORCEAUX CHOISIS**

NOTES

[Retour à la table des matières](#tdm)

**NOTE 1**. Walter Kolbenhoff, *Von unserm Fleisch* und *Blut,* roman, Fischer Taschenbuch Verlag, Francfort/Main, 1978, ISBN 3-596-22034-3, pp. 9-25. Le livre connut simultanément deux éditions originales : l'une chez Bermann-Fischer, Stockholm, 1947, imprimée en Suisse, l'autre à la Nymphenburger Verlagshandlung, Munich, sous licence du gouvernement militaire américain d'occupation. Des extraits avaient déjà été publiés dans la Neue Rundschau, *Die Fähre, Horizont,* et *Der Ruf*, revue indépendante pour la jeune génération. L'impact de ce texte fut à l'époque considérable. Walter Kolbenhoff l'avait écrit à 37-38 ans alors qu'il était prisonnier de guerre aux USA. Son souci majeur, en tant qu'antifasciste de la première heure, était de savoir ce qu'il adviendrait, dans l'Allemagne nouvelle, de la génération d'adolescents qui avait été dès le plus jeune âge prise en main et pervertie par le régime hitlérien. Le titre que j'ai retenu pour le passage renvoie au nom de l'organisation terroriste *Werwolf* (loup-garou), créée par les nazis durant l'été 1944 pour exécuter sommairement les défaitistes, déserteurs et autres traîtres au Führer. À la fin de la guerre, le *Werwolf* sera chargé de mener une résistance jusqu'au-boutiste et totalement absurde à l'occupation alliée. Comme l'a montré Perry Biddiscombe dans son étude, *The last nazis*, les éléments les plus fanatiques du *Werwolf* conduisirent des actions isolées jusqu'en 1947. Pour plus de détails sur la biographie de Walter Kolbenhoff, de son vrai nom Hoffmann, on se reportera à : Walter Kolbenhoff, *Les Sous-Hommes,* L'Harmattan, Paris, 2000.

[**Retour à l’appel de la note 1**](#Morceaux_choisis_note_01_appel).

**NOTE 2**. Walter Kolbenhoff, *Von unserm Fleisch und Blut*, *op. cit.,* pp. 168-169. En 1945, dans les grandes villes allemandes ravagées par les bombardements, les rats représentaient une véritable hantise pour la population : ils étaient partout, s'attaquant aux morts, aux bébés dans les berceaux, aux réserves de nourriture, aux malades et vieillards grabataires, aux dormeurs imprudents. La littérature de l'époque en porte témoignage, comme par exemple l'émouvant texte de Wolfgang Borchert, *Nachts schlafen die Ratten doch* (in W. Borchert, *Draußen vor der Tür und ausgewählte Erzählungen*, RoRoRo, p. 63 *sq*.), où un jeune garçon veille jour et nuit auprès du tas de ruines où est enfouie la dépouille de son petit frère afin qu'elle ne soit pas dévorée.

[**Retour à l’appel de la note 2**](#Morceaux_choisis_note_02_appel).

[112]

**NOTE 3**. Walter Kolbenhoff, *Heimkehr in die Fremde,* roman, Suhrkamp Taschenbuch, Francfort/Main, 1988, ISBN 3-518-37984-4, pp. 60-65. L'ouvrage date de 1949 et fut initialement publié à Munich par la Nymphenburger Verlagshandlung. De retour de captivité aux USA, l'auteur, qui a réussi à trouver une chambre dans la capitale de la Bavière, est atterré en découvrant une Allemagne exsangue où, non contente de ne pas réfléchir à des solutions qui lui permettraient de prendre part à la construction d'un avenir démocratique, la population se refuse à tirer les leçons des douze années de nazisme et réorganise tant bien que mal son existence dans la mauvaise foi, la débrouille, un individualisme forcené, et souvent la haine plus ou moins affichée de tous ceux qu'elle considère comme responsables de ses malheurs présents.

[**Retour à l’appel de la note 3**](#Morceaux_choisis_note_03_appel).

**NOTE 4**. Walter Kolbenhoff, *Heimkehr in die* Fremde, *op. cit.,* pp. 67-71. Pour la bonne compréhension de ce texte, il est utile de savoir que, en Allemagne, la consommation alimentaire fut réglementée par le biais de ***Tickets de rationnement*** jusqu'au 10 janvier 1950 ; que le titre de "***Docteur***" - dont la tenancière du restaurant au noir gratifie Rinka - ne signifie pas nécessairement que l'on est médecin : est "Doktor" toute personne ayant obtenu *grosso* *modo* l'équivalent d'un diplôme universitaire d'études approfondies en n'importe quelle matière. Le compositeur russe ***Dimitri Chostakovitch*** (1906-1975), lauréat du Prix Staline, était alors extrêmement célèbre pour sa *7e* *Symphonie* dédiée aux combattants de Leningrad, ce qui, au demeurant, ne lui épargna pas quelques problèmes avec le régime soviétique qui lui reprochait ses libertés avec l'esthétique officielle. ***Ludwig van Beethoven*** (1770-1827) et ***Johann Wolfgang von Goethe***(1749-1832) symbolisent bien sûr l'époque où le "génie allemand" pouvait se targuer d'être universellement admiré. Située sur le Rhin et place forte du limes censée protéger la civilisation des barbares germains, acquise au christianisme dès le IVe siècle, ***Cologne*** vit son rôle spirituel consacré par la création de l'université en 1388 et la construction de sa cathédrale qui, à son achèvement en 1880, était l'édifice le plus haut du monde, et donc un inégalable témoignage du savoir-faire architectural et technique allemand ; notons en outre pour la petite histoire que l'épouse de Kolbenhoff, Isolde, était originaire de Cologne. ***Rainer Maria Rilke*** (1375-1926) représente un des sommets de la création poétique du tournant du siècle et peut-être même de la poésie en général ; résidant à Paris de 1902 à 1913 où il sera le secrétaire du sculpteur Rodin auquel il consacrera une étude remplie de ferveur, il publiera également un grand texte en prose, [113] Les *Carnets de Malte Laurids Brigge* (1910), qui, par-delà sa parenté stylistique avec l'Expressionnisme, doit être lu "contre le courant" pour comprendre que la vie est bonne et belle. Quant au poète anglais ***Percy Bysshe Shelley***(1792-1822) qui donna une incomparable vigueur lyrique à l'enseignement du théoricien anarchiste William Godwin, notamment dans *Prométhée déchaîné,* il ne pouvait, par sa révolte passionnée contre l'autorité paternelle et institutionnelle ainsi que son aspiration à une totale émancipation des individus dans une humanité meilleure, que faire rêver ces jeunes lycéens, étudiants et parfois aussi prolétaires, en révolte contre l'éducation répressive - tant familiale que scolaire -, te militarisme, l'exploitation capitaliste, le chauvinisme et l'impérialisme dans lesquels fut enfermée l'Allemagne, de Bismarck à Hitler en passant par Guillaume II.

[**Retour à l’appel de la note 4**](#Morceaux_choisis_note_04_appel).

**NOTE 5**. S. Walter Kolbenhoff, *Heimkehr in die Fremde, op. cit*., pp. 86-89. II est évident qu'à la lecture de ce passage, le lecteur français ne manquera pas d'évoquer l'autodidacte de *La Nausée*, ainsi que Les Mots de J.P. Sartre que Kolbenhoff admirait énormément. Toutefois, les magnifiques pages de Sartre n'exercèrent aucune influence sur le présent texte qui fut écrit en 1948. En effet, *La Nausée*, publiée il est vrai chez Gallimard en 1938, ne fut traduite en allemand par Heinrich Wallfisch (*Der Ekel, Rowohlt* Verlag) qu'à la fin des années 50, et *Les Mots* ne parurent que bien plus tard (en 1964 chez Gallimard, traduction allemande de Hans Mayer, Rowohlt Verlag, 1965). ***Hedwig Courths-Mahler***(1867-1950) a écrit plus de deux cents romans à l'eau de rose. ***Arthur Achtleitner****,* né en 1858 à Straubing en Bavière, connut un certain succès avec ses *Récits montagnards*, d'une veine sentimentalo-régionaliste similaire à ceux de son compatriote Ludwig Ganghofer (1855-1920), l'auteur favori de l'empereur Guillaume II, ce qui en dit long sur le niveau intellectuel entretenu à l'époque dans les masses populaires par les sphères dirigeantes. ***Berthold Auerbach*** (i.e. Moses Baruch, 1812-1882), originaire du pays alémanique, se rendit célèbre à partir de 1843 par une série de *Récits* *villageois de la Forêt Noire.* Le Viennois Ludwig Anzengruber (1839-1889), acteur itinérant passé à l'écriture, se fit surtout connaître par son drame social*, Le Curé* *de Kirchfeld* (1872), sur le célibat des prêtres, et un certain nombre de comédies et farces populaires. ***Albert Emil Brachvogel***(1824-1878), acteur raté, écrivit plusieurs drames, dont le plus célèbre, Narcisse (1856, inspiré du *Neveu* *de Rameau* de Diderot), fut durant des décennies considéré comme un morceau de bravoure scénique par les acteurs les plus en vue, ainsi que des nouvelles et romans très lus. Concernant le problème de la [114] subculture qui pollua les esprits au XIXe siècle et au début du XXe, je renvoie à mon essai, *Le Nazisme ; une culture ?,* L'Harmattan, Paris, 2001.

[**Retour à l’appel de la note 5**](#Morceaux_choisis_note_05_appel).

**NOTE 6**. Walter Kolbenhoff, *Heimkehr in die* *Fremde, op. cit.,* pp. 106-107. La référence au Danemark s'impose tout naturellement à Kolbenhoff qui y a vécu en exil de 1933 à 1942. ***Johann Heinrich Pestalozzi***(1746-1827), pédagogue suisse aux conceptions révolutionnaires pour son époque, méthode d'enseignement soucieuse de l'épanouissement individuel dans le respect du groupe et basée sur la combinaison du contenu théorique avec le travail manuel et l'éducation physique. ***Thomas Edison*** (1847-1931), inventeur américain auquel on doit le phonographe (parallèlement au Français Charles Cros), la lampe à incandescence, et de nombreuses avancées dans le domaine de la télécommunication, constructeur en 1882 de la première centrale électrique. ***Robert Koch***(1843-1910), médecin bactériologiste allemand, a notamment découvert le bacille de la tuberculose, du choléra et du charbon, Prix Nobel 1905. ***Hannibal*** (246-183 av. J.-C.), général carthaginois, conduisit victorieusement contre Rome la deuxième guerre punique qui dura seize ans, vaincu par Scipion l'Africain. ***Frédéric le Grand***(1712-1886), roi de Prusse, attira à sa cour de Potsdam de nombreux intellectuels (Maupertuis, La Mettrie, Voltaire), modèle du "despote éclairé" (lutte contre le fanatisme, abolition de la torture), transforma son pays en une grande puissance par les guerres de Silésie (1740-1742 et 1744-1745) et la guerre de Sept Ans (1756-1763), politique de colonisation à l'Est. ***Martin Luther*** (1483-1546), moine augustin, docteur en théologie, exégète de la Bible, sa contestation intransigeante de l'autorité papale conduisit à la Réforme qui constitua une liquidation de l'orthodoxie catholique et sociopolitique-ment la sortie de l'obscurantisme médiéval basé sur l'omnipotence spirituelle du Saint-Siège et temporelle de l'Empereur du Saint Empire romain germanique. ***Karl Marx*** (1818-1883), philosophe, économiste, théoricien du communisme dont l'oeuvre, contrairement à une idée frauduleuse, ne peut être réduite à ce qui a été pratiqué par les régimes ayant porté ce nom : tout commentateur sérieux reconnaît aujourd'hui le rôle considérable qu'a joué sa pensée pour la légitime émancipation de la classe ouvrière, le progrès social, la lutte contre le nationalisme et l'impérialisme, même si elle a été criminellement pervertie par de nombreux dictateurs sans scrupules qui se sont revendiqués d'elle. ***Ludwig van Beethoven*** (1770-1827) et ***Johann Wolfgang von Goethe*** (1749-1832), admirateurs de la Révolution française, représentent, comme déjà évoqué en note 4, le rayonnement universel [115] de la culture humaniste allemande. ***Julius Streicher***(1885-1946), ancien instituteur, agitateur antisémite, membre de la NSDAP dès 1921, éditeur de la revue *Der Stürmer* focalisée sur une écoeurante diffamation des Juifs, exigences d'aryanisation encore plus radicales que celles qui furent instrumentalisées par le troisième Reich, importantes responsabilités au sein du Parti nazi (*Gauleiter*) jusqu'en 1940 où la Cour suprême interne à la NSDAP *(Uschla),* présidée par Walter Bueh, le condamnera a se retirer pour enrichissement illicite ; conservera néanmoins un certain nombre de prérogatives grâce à la protection personnelle de Hitler ; condamné à mort par le Tribunal de Nuremberg pour crime contre l'humanité.

[**Retour à l’appel de la note 6**](#Morceaux_choisis_note_06_appel).

**NOTE 7**. Walter Kolbenhoff, *Heimkehr in die* *Fremde, op. cit*., pp. 115-121. Steffi est une brave fille qui ne désespère pas de revoir un jour son mari Hannes, disparu depuis la défaite de Stalingrad, et qui, à l'occasion, se prostitue avec des Américains pour survivre et aider ses amis ; son attente sera récompensée au dernier chapitre du roman. Dans ce passage, pour camper le père, Kolbenhoff s'est à l'évidence souvenu à la fois du géant Wate (cf. *waten, durchwaten*: passer à gué) qui, selon une légende germanique, portait à travers les eaux les enfants (cf. saint Christophe dans la mythologie chrétienne), et du poème de Goethe, *Le Roi des Aulnes*, qui fut jusque dans les années 1960 un texte majeur de la mémoire collective allemande. Ici le personnage phorique foule le sol de l'apocalypse ; en portant l'enfant, symbole de pureté, d'innocence et donc de possible résurrection, il le soustrait à la souillure du passé et le place sous le signe du monde nouveau ; en l'élevant au niveau de la spiritualité et en l'abritant de tout contact avec le "royaume des mères", c'est-à-dire les forces destructrices de l'archaïsme psychologique (l'expression est de Goethe qui y effectua une plongée à l'époque du *Sturm und Drang* pour ensuite se muer avec une lucidité remarquable en "classique" et réhabiliter la raison), il l'émancipe du péché de la génération antérieure. C'est l'homme-mère, le père oedipien, qui protège contre la séduction de la mère archaïque (loi naturelle, lois du sang et du sol, règne absolu du *ça*), bref du déchaînement de l'inconscient en dehors de toute rationalité, de toute morale, de toute culture humaniste, et dont Hitler et les nazis furent les protagonistes les plus dynamiques jamais connus par l'humanité ; voir à ce propos T. Feral, *Le National-Socialisme,* Ellipses, Paris, 1999, pp. 35-44.

[**Retour à l’appel de la note 7**](#Morceaux_choisis_note_07_appel).

**NOTE 8**. Walter Kolbenhoff, *Heimkehr in die Fremde, op. cit*., pp. 153-155. Avant la Deuxième Guerre mondiale, **Munich,** capitale de la [116] Bavière, comptait 818 000 habitants. Haut lieu de l'ascension du Parti nazi qui y fut créé en 1920, la ville fut honorée en 1935 par Hitler du titre de "capitale du mouvement" *(Hauptstadt der Bewegung).* Détruite à 40% par les bombardements (70% pour la vieille ville), elle fut occupée par la 7e armée américaine le 30 avril 1945. Durant les années qui suivirent y affluèrent des milliers de réfugiés allemands expulsés de Prusse orientale et du territoire de Dantzig, mais aussi de Silésie, des Sudètes, de Hongrie, Roumanie, Yougoslavie et URSS, ainsi que de très nombreux fugitifs de la zone d'occupation soviétique. "Jadis pays rural", la Bavière va changer "complètement d'image et de structure", devenant "un *Land* urbanisé et de haute technologie, avec, à sa tête, une véritable métropole européenne" (F. Reitel, *L'Allemagne,* Nathan, Paris, 1996, p. 316 et 322). Cette mutation fut à l'époque très mal perçue par la population locale connue pour son conservatisme exacerbé ; Munich compte aujourd'hui 1 300 000 habitants. ***L'exposition universelle*** à laquelle l'auteur fait allusion avait eu lieu à Paris en 1937 ; le pavillon allemand, réalisé par Albert Speer, avait remporté un énorme succès (cf. A. Speer, *Au coeur du troisième Reich*, L.d.P., 1972, pp. 111-112).

[**Retour à l’appel de la note 8**](#Morceaux_choisis_note_08_appel).

**NOTE 9**. Walter Kolbenhoff, Schellingstra*ß*e *48. Brfahrungen mit Deutschland,* Fischer Taschenbuch Verlag, Francfort/Main, 1984, ISBN 3-596-25867-7, pp. 229-232. Aujourd'hui plus guère usitée, l'expression ***Allotria*** *treiben* signifiait "faire la nouba, bambocher". ***Louis II***de Wittelsbach, roi de Bavière (1845-1886), mécène de Richard Wagner, fit édifier les châteaux de Neuschwanstein, Linderhof et Herrenchiemsee, entré dans la légende en tant que parfaite incarnation du héros romantique, objet d'un véritable culte ; un des ouvrages les plus clairvoyants à son propos reste incontestablement celui de Jean Adès, *Louis II de Bavière*, Ciba-Geigy, Paris, 1984. ***Erich Mühsam***(1878-1934), écrivain et journaliste anarchiste, membre du directoire de la République des conseils de Munich de 1918, condamné à quinze ans de réclusion, amnistié en 1926, rapprochement du Parti communiste, assassiné par les nazis au camp d'Oranienburg. ***Oskar Maria Graf***(1894-1967), écrivain, participation active à la République des conseils de Munich, peine de prison ; quitte l'Allemagne en février 1933 ; apprécié comme auteur du terroir - ses ouvrages échapperont à l'autodafé du 10 mai 1933 -, il adressera le 15 une lettre ouverte au régime pour exiger d'être lui aussi brûlé ; vivra en Tchécoslovaquie jusqu'en 1938, puis à New York où il restera jusqu'à sa mort. ***Joachim Ringelnatz***(i.e. Hans Bötticher, 1883-1934), marin, chansonnier à Munich et peintre, [117] proche du Dadaïsme. ***Frank Wedekind***(1864-1918), révolte contre la société wilhelminienne et sa morale hypocrite, notamment dans les domaines de la sexualité de la jeunesse et du mariage, précurseur de l'Expressionnisme. ***Schwabing****:* quartier de Munich où se retrouvaient les artistes et intellectuels. "***Après Auschwitz****..."* rappelle la fameuse formule du philosophe et sociologue de l'École de Francfort, Theodor Adorno (1903-1969) : "Après Auschwitz, toute culture est ordure." L'idée du ***Groupe 47*** est née durant le week-end du 5 au 7 septembre 1947 dans la maison que possédait la poétesse et ethnologue Lise Schneider-Lengyel (1910-1972) sur l'étang de Bannwald près de Füssen en Bavière ; suite à l'interdiction en avril par les autorités américaines d'occupation de la revue *Der Ruf* qu'il avait fondée avec Alfred Andersch (1914-1980, communiste, interné à Dachau, puis envoyé dans la *Wehrmacht* d'où il déserta), Hans Werner Richter (1908-1993), avait invité là un certain nombre d'écrivains et journalistes de la jeune génération en vue de fonder une nouvelle revue, *Der Skorpion,* projet qui fera long feu par refus de l'administration US ; dix-sept participants avaient répondu à l'appel (Andersch avait décliné l'invitation) ; Wolfdietrich Schnurre (1920-1989), Nikolaus Sombart (né en 1923), Kolbenhoff et quelques autres lurent des extraits de leur manuscrit en préparation et se soumirent à une critique collective dans le souci de donner naissance à une littérature totalement libérée de la gangue du passé ; Walter Maria Guggenheimer (1903-1967, combattant des Forces Françaises Libres) suggéra à Richter de poursuivre les rencontres et, une quinzaine de jours plus tard, Hans Georg Brenner (1903-1961), directeur éditorial chez Rowohlt, proposera le nom de *Groupe 47* qui sera unanimement accepté ; la seconde réunion eut lieu du 7 au 9 novembre à Herrlingen près d'Ulm, chez le publiciste Hanns Arrens, dont la femme, Odette, était une amie d'Inge Scholl (dont le frère et la sœur, initiateurs avec le professeur Kurt Huber du mouvement étudiant munichois de résistance, *La* *Rose Blanche,* avaient été exécutés par les nazis en mars 1943) ; le hasard fit qu'elle réunit quarante-sept participants, ce qui laisse planer un doute quant à l'origine exacte du nom du groupe. Selon le poète Wolfgang Bächler (né en 1925), qui fut présent aux rencontres dès le départ, la version de "l'étang de Bannwald" n'aurait été qu'une invention destinée à motiver l'attention des médias... Isolde Kolbenhoff, par contre, présente elle aussi dès le début, m'a toujours assuré que cette version était strictement exacte.

[**Retour à l’appel de la note 9**](#Morceaux_choisis_note_09_appel).

[118]

**NOTE 10**. Walter Kolbenhoff, *Schellingstraße* *48, op. cit.,* pp. 217-226 et 237-244. ***Wilhelm Reich***(1897-1957), originaire de Galicie, membre de la Société psychanalytique de Vienne, militant communiste, crée un dispensaire d'hygiène sexuelle à consultations gratuites pour les ouvriers ; s'installe à Berlin en 1930, fonde *Sexpol* (association pour une politique sexuelle prolétarienne) ; quitte l'Allemagne en 1933, exclusion du PC à la fin de l'année et de l'Association internationale de psychanalyse en 1934 ; jugé indésirable au Danemark puis en Suède, s'installe en Norvège et enseigne à Oslo (forte influence sur Alexander Sutherland Neill - 1883-1973, école de Summerhill -) ; s'établit aux USA en 1939 où il monte dans le Maine un laboratoire de recherche pour la captation de l'« orgone » (énergie cosmique motrice de la vie sexuelle) ; devenu totalement délirant, fabrique et commercialise un accumulateur d'« orgone », ce qui lui vaut d'être condamné à plusieurs reprises pour escroquerie, et finalement interné en mars 1957 au pénitencier de Lewisburg en Pennsylvanie où il meurt. "***Juif, communiste et psychanalyste****..." :* cf. à ce propos, *Médecine et nazisme,* L'Harmattan, Paris, 1998, pp. 55-67. *"****Dégénéré****" :* sur ce concept, voir *Culture et Dégénérescence en Allemagne,* L'Harmattan, Paris, 1999. ***La Lutte sexuelle des jeunes et Psychologie de masse du fascisme***, les deux ouvrages de W. Reich cités par Kolbenhoff, parurent respectivement en 1932 (trad. fr., 1966) et 1933 (trad. fr. 1972). ***Philipp Scheidemann***(1865-1939), politicien social-démocrate, proclame la république le 9 novembre 1918 afin de contrer la révolution spartakiste, dirige le premier gouvernement de Weimar, démission en mai 1919 par protestation contre le Traité de Versailles ; maire de Kassel de 1920 à 1925 ; exil en 1933. *"****Écrire en danois****..." :* en 1936, Kolbenhoff publiera effectivement un recueil de poésies dans cette langue. "***Exclusion de l'Association internationale de psychanalyse à laquelle appartenait son maître, Sigmund Freud***..." : envérité, c'est Freud lui-même qui réclamera la tête de Reich à Ernest Jones, le président de l'AIP ; cf. R. Steiner, in *Revue internationale d'histoire de la psychanalyse,* PUF, Paris, 1998, pp. 296-300 et 313-319. *"****Loin d'avoir remporté une victoire...***" : il s'agit de la thèse dite "catastrophiste", défendue par l'Internationale communiste ; cette thèse postulait que l'arrivée de Hitler au pouvoir marquait la phase ultime de la décomposition capitaliste ; l'établissement de la dictature nationale-socialiste allait faire prendre conscience aux Allemands de l'urgence à se rassembler autour du PC pour construire sous sa direction une société nouvelle ! (cf. T. Feral, *Le National-Socialisme*, Ellipses, Paris, 1999, pp. 16-17) ; il est vraiment ahurissant de voir avec le recul combien TIC sous-estimait [119] la capacité réelle des nazis et ce, alors même que des milliers de dirigeants et militants croupissaient en camp de concentration, étaient sommairement exécutés, etc... ; en outre - contrairement à une légende entretenue par l'historiographie communiste officielle jusque dans les années 1980 - fort peu de gens en Allemagne (comme du reste dans bon nombre de démocraties occidentales soucieuses de ne pas "provoquer le Reich") étaient disposés à apporter un soutien aux communistes désormais hors-la-loi (Kolbenhoff l'avait appris à ses dépens lors de sa fuite à travers Berlin et à son arrivée à Amsterdam, voir *Schellingstraße 48, op. cit.,* pp. 147-164 et 189-199). ***Bronislaw Malinowski***(1884-1942), anthropologue d'origine polonaise, études centrées sur la vie des indigènes mélanésiens, enseignera aux universités de Londres et de Yale ; *La Vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie* avait paru en 1929 (trad. fr. 1931). ***Proletkult***, courant culturel stipulant de "brûler l'héritage culturel bourgeois", initié par l'écrivain russe A. Bogdanov au lendemain de la Révolution d'octobre, condamné par Lénine ; employé ici au sens de "snobisme ouvriériste". *Kolbenhoff :* vraisemblablement imaginé par Reich à partir de *Kolbenhirsch*, le jeune cerf (hère) qui va faire ses premiers bois, comme le jeune auteur son entrée en littérature ; en outre, il n'est pas à exclure qu'il y ait là une allusion érotique au succès de Kolbenhoff auprès des femmes (en argot, *Kolben* désigne vulgairement le sexe masculin). "***Je devins célèbre au Danemark****" :* l'ouvrage fut en effet aussitôt traduit en danois (*Fordi vi vil* *levé*)par Ib Guldberg et George Wulf aux éditions Klaers. *"****Bouleverser mon existence****" :* en 1942, Kolbenhoff reçut la visite d'un certain Hans, un émissaire du PC en exil à Moscou, qui lui demanda de s'engager dans l'armée allemande pour y créer une cellule militaire de résistance du fait que son patronyme extrêmement commun, Hoffmann, était peu susceptible de le rendre suspect aux yeux des autorités du Reich ; Kolbenhoff accepta, mais il se demandera jusqu'à la fin de sa vie si le PC n'avait pas imaginé là un stratagème pour l'éliminer "naturellement" (cf. *Schellingstraße 48, op. cit.,* pp. 248-248 et p. 252). ***Karl Zörgiebel****,* préfet de police social-démocrate de Berlin, interdit en 1929 le défilé du 1er mai ce qui entraîna des émeutes ouvrières qui seront sauvagement réprimées par la police : 31 morts, une trentaine de blessés graves, un millier d'arrestations, interdiction de l'organe central du PC, *Le Drapeau* rouge *(Rote Fahne).* ***Les Sous-Hommes*** *(Untermenschen) :* ce titre de Kolbenhoff n'a connu jusqu'à aujourd'hui que trois éditions : celle de 1933, une réédition en 1979 (Verlag europäische Ideen & Verlag Klaus Guhl, Berlin), et une adaptation française aux éditions L'Harmattan, [120] Paris, 2000, qui est actuellement la seule version intégrale disponible dans le commerce. ***Spartakistes*** : mouvement révolutionnaire constitué à la fin de la Première Guerre mondiale, dirigé par Karl Liebknecht (1871-1919) et Rosa Luxemburg (1870-1919), donnera naissance en décembre 1918 au Parti communiste d'Allemagne (KPD). ***Gustav Noske***(1868-1946), ministre social-démocrate des armées, fera écraser dans le sang l'insurrection spartakiste (assassinat de Karl Liebknecht et Rosa Luxemburg) et la République soviétique bavaroise. ***Mansfeld****:* intervention le 19 mars 1921 de la police sur ordre de Cari Severing, ministre de l'Intérieur social-démocrate de Prusse, pour briser l'influence du PC qui, le 20 février, a obtenu la majorité aux élections régionales de Halle/Mansfeld ; les ouvriers répliquent par un soulèvement qui est réprimé le 28 mars, arrestation de 4000 insurgés. ***Ruhr****:* le 14 mars 1920, mobilisation communiste suite au putsch d'extrême droite de Kapp-Lüttwitz qui a été déclenché la veille à Berlin ; après l'échec du putsch, le 17 mars, le PC poursuit son action révolutionnaire pour imposer des transformations sociales radicales ; le corps franc Lützow, envoyé le 19 pour briser le mouvement qui gagne en vigueur, doit battre en retraite ; le 25, Severing signe avec les insurgés l'accord de Bielefeld qui prévoit notamment la rationalisation des trusts ; la démobilisation consécutive du PC permet du 2 au 6 avril une sauvage répression conduite par le général von Watter. ***Pacte Hitler-Staline***: vu l'échec, le 29 juin 1939, des pourparlers entre l'URSS, la France et la Grande-Bretagne pour constituer une alliance contre le Reich, Hitler, réitérant la proposition allemande du 30 mai, intervient personnellement auprès de Staline pour la signature d'un pacte de non-agression germano-soviétique qui est entériné le 23 août (un protocole secret prévoit le partage de la Pologne en tant que "zone tampon"). ***Arthur Koestler***(1905-1983), écrivain, rupture avec le PC au début des années trente, violente critique du système stalinien ; installation à Paris en 1933, animateur de l'Institut pour l'étude du fascisme (INFA) ; en 1939, internement au camp du Vernet en Ariège ; après sa libération en 1940, s'installe définitivement en Angleterre. ***Alfred Kantorowicz***(1899-1979), germaniste, critique littéraire et théâtral, communiste, émigré à Paris en 1933, secrétaire générai de la Ligue de protection des écrivains allemands en exil, directeur de la Bibliothèque allemande des livres brûlés ; de 1936 à 1938, officier dans les Brigades internationales ; internement en France ; parvient à rejoindre les USA en 1941 ; revient à Berlin-Est en 1947 où il enseigne la littérature ; passe à l'ouest en 1957. ***Ahasvérus***, nom du "Juif errant".

[**Retour à l’appel de la note 10**](#Morceaux_choisis_note_10_appel).

[121]

**NOTE 11**. Walter Kolbenhoff, *Bilder aus einem Panoptikum*. *Geschichten und Grotesken,* Fischer, Francfort/Main, 1988, ISBN 3-596-29191-7, pp. 36-39. Titre original du récit paru en 1948 dans le numéro 16 de *Neues Europa* et conservé par Kolbenhoff en 1988. ***Sana***, fleuve en Bosnie-Herzégovine. *"****Le visage voilé****..." :* la Bosnie-Herzégovine, sous tutelle turque jusqu'en 1878, est en grande majorité islamiste. **Tito**, nom de guerre de Josip Brosz (1892-1980), secrétaire général du PC yougoslave, organisateur de la résistance à l'occupation allemande ; après 1945, chef du gouvernement puis président de la République fédérale de Yougoslavie ; rupture avec Staline en 1948, tentera de mettre en place un socialisme autogestionnaire. "***Ici tu seras immédiatement fusillé***..." : la Bosnie-Herzégovine avait été intégrée en 1941 à l'État indépendant croate d'Ante Pavelié qui collaborait étroitement avec les nazis. ***Ernst Jünger***(1895-1998), écrivain dans la mouvance de la "révolution conservatrice", auteur notamment d'Orages d'acier (1920), un roman autobiographique sur le premier conflit mondial qui initiera une mystique de la guerre comme "mère de toutes choses" ; styliste de qualité, opposé à la démocratie et à la République de Weimar, il prendra toutefois par éthique aristocratique certaines distances vis-à-vis du troisième Reich qu'il critiquera dans *Sur les falaises de marbre* (1939) et un manifeste, *La Paix* (1944), qui circulera en copies dactylographiées parmi les conjurés qui, en juillet 44, tenteront d'éliminer Hitler. ***Henri Barbusse*** (1873-1935), le plus célèbre des écrivains pacifistes français (*Le Feu*, 1916, incinéré en place publique par les nazis lors de l'autodafé du 10 mai 1933), membre du Parti communiste, responsable du Comité mondial de lutte contre la guerre et le fascisme constitué en 1933 et couramment appelé Comité Amsterdam-Pleyel, contribuera à Paris en 1934 à la fondation de la "Bibliothèque des livres brûlés" et en 1935 à l'organisation du Congrès des écrivains en lutte contre le nazisme.

[**Retour à l’appel de la note 11**](#Morceaux_choisis_note_11_appel).

**NOTE 12**. Walter Kolbenhoff, *Bilder aus einem Panoptikum*, *op. cit.,* pp. 48-51 ; texte originellement paru sous le même titre dans la *Neue Zeitung* du 8 mai 1948. "***Dont le ton pastel semble surgi d'un rêve.***.." : allusion au célèbre rêve dit de "la fleur bleue" qui ouvre le roman romantique, *Heinrich von Ofterdingen,* de Novalis (i.e. Friedrich von Hardenberg, 1772-1801). "***Techniques agricoles utilisées à l'étranger.***.." : les deux hommes sont dans un camp en Louisiane où les prisonniers de guerre allemands sont affectés à des travaux agricoles ; Kolbenhoff pour sa part finira interprète. ***Friedrich Hölderlin***(1770-1843), formation théologique au prestigieux séminaire protestant de Tübingen, poète, traducteur de Pindare, auteur du roman par [122] lettres en deux volumes, *Hyperion* ou *un* *ermite en Grèce* (1797-1799), centré sur les dissonances au sein de l'âme humaine ; hanté par l'idée que l'Allemagne, par synthèse du génie grec et du génie germanique, connaîtra un jour le retour à l'âge d'or ; sombrera dans la démence vers 1806. ***Bertolt Brecht***(1898-1956), le plus célèbre dramaturge marxiste du XXe siècle ; militant antifasciste, émigration en 1933 ; installation à Berlin-Est en 1947 où il fonde le *Berliner Ensemble ;* auteur d'une oeuvre théâtrale, lyrique et théorique considérable ; recherche d'une esthétique prolétarienne et révolutionnaire authentique basée sur le primat de la dialectique ; fermement opposé au programme officiel du Réalisme socialiste imposé par Jdanov et Staline.

[**Retour à l’appel de la note 12**](#Morceaux_choisis_note_12_appel).

[123]

**MORCEAUX CHOISIS**

POSTFACE

COMMENT WALTER ET ISOLDE  
DEVINRENT MES PARENTS

par

DIETRAM HOFFMANN

[Retour à la table des matières](#tdm)

Pour un enfant - et ce dans la très grande majorité des cas -, les parents sont perçus comme l'entité humaine dont le binôme a de tout temps fait partie intégrante de son existence. Et c'est tout naturellement ainsi que je percevais moi aussi mes parents. Ils incarnaient mon tandem de référence et n'avaient, aussi loin que remontât mon souvenir, jamais failli à cet engagement existentiel. Néanmoins, avant que tous deux en soient venus à occuper ce rôle dans ma vie, il s'était écoulé pas moins de trente-huit années pour mon père et vingt-quatre années pour ma mère.

Mes parents, Isolde et Walter Hoffmann, nom de plume Kolbenhoff, constituaient un couple très marquant, un couple qui attirait immédiatement l'attention. Walter, avec sa légère tendance à l'embonpoint, ne mesurait qu'un mètre cinquante-six, mais loin de le considérer comme petit, j'avais de lui la vision d'un homme râblé et solide, et cette vision perdura même lorsque je l'eus à vingt ans dépassé de vingt-six centimètres. Isolde, par contre, était une femme mince d'un mètre soixante-cinq. Pour [124] mes parents, cette question de la différence de taille - en tout état de cause impressionnante - ne fut jamais un problème, et c'est la raison pour laquelle il fut toujours pour moi dans l'ordre des choses qu'Isolde surplombât Walter. Mon père me rapporta que les Américains - à l'époque où il était prisonnier de guerre chez eux puis rédacteur à la *Neue Zeitung -* l'avaient surnommé "courtaud" *(Shorty).* Il avait trouvé ça curieux. Et comme lui trouvait ça curieux, ma mère et moi trouvions également cela curieux.

Si mes parents étaient fort différents l'un de l'autre au plan physique, ils ne l'étaient pas moins quant à leur origine sociale. Walter pour sa part était né dans une famille de prolétaires berlinois qui vivait dans une misère abominable. Le jour où sa mère constata qu'elle était enceinte de ce deuxième enfant, elle se soûla avec une bouteille de vin rouge, grimpa en pleurant sur la table de la cuisine, et sauta violemment sur le sol dans l'espoir que le fœtus se décrocherait. Mais même en réitérant plusieurs fois l'opération, pas moyen de se débarrasser de ce foutu gamin ! Ida et Hermann n'ayant pas de quoi se payer une autre bouteille de vin ni d'avoir recours à une faiseuse d'anges, Walter vint au monde le 20 mai 1908 dans un logement d'une pièce d'un misérable immeuble de la Kronprinzenstrasse à Berlin-Adlershof. Suivirent encore une sœur et un frère, et la famille Hoffmann se dégota un deux-pièces - une chambre et une cuisine -, toujours dans le même immeuble ; les cabinets se trouvaient dans [125] la cour. Le frère aîné s'appelait Karl, le cadet Ewald ; je n'ai jamais su le prénom de la sœur ; lorsqu’il lui arrivait de parler d'elle, il disait simplement "ma sœur".

En 1914, après Pâques, mon père fit sa première rentrée scolaire. Les instituteurs étaient de vrais sadiques qui pratiquaient allègrement les châtiments corporels. Un jour, un type ouvrit subitement la porte de la classe et s'adressa aux élèves sans aucune considération pour le maître : "Mes chers enfants, déclara-1-il, vous avez pu voir hier votre instituteur bastonner ma fille, vous allez aujourd'hui me voir mettre une raclée à votre instituteur." Et il s'exécuta devant la toute la classe. Hermann avait alors expliqué à Walter que "ce père vengeur" était "un anarchiste" ! Chez les Hoffmann, on était social-démocrate jusqu'au bout des ongles î

En 1914, Hermann partit pour le front où, dès les premières semaines et en tant que simple soldat, il fut décoré de la Croix de fer de deuxième classe pour avoir à lui tout seul fait cinq prisonniers français. De son point de vue, il n'y avait eu là rien d'héroïque : les cinq gars avaient jeté leur arme plus vite que lui et il n'avait alors pu faire autrement que de les cueillir.

Le souvenir le plus marquant qu'avait conservé Walter de cette époque, c'était la faim qui, passées les heures glorieuses, avait été un véritable fléau ; plus tard, il ne cessera de relater ce qu'il avait dû endurer durant l'hiver de 1917-1918.

Après la guerre, Walter changea d'école et fréquenta [126] un établissement aux méthodes modernes et libérales où l'enseignement de la religion était remplacé par un cours d'éthique ; il eut des maîtres exceptionnels qui tentèrent en vain d'aider ce fils d'ouvrier de douze ans, aux capacités intellectuelles et artistiques peu communes, à accéder au lycée en lui obtenant une bourse complète ; mais les parents n'avaient pas les moyens de nourrir leur fils jusqu'au Baccalauréat, soit encore sept ans ; tout ce qu'ils souhaitaient, c'est qu'il puisse contribuer le plus vite possible au budget familial en gagnant de l'argent. C'est pourquoi, au printemps de 1922, Walter devint apprenti typographe-zincographe, une formation dont il ne cessa sa vie durant de parler avec énormément de fierté : "Il faut savoir que dans l'industrie du livre, il n'existe pas de profession mieux rétribuée que celle de typographe-zincographe ; le typographe-zincographe représente l'élite de l'imprimerie ; à l'époque nous percevions déjà un salaire mensuel, même comme apprenti." Mais son premier salaire d'apprenti ne vint jamais grossir le budget familial ; Walter l'offrit intégralement à un mendiant, au grand dam de sa mère. Il avait trop lu Tolstoï. "Il s'est à coup sûr bourré la gueule avec", commentait-il joyeusement plus tard.

Peu de temps après que Walter Hoffmann eût offert son premier salaire au mendiant, ma mère, Isolde, vit le jour à Knapsack, un village non loin de Cologne. C'était le 7 juin 1922. En vérité Knapsack n'était alors plus réellement un village mais une cité pour les ouvriers [127] d'une grande entreprise d'air liquide que l'on nommait tout simplement "l'usine". Les parents d'Isolde habitaient donc Knapsack, mais pas dans le village même, car si son père, le Docteur Félix Walter, travaillait bien à "l'usine", c'était comme chimiste ; il faisait donc partie des cadres de l'entreprise et avait à ce titre droit à une maison individuelle dans la "colonie", une rue à la lisière de Knapsack, ou plutôt une impasse, avec de chaque côté dix à douze villas. La "colonie" était entourée d'un haut mur. À l'entrée il y avait un portail que l'on fermait pour la nuit. Toutes les familles de cadres avaient une bonne et chez les Walter elle s'appelait Käte. Pour Isolde, il existait trois univers : la "colonie" où elle jouait avec les enfants des cadres ; Cologne où l'on se rendait par le train pour faire des emplettes et - notamment durant la période de Noël - aller au théâtre ; Dietramszell où la famille Walter passait les vacances d'été et où le père d'Annie, la mère d'Isolde que l'on nommait à la "colonie" Madame le Docteur Walter, possédait une grande auberge avec sa propre charcuterie, sa propre boulangerie, sa propre exploitation agricole. Il se pourrait bien que ce soit là que Walter ait vu Isolde pour la première fois en 1925. En effet, cette année-là, alors qu'il venait de terminer son apprentissage, l'envie l'avait pris de voir le vaste monde et d'aller respirer un autre air que celui d'Allemagne. Il raconta à Hermann qu'il voulait se rendre avec un copain jusqu'à la source de l'Elbe en Tchécoslovaquie et qu'il lui fallait donc un passeport. Hermann signa pour [128] son fils de dix-sept ans le formulaire d'obtention du passeport et Walter acheta un billet de train, non pas pour Dresde où devait commencer sa randonnée jusqu'à la source de l'Elbe, mais pour Holzkirchen en Haute-Bavière, car c'était là, à en croire la carte du Reich qu'il avait étudiée, que se trouvaient les Alpes. Mais comme à Holzkirchen on n'est encore que dans les Préalpes, il avait marché en direction des montagnes et avait abouti à Tölz. Dans un village tout près de Tölz, il avait passé la nuit dans un cabanon qui se trouvait derrière une énorme bâtisse. Plus tard, il fut toujours persuadé que ce village était Dietramszell. Et effectivement, les grands-parents d'Isolde avaient bien eu derrière la boulangerie un cabanon où ils autorisaient les compagnons routards à passer la nuit. Il n'est donc pas exclu que ce soit là qu'il ait aperçu une certaine brunette de trois ans !

Quoi qu'il en soit, c'est par ce voyage en train pour Holzkirchen et la marche qui le conduisit jusqu'à un village de Haute-Bavière qui pourrait bien avoir été Dietramszell, que débutèrent les années de vagabondage de mon père. Durant les cinq années qui suivirent, il sillonna l'Europe et l'Afrique du Nord. Pour vivre, il travailla occasionnellement comme typographe-zincographe chez des imprimeurs, joua du violon sur les trottoirs des villes ou dans les cours d'immeubles, ou tout simplement fit la manche.

De temps en temps, il rentrait à Berlin. La première fois, Hermann avait lui-même payé le billet retour [129] D’Innsbruck où, dans un total dénuement et couvert de poux, son fils avait été ramassé par la police. Lorsqu'il me détaillait son épouillage à l'hôpital, je ressentais des démangeaisons sur tout le corps : "On m'enfila une chasuble immense dont l'intérieur était enduit d'une épaisse couche de pommade pour tuer la vermine. Au petit matin, les poux avaient tous crevé." Après Innsbruck, il y avait eu l'épisode de sa marche forcée de Feldkirch - à la frontière austrohelvétique - jusque dans le Voralberg en passant par le col d'Arlberg. La police suisse l'avait déposé dans une forêt près de Feldkirch et lui avait indiqué la direction de l'Autriche en le menaçant de le mettre en prison pour vagabondage si, au lieu d'obtempérer, il se risquait à rester sur le territoire helvétique. Il avait été appréhendé par un monsieur fort aimable avec lequel il avait longuement conversé sur un banc au bord du lac de Zurich et qui s'était finalement avéré être un agent à l'immigration. Son respect pour son père s'en était encore une fois retrouvé considérablement accru. À son retour, celui que ses enfants nommaient le "commandant" s'était contenté d'exiger qu'il reste à Berlin et y travaille jusqu'à ce qu'il lui ait remboursé l'argent avancé pour son rapatriement. Il resta donc à Berlin, trouva un emploi, lut quantité de livres, adhéra au Parti social-démocrate, arpenta le dimanche la Marche de Brandebourg avec d'autres "oiseaux migrateurs", fit de l'exercice physique au club cycliste ouvrier "Solidarité", régla ses dettes et repartit vagabonder en France, pour ensuite d'Espagne se [130] rendre en Algérie. À Alger, il tomba sur un Bavarois qui avait sur une fesse un tatouage à l'effigie de Guillaume II et sur l'autre Bismarck ; les deux personnages tiraient la langue et celles-ci se rejoignaient dans l'anus du Bavarois. Walter partagea la vie nomade des Bédouins dans le désert nord-africain. Du Caire, il remonta le Nil jusqu'en Abyssinie. Puis il voulut rentrer en Europe par la Palestine, la Syrie et la Turquie, mais il fut arrêté par la police britannique à El Arish, non loin de la bande de Gaza, et expulsé par le premier bateau en partance pour l'Allemagne. D'Alexandrie à Hambourg, on exigea qu'il paye son voyage en travaillant à la chaufferie. De retour à Berlin en 1928, il quitta le Parti social-démocrate pour adhérer au Parti communiste le 1er Mai 1929, après que le préfet de police social-démocrate de Prusse, Zörgiebel, ait fait tirer sur la manifestation ouvrière. Le Parti communiste devint son Église, le Marxisme sa foi.

Cette année-là, Isolde fit sa première rentrée scolaire et découvrit un quatrième univers, celui des prolétaires de Knapsack. Annie et Félix Walter étant les seuls catholiques de la "colonie", ils avaient été contraints d'inscrire leur fille à l'école primaire catholique du village, laquelle était fréquentée par les enfants des ouvriers. Bien que "la fille du Docteur Walter" n'y ait jamais subi aucune brimade ni discrimination, il exista néanmoins toujours une différence notable entre elle et ses camarades de classe. En effet, le père avait exigé qu'elle passe directement du CP au CE2 en raison de ses capacités nettement supérieures [131] à la moyenne. Elle avait dû s'accrocher pour être au niveau, ainsi du reste que par la suite puisqu'elle était la seule de sa classe destinée à rentrer en sixième.

Walter quant à lui poursuivait ses pérégrinations. Il se rendit en Belgique et aux Pays-Bas, sillonna l'Europe de l'Est sans jamais connaître la Russie. Lorsqu'il racontait dans quelle misère vivaient les Polonais, les Roumains et les Bulgares, il n'omettait jamais d'insister sur l'incroyable hospitalité dont ils avaient fait preuve à son égard : "Dans un monastère en Roumanie, les vagabonds comme moi étaient nourris à une table dont le plateau faisait bien vingt centimètres d'épaisseur. Dans la masse du plateau étaient creusées des auges, et à chaque auge correspondait une cuillère en fer-blanc fixée à la table par une chaîne. Les moines versaient tout simplement la soupe dans l'auge et nous, on vidait l'auge avec la cuillère. En Pologne, c'était complètement dingue : tu suivais une route parfaitement pavée et subitement, tu te retrouvais sur un chemin de terre ! Tu venais d'arriver dans la zone où, avant la Première Guerre mondiale, il y avait eu la frontière prussienne, la frontière autrichienne ou la frontière russe !"

Je me suis souvent demandé comment l'élève Walter Hoffmann, qui n'avait pas été au-delà de l'école primaire, avait bien pu se débrouiller pour communiquer avec les Polonais, les Italiens, les Français, les Bédouins, etc. Il est tout à fait vraisemblable qu'il l'ait fait dans la langue du pays. En effet, bien que n'ayant jamais bénéficié d'une [132] quelconque initiation linguistique au cours de sa scolarité, il possédait un don tout à fait exceptionnel dans ce domaine. Aujourd'hui encore, je reste persuadé que si on l'avait abandonné sur une île au milieu d'une population n'ayant jamais eu aucun contact avec un homme blanc, il aurait été capable de parler l'idiome local au bout d'un mois et aurait, dès le mois suivant, ouvert une école pour enseigner aux indigènes à lire et à écrire.

Vers 1930, il se maria avec la fille d'un contremaître de chez Siemens. Ce fut un échec et je n'ai jamais su comment s'appelait cette première femme. Au tournant des années trente, Walter avait définitivement renoncé à exercer son métier de typographe-zincographe. Il s'était tourné vers le journalisme et était devenu reporter au quotidien du Parti communiste, *Le* *Drapeau rouge.* Bien que communiste convaincu, il n'adhéra pourtant jamais inconditionnellement à la ligne officielle imposée par le Comité central. Il avait une tendance à l'anarchisme. Mais l'un dans l'autre, il avait réussi à trouver sa place dans la société de la République de Weimar.

Depuis Pâques 1931, Isolde fréquentait le lycée "Impératrice Augusta" de Cologne. Elle faisait quotidiennement le trajet entre l'établissement et Knapsack, mais elle n'avait pas à prendre le train ni le tramway puisque les enfants de la "colonie" étaient convoyés par un chauffeur de "l'usine". Sa première langue étrangère fut le latin. Son père, qui n'avait appris que le français et l'anglais, acheta les manuels utilisés en cours par sa fille et travailla [133] systématiquement les leçons une semaine avant elle afin de pouvoir l'aider. Le 25 septembre 1931 naquit sa sœur Ruth qui épousera plus tard un Français et vivra dans le Calvados. Cette naissance ne fut pas très bien accueillie par Isolde qui, fille unique, avait été jusqu'alors habillée tous les matins par sa mère.

Dans son premier roman, *Les Sous-Hommes,* et aussi dans son autobiographie, *48 Schellingstrasse,* Walter a décrit la terreur qui s'abattit sur l'Allemagne avec l'arrivée au pouvoir des nazis. Hermann avait prévenu son fils de ne pas rentrer à la maison où il était attendu par les SA. Avant sa fuite pour la Hollande, le communiste Walter recommanda au social-démocrate Hermann d'investir toutes ses économies dans la construction d'une maisonnette car Hitler signifiait à n'en pas douter la guerre et une autre guerre perdue conduirait immanquablement à une inflation qui ruinerait les petits épargnants. Le "commandant" suivit le conseil de son fils et bâtit sa maisonnette à Adlershof.

À son arrivée à Amsterdam, Walter trouva très vite un emploi dans son métier d'origine puisqu'il avait là-bas pas mal de copains qu'il s'était faits durant ses séjours antérieurs. Mais son exil aux Pays-Bas ne dura pas car le gouvernement néerlandais expulsait les réfugiés politiques allemands et même parfois les reconduisait à la frontière allemande. Des amis influents réussirent à épargner ce sort à Walter, mais il fut contraint de s'embarquer sur le premier navire en partance qui ne battait pas pavillon [134] allemand et ne se rendait pas en Allemagne : "J'ai eu un pot fabuleux ! Ça aurait pu être un bateau pour le Mexique ou pour une destination encore plus lointaine, mais c'était un Danois. De ce fait, je n'ai eu à charger la chaudière en charbon que d'Amsterdam à Copenhague !" Et c'est ainsi que le reporter du *Drapeau rouge* se retrouva au Danemark.

À la "colonie" aussi, l'année 1933 apporta quelques changements. Tout d'abord, le père d'Isolde prit sa carte à la NSDAP, non pas par enthousiasme - il considérait les nazis comme des dingues qui finiraient bien par se calmer -, mais par simple souci de tranquillité. Ensuite, les nazis - *socialisme* oblige - firent enlever le portail qui tous les soirs isolait la "colonie". Enfin, on assista à la marginalisation par les cadres du seul Juif à habiter la "colonie" avec son épouse aryenne ; plus d'invitation, plus de visite ! Les parents d'Isolde trouvèrent cela scandaleux et continuèrent à inviter le couple chez eux et à lui rendre visite une fois par mois.

À Copenhague, Walter menait une vie passionnante ! Il s'intégra parfaitement à la vie danoise : il apprit le danois, se fit des amis danois, se dénicha une fiancée danoise en la personne d'Eka ! Parallèlement, il fréquentait les émigrés allemands qui avaient trouvé refuge dans le petit royaume nordique : il retrouva d'anciens amis berlinois qui avaient joué un rôle important pour lui, ainsi Wilhelm Reich dont il resta persuadé jusqu'à la fin de sa vie de la pertinence des théories.

[135]

C'est à l'instigation de Reich que Walter Hoffmann se décida à écrire son roman *Les Sous-Hommes,* dans lequel il racontait les tribulations d'un prolo allemand. Le livre parut sous le pseudonyme de Walter Kolbenhoff. Je n'ai jamais vraiment su comment le nom de Hoffmann, un patronyme extrêmement répandu en Allemagne, avait été transformé en Kolbenhoff. La seule explication que mon père ait pu me donner, c'est qu'il avait fallu éviter toute confusion avec un écrivain danois déjà connu sous le nom de Hoffmann et que, en outre, un pseudonyme était indispensable pour que ses parents ne soient pas inquiétés par les nazis qui couramment mettaient en prison ou dans un camp la famille de leurs ennemis (*Sippenhaftung).* En tout cas, ce dont il ne se souvenait absolument pas, c'était comment on en était arrivé à ce nouveau nom. Ça s'était fait pendant une beuverie : "Le lendemain, j'avais une gueule de bois pas possible quand j'ai appris par le journal la parution du roman *Les Sous-Hommes* du jeune écrivain Walter Kolbenhoff. Tout ce que je peux dire, c'est que ce nom m'a bien plu !" Dès lors, il vécut au Danemark sous son patronyme officiel de Walter Hoffmann, mais n'écrivit et ne publia plus que sous le pseudonyme de Walter Kolbenhoff. Cependant, la direction du PC en exil savait parfaitement qu'il s'agissait là d'une seule et même personne : Walter fut exclu du Parti parce qu'il avait soutenu dans son livre la thèse que loin de représenter une première étape vers le triomphe du communisme, le succès des nazis signifiait une tragédie [136] pour la classe ouvrière. Il a énormément souffert de cette exclusion. Il voyait le communisme comme une religion nouvelle qui, par le biais du matérialisme dialectique, conduirait scientifiquement le monde à s'engager définitivement sur la voie du progrès humain.

À Knapsack, la famille d'Isolde coulait des jours fastes. On profitait de la reprise économique. Le Docteur Félix Walter fit l'acquisition d'une automobile, une Mercedes. Désormais, pour les vacances d'été, plus besoin de prendre le tortillard jusqu'à Cologne, puis l'express pour Munich où il fallait encore changer pour Holzkirchen où le père de Madame le Docteur Walter venait personnellement accueillir les voyageurs en calèche. Le père d'Isolde avait fait le bon calcul : en tant qu'adhérent de la NSDAP, il jouissait d'une paix royale. Comme il se plaisait à le souligner, il s'arrangea toujours pour agir avec diplomatie, sans jamais s'impliquer. La seule fois où il intervint es qualités, c'est quand une enseignante traita Isolde de "sale métèque" : il débarqua au lycée et manifesta son indignation avec une telle autorité que l'enseignante dut se résoudre à présenter ses excuses à Isolde devant toute la classe.

Bien qu'il ait souffert d'avoir été chassé du PC en exil et par-là même de voir bon nombre de ses anciens camarades lui tourner le dos, Walter connut durant la seconde moitié des années trente une période extrêmement heureuse. Il se ha d'amitié avec Alf Ross, un professeur danois de droit international, avec lequel il fit d'innombrables [137] excursions en Suède et en Norvège. Mais il était toujours possédé par le besoin de courir le monde : un soir, il sortit de l'appartement qu'il partageait avec Eka et prit son vélo pour aller mettre une lettre à la poste. Devant la poste, il croisa un copain qui se rendait à la gare pour s'embarquer pour la Grèce. Walter abandonna son vélo devant la poste et passa trois mois en Grèce. Il n'a jamais révélé quelle avait été la réaction d'Eka à son retour. Par contre il ne tarissait pas sur le fait qu'après trois mois d'absence, le vélo ait été encore été là devant la poste, exactement où il l'avait déposé, certes légèrement piqué de rouille, mais encore là ! Il gagnait sa vie comme pigiste pour la radio danoise et plusieurs journaux danois. Son don exceptionnel pour les langues lui permit très vite, à lui l'écrivain allemand émigré, de publier en langue danoise : son coup de maître reste un recueil de poèmes paru en 1936 sous le titre de *Ballades modernes.*

En 1939, Isolde passa le baccalauréat alors qu'elle n'avait pas encore 18 ans. Elle voulait faire des études de littérature, ce que son père lui déconseilla avec force arguments. Avant d'entrer à l'université, elle dut tout d'abord effectuer un semestre au "service du travail". Elle fut affectée chez des paysans de la région de Siegburg qui ne purent que se louer des services de cette jeune fille raffinée : durant ses vacances à Dietramszell, Isolde avait acquis une parfaite connaissance des tâches agricoles ! Lorsque l'Allemagne entra en guerre, elle était [138] chez elle à Knapsack. Le commentaire de son père qui d'emblée déclara que L'Allemagne serait vaincue, l'incita à relativiser les triomphes de la *Wehrmacht* entre 1939 et 1941. Au printemps de 1940, elle commença à Cologne des études d'économie politique.

Sept ans après sa fuite de Berlin, Walter vit les Allemands envahir le Danemark. Mais il ne fut pas inquiété. Il est vraisemblable que l'arrestation lui fut épargnée du fait de son nom extrêmement répandu, mais aussi parce que les nazis avaient d'autres chats à fouetter que de s'occuper dans l'immédiat d'un petit communiste qui avait été un jour reporter au *Drapeau rouge.* Par contre, après l'invasion de l'URSS par les troupes allemandes en juin 1941, la direction du PC jugea que l'ex-exclu pouvait se racheter en renonçant à se réfugier en Suède comme le lui proposait la police danoise et en s'engageant dans la *Wehrmacht.* La classe 1908 allait être appelée début 1943. Et c'est ainsi que Walter fut chargé de faire de l'agitation communiste dans l'armée du Grand Reich : "Et vous y avez réussi !", confirmera bien des années plus tard Eugen Kogon dans un vibrant hommage rendu à cet engagement qui en laissait plus d'un sceptique ! "Le PC était pour moi bien plus une congrégation religieuse qu'un parti politique, tentera-t-il de me faire comprendre pour expliquer son geste, mais après trois jours j'ai commencé à avoir de sérieux doutes quant aux intentions réelles de la direction du Parti : il était terriblement risqué de faire de l'agitation et le PC le savait !" À la visite [139] d'incorporation, le médecin avait statué : "Petit et trapu, apte à servir dans les sous-marins !" Mais Walter n'avait pas oublié les paroles de son père, le "commandant" Hermann Hoffmann : "Si on est obligé d'aller faire la guerre, il faut toujours prendre l'infanterie. Là au moins on a toujours un trou pour s'abriter !" Il insista donc pour obtenir l'infanterie et apprit à apprécier le sens de l'humour des sous-officiers qui, en apprenant qu'il était écrivain, le baptisèrent "notre Goethe".

À Knapsack également, la guerre se faisait ressentir. La Mercedes de la famille Walter fut réquisitionnée. Le père d'Isolde, qui avait été sous-lieutenant durant la Première Guerre, put refuser la proposition de l'armée de le réactiver avec le grade de commandant vu que son travail comme chimiste chez IG-Farben était considéré comme prioritaire. Isolde s'était fiancée, avait rompu, s'était refiancée et finalement mariée le 18 février 1943 avec un certain Hans Pohle. Un fiasco ! Elle me raconta qu'elle avait épousé ce Hans Pohle par pure bravade vis-à-vis de sa mère et que, avec le recul, elle avait toujours eu honte de ce qu'elle avait pu faire subir à ce premier mari ! Néanmoins, en dépit de son caractère très conflictuel, cette union produisit un fruit : je vis le jour le 23 novembre 1943 à Bitburg, chez les beaux-parents d'Isolde. Sur les fonts baptismaux, on me donna le prénom de Dietram, et ce en souvenir des si magnifiques vacances qu'Isolde avait passées à Dietramszell ! Début 1944, son père lui détailla par le menu ce qu'il avait vu à Auschwitz [140] où son entreprise, l'IG-Farben, l'avait envoyé pour résoudre des problèmes techniques dans une usine chimique qui ne fut jamais achevée. Lorsqu'on lui avait expliqué ce qu'était l'épaisse fumée noire qui planait sur le camp, il avait pris conscience que ce qu'il faisait à Knapsack, pour que les ouvriers polonais qui y avaient été amenés bénéficient d'une nourriture suffisante et d'un logement décent, ne pesait pas lourd en regard de l'ampleur du crime dont il était témoin. Comme il avait éprouvé le besoin d'en parler à quelqu'un, il avait tout déballé à sa fille qui s'était alors précipitée dans la rue pour hurler sa honte de l'humanité.

Au même moment, Walter se battait contre la résistance yougoslave. Il aurait souhaité déserter mais avait peur que les résistants, peu sensibles à son don pour les langues, ne le massacrent avant qu'il ait pu leur faire comprendre qu'il était de leur côté. La guerre, c'était pour lui s'ennuyer énormément, assister à des horreurs, avoir en permanence la peur au ventre de mourir. Il n'avait jamais tué un homme face à face mais, prenait-il toujours soin de nuancer, "tu sais, lorsque les autres déferlent sur toi et que tu es derrière une mitrailleuse, tu es pris par une telle trouille de crever que tu flingues tout ce qui se présente !" Il se refusait à prononcer le mot "ennemis", c'était toujours "les autres". Après les Balkans, on l'expédia en Italie où les Alliés venaient de débarquer. Il participa à la bataille de Nettuno et de Monte Cassino où il se rendit à des soldats britanniques [141] qui le dépouillèrent de sa montre, un cadeau d'adieu d'Alf Ross. Emmené dans un camp de regroupement près de Naples, il fit une réclamation et récupéra la montre. Là-bas, toujours près de Naples, il fut interrogé par une commission d'enquête présidée par Klaus Mann. En 1933, Us avaient tous deux échangé une correspondance à propos de Gottfried Benn qui clamait alors son enthousiasme pour l'arrivée au pouvoir des nazis. Durant l'été 1944, un bateau le conduisit avec des milliers d'autres prisonniers allemands aux USA.

Isolde Pohle avait vite réalisé que son mariage avec Hans Pohle n'aurait aucun avenir, tant leur caractère et leur tempérament étaient peu susceptibles de s'accorder. Isolde rêvait d'une vie d'artiste, d'appartenir au milieu littéraire. Une telle perspective était tout à fait inconcevable pour son mari. Isolde décida de se séparer de lui et partit de chez ses beaux-parents. Elle avertit ses parents qu'elle voulait divorcer ce qui, en 1944, était tout à fait inconcevable dès lors qu'il s'agissait d'un combattant du front. Elle rentra avec moi à Knapsack, mais à l'automne la villa dans la "colonie" fut détruite par une bombe destinée en réalité à "l'usine". Nos vies ne furent pas en danger car "l'usine" avait construit pour la "colonie" un abri antiaérien à toute épreuve où nous nous étions tous réfugiés, grand-père, grand-mère, Ruth, Isolde et moi. Les cinq sinistrés furent relogés dans une autre villa qui sortira intacte de la guerre. Toutefois les bombardements quotidiens faisaient craindre le pire à ma mère et elle [142] décida de m'emmener à la campagne, en Bavière, à Dietramszell. Nous prîmes le tortillard pour Cologne. Là, l'express de Munich dut être dérouté par la Thuringe et il nous fallut un peu plus d'une semaine pour arriver à destination, un vrai calvaire ! Le train était sans cesse mitraillé par des chasseurs. Nous passions les nuits dans des granges pour nous soustraire aux bombardements. En arrivant à Dietramszell, elle s'effondra et dormit durant trois jours. Sa cousine Anneliese s'occupa de moi et c'est alors que je me suis mis à marcher.

Après une traversée tempétueuse de l'Atlantique, Walter inaugura sa détention aux USA. Ces deux années lui laissèrent un souvenir impérissable. Il n'avait pas eu vraiment le sentiment d'être prisonnier, mais plutôt d'avoir bénéficié de deux années sabbatiques au cours desquelles il avait énormément appris. Le travail corporel lui procura un plaisir immense : "Avec une courroie posée sur l'épaule, nous traînions derrière nous de longs sacs dans lesquels nous mettions la cueillette du coton. Nous bossions avec des noires, de grandes femmes bien grasses, qui travaillaient d'arrache-pied toute la journée sans jamais s'arrêter de dégoiser. C'est comme ça que j'ai appris l'anglais." Sans aucun doute, il l'apprit également avec ses gardiens, car il le parla bientôt si bien qu'on le dispensa de la cueillette du coton pour le nommer interprète auprès de la direction du camp. La plupart des prisonniers allemands avaient déclaré à leur capture avoir toujours été antinazis. Rares étaient ceux à avoir admis [143] être des hitlériens convaincus. Le camp où se trouvait Walter comprenait donc deux parties : un vaste cantonnement pour les antinazis et un quartier nettement plus réduit pour les nazis avoués. Lorsque, en décembre 1944, les Alliés furent provisoirement battus lors de la contre-offensive des Ardennes, un nombre impressionnant des jusqu'alors antinazis prirent peur que Hitler ne gagne finalement la guerre : ils se déclarèrent partisans du Führer et exigèrent d'être transférés dans le quartier des nazis. Le phénomène se produisit dans tous les camps de prisonniers allemands aux USA et c'est pourquoi les Américains furent désormais beaucoup plus vigilants avec leurs prisonniers. Walter fut muté dans un camp où il n'y avait que d'authentiques antinazis et où l'on menait une vie pratiquement libre. Comme je l'ai déjà dit : deux années sabbatiques !

Isolde ne resta pas longtemps seule avec moi à Dietramszell. Mes grands-parents et Ruth quittèrent Knapsack début 1945. "L'usine" était en ruines et mon père n'avait plus aucun travail à y effectuer. Dietramszell leur paraissait sûr à plusieurs titres : il n'y avait pas de bombardements et il ne viendrait à l'esprit de personne d'enrôler le Docteur Félix Walter dans le *Volkssturm !* Dietramszell était tellement à l'écart du monde que les Américains n'y arrivèrent que le 3 mai. Le village voisin, Thannkirchen, où s'étaient retranchés quelques SS isolés, avait été réduit en cendres par les Américains qui, en ces derniers jours de guerre, ne voulaient pas risquer de [144] pertes pour quelques francs-tireurs. Afin d'éviter ce sort à Dietramszell, on chargea les deux seules personnes du village connaissant l'anglais d'accueillir les Américains en provenance de Thannkirchen. Mon grand-père et ma grand-mère se munirent donc d'un drapeau blanc et allèrent à leur rencontre : ils assurèrent à l'officier qu'il n'y avait aucun danger et le village fut investi sans aucun coup de feu. Trois heures plus tard arrivait un colonel des services secrets américains : il était à la recherche de Félix afin de recueillir des informations sur un quelconque procédé chimiotechnique. Félix ne put pas vraiment lui donner satisfaction du fait que tous ses dossiers étaient restés dans son bureau de Knapsack. Décision fut alors prise d'aller chercher le précieux dossier. Isolde grimpa dans une jeep avec deux soldats américains, destination Knapsack. Le colonel était d'avis qu'une jeune femme en compagnie de deux troufions attirerait moins l'attention qu'un quinquagénaire. Six jours plus tard, ils revenaient avec le dossier. Toutes les villas de la "colonie" encore debout avaient été pillées par les travailleurs forcés polonais et russes. Seule avait été épargnée celle de mes grands-parents. Un Polonais montait en permanence la garde devant la maison pour la protéger de toute exaction. C'est ainsi que les Polonais manifestèrent au père d'Isolde leur reconnaissance pour les avoir aidés à obtenir de meilleures conditions d'existence dans l'Allemagne nazie.

En tant qu'antinazi de la première heure, Walter fut [145] libéré en février 1946. Il aurait bien voulu retourner à Copenhague, mais on l'envoya à Altötting en Bavière, en zone d'occupation américaine. Il se rappela qu'un de ses bons copains au camp lui avait dit : "Si jamais on te libère en Bavière, va s'il te plaît rendre une petite visite à ma famille à Dietramszell pour leur donner de mes nouvelles. Ils t'en seront reconnaissants." Il s'informa donc où se trouvait Dietramszell, s'y rendit, demanda où habitait la famille Schilcher, et fut reçu comme un ami au château du Baron Josef qui n'était autre que son copain Sepp.

À partir de là, les événements se précipitèrent. La cousine Anneliese apprit par la rumeur qu'un écrivain logeait chez les Schilcher et s'empressa de rapporter la nouvelle à Isolde. L'écrivain ne tarda pas à faire son apparition à l'auberge du village... De fil en aiguille, on entra en conversation, on se mit à faire des promenades... Maman et l'écrivain devinrent un couple... Peu après que le divorce d'Isolde ait été prononcé, ils se marièrent à Munich en janvier 1947 et l'écrivain devint mon Papa.

Mon père mourut en 1993 dans la maison des Kolbenhoff à Germering. Au petit matin du 29 janvier, il ne se réveilla pas. Le "Prix culturel" de la ville de Germering fut rebaptisé en "Prix Walter Kolbenhoff" et il y a également là-bas une rue à son nom.

Mes parents furent mariés quarante-six ans. Ma mère vécut encore huit années et cinq mois : elle mit tout en [146] œuvre pour assurer la postérité de son mari ; elle a classé ses manuscrits, ses notes, sa correspondance, et le tout est aujourd'hui disponible aux "Archives de la littérature allemande" à Marbach. Elle s'est éteinte en 2001 à mon domicile de Munich. Au matin du 14 juin, ses yeux refusèrent de s'ouvrir...

Überlingen, décembre 2003  
Dietram HOFFMANN

[147]

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos [5]

Le loup-garou [7]

Les rats [25]

Quel avenir pour notre Allemagne ? [27]

La faim [37]

Bibliophagie [45]

Malédiction [51]

Steffi [55]

Munich [65]

Au restaurant « Allotria » [71]

Wilhelm Reich [77]

Une vie entre mes mains [99]

Vera, mon amour [105]

Notes [111]

Postface de Dietram Hoffmann [123]

[148]

Achevé d'imprimer par Corlet Numérique  
- 14110 Condé-sur-Noireau   
N° d'Imprimeur : 16257 -   
Dépôt légal : février 2004  
 - *imprimé en France*

*Fin*